


EX LIBRIS
P.C.



Best edition

N° 234

ŒUVRES

DE

PESSELIER;

NOUVELLE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ÉLOGE

DE

M. PESSELIER.

CHARLES-ETIENNE PESSELIER, des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen & d'Angers, né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très-bonne famille, montra, dès l'enfance, les diſpoſitions les plus heureuſes. Ses parens, qui jouiſſoient d'une fortune honnête, n'épargnerent rien pour ſon éducation. Les progrès rapides qu'il fit dans ſes études, devancerent les méthodes lentes & ſtériles du Collége : ſon application, ſon eſprit pénétrant, un caractère doux & un peu timide lui eurent bien-tôt concilié l'eſtime de ſes Maîtres & l'amitié des ſes collègues.

Son goût pour la Poéſie ſe manifeſta dès ſa premiere jeuneſſe, mais les projets de ſes parens pour ſa fortune ne lui permirent point de s'y livrer entièrement. Il ſacrifia ſon penchant à leurs eſpérances ; ſacrifice le plus pénible, peut-être, que puiſſe faire, à l'amour paternel, un jeune homme qui ſe ſent emporté par les premières

impulſions du talent. Il ſe livra à des études bien oppoſées à ſa façon de penſer. Après avoir pris les premières notions des affaires chez un Procureur, il paſſa chez M. Rolland, Avocat au Conſeil, qui fit ſon ami de ſon élève. Quelque étendues que fuſſent ſes occupations, ſon eſprit vif & laborieux trouva le moyen de les abréger : dans l'intervalle qu'elles lui laiſſoient, & dans quelques momens qu'il déroboit au ſommeil, il cultivoit ſon talent. Il ne croyoit pas s'écarter dans ſes devoirs, ni tromper les vœux de ſes parens, en donnant à la Poéſie un tems qu'il eſt permis à ceux de ſon âge de conſacrer aux plaiſirs. Il compoſa l'*École du Tems*, Comédie en vers, qui fut repréſentée en 1738, au Théâtre Italien. Cette Pièce fut agréablement reçue. Encouragé par ce ſuccès & par le ſuffrage même de M. Rolland, qui auroit dû être plus intéreſſé que les parens de M. Pesselier, à lui interdire un Art que le préjugé croit communément incompatible avec l'eſprit des affaires, il donna, l'année ſuivante, au Théâtre François, *Éſope au Parnaſſe*, Comédie en vers. Le titre de cette Pièce ſemble annoncer une critique de ſes rivaux. Il eſt peu d'Auteurs qui n'euſſent enviſagé ce ſujet ſous ce point-de-vue. Mais M. Pesselier avoit les mœurs trop douces pour employer, même dans une Comédie, les armes du ridicule. Il préféra de donner aux Auteurs des leçons de morale, à la vérité un peu froides, mais qui du moins ne l'expoſoient ni à la haîne, ni à l'envie. Le génie apprend

quelquefois à les braver ; mais il eſt plus doux de n'avoir point à les craindre. La verſification de cette Pièce eſt facile, élégante & bien ſoutenue.

M. Lallemand de Betz, alors Fermier Général, reconnut, dans les ouvrages de M. PESSELIER, ce caractère de probité, ſi néceſſaire à ceux à qui l'État a confié le ſoin dangereux de lui procurer des reſſources, ſans appauvrir le Citoyen ; il l'attira dans ſes Bureaux, & ſe félicita de ſe l'être attaché. Les occupations dont M. Lallemand de Betz le chargea, l'enleverent pour toujours au Théâtre. Son zèle, ſon application au travail ne lui permirent plus d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue ; dans ſes momens de loiſir, il ſe délaſſoit par la compoſition de ſes Fables, dont il donna un Recueil en 1748. La morale en eſt très-bonne, la verſification belle & agréable ; mais nous ne diſſimulerons point que l'eſprit y domine, & qu'il y nuit à cette naïveté & à ces graces ſimples & ingénues conſacrées à ce genre, lors même qu'il viſe au grand & au ſublime.

Le goût de M. PESSELIER pour la Poéſie ne l'empêcha point de publier le *Proſpectus* raiſonné d'un ouvrage ſur les *Finances*, qui ſuppoſoit les connoiſſances les plus étendues ſur cette matière. Ce *Proſpectus*, en forme de Tableau Encyclopédique, lui attira l'attention du Miniſtère, qui établit pour lui des Bureaux, à la tête deſquels il mit l'Auteur, avec des appointemens proportionnés à ſes talens & à l'importance de ſes travaux.

Il porta ſes vues encore plus loin. La Finance tient à la Légiſlation : il entreprit un *Traité des Loix Coutumieres du Royaume, dont il n'a fait paroître que le Diſcours préliminaire.*

Il donna bien-tôt après au Public ſon Traité d'*Éducation*, en deux volumes *in*-12.

Des travaux ſi multipliés, une complexion délicate, une trempe d'eſprit vive & forte devoient néceſſairement abréger ſes jours ; il voyoit ſa ſanté s'affoiblir, il n'en étoit ni moins actif, ni moins laborieux : épuiſé de fatigues, il tomba malade au mois de Novembre 1762, languit pendant ſix mois, & mourut le 24 Avril 1763, regretté de tous ceux qui le connoiſſoient.

Quelque bien traité qu'il eût été de la fortune, il épuiſa la ſienne, ſoit par les frais de recherches que la perfection de ſes ouvrages ſur les Finances exigeoit, & pour leſquels il avoit un nombre conſidérable de Commis ; ſoit par les bienfaits dont il combla ſes parens, qu'il étendit ſur ſes amis & même ſur des inconnus dont les talens & l'infortune trouverent en lui des reſſources.

Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie dans ſon ſtyle, ſoit en proſe, ſoit en vers, des ſentimens rendus quelquefois avec énergie, & plus ſouvent avec fineſſe, plus d'eſprit que de talent décidé, plus de raiſon que d'enthouſiaſme, plus de réflexions que d'images, caractériſent cet Écrivain, qui eût acquis un dégré de réputation plus conſidérable dans la République des Lettres, ſi le

desir de se rendre utile à sa famille & à ses amis ne l'eût engagé de donner la plus grande partie de son tems à des occupations plus sérieuses. Il fut bon Citoyen, mari tendre, ami généreux, aimable dans la société par la douceur de son caractère & par l'enjouement de son esprit; il n'a jamais rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs ni la société; mérite rare dans un siècle où l'audace, si différente du vrai courage, n'a que trop souvent usurpé la considération due aux talens réels.

Vers sur la Mort de M. Pesselier.

Il n'est donc plus ! La Mort, au midi de son âge,
Vient d'exercer sur lui son pouvoir destructeur :
Il n'est plus, ce mortel aimable autant que sage,
Qui savoit reunir, par un rare assemblage,
Les talens de l'esprit aux qualités du cœur.
O vous, amis nobles & tendres;
Vous qui connoissiez sa candeur,
Arrosez de vos pleurs ses respectables cendres :
Il m'est doux de vous voir partager ma douleur.
Dites, en gémissant : « Il eut une ame pure;
» Il n'abusa point des faveurs
» Dont l'avoit comblé la Nature.
» Ainsi qu'en ses écrits il fut simple en ses mœurs;
» Et chez lui le génie éclaira la droiture.
» Ami zélé, bon Citoyen,
» Homme illustre.... Il fut plus, il fut homme de bien »,

Il fit, pour le Théâtre Italien, l'*École du Tems*, Comédie en un Acte & en vers; pour le

Théâtre François, *Ésope au Parnasse*, Comédie en un Acte & en vers, mêlée de Fables; & la *Mascarade du Parnasse*, qui n'a point été jouée, aussi en vers, & en un Acte. On raconte, au sujet de la représentation de la première de ces deux Pièces, une anecdote assez remarquable : les Comédiens donnoient à la fois, ce jour-là, trois nouveautés, dont la dernière étoit *Ésope*. La première étant tombée, le célèbre Acteur Montmesnil vint demander au Public si l'on passeroit à la seconde. Cette seconde eut le même sort : Montmesnil revint encore demander pathétiquement au Parterre, si l'on passeroit à la troisième. Le Public rit beaucoup, & prit enfin le parti de l'indulgence, sa rigueur s'étant épuisée, en quelque sorte, sur les deux premières nouveautés. Montmesnil joua le rôle d'*Ésope*, circonstance qui d'ailleurs ne nuisit point au succès de la Pièce.

Le Recueuil des Comédies de M. PESSELIER renferme encore les ouvrages suivans.





DIALOGUE
ENTRE
LA JEUNESSE
ET
LA RAISON.

DÉDICACE AU PUBLIC.

C'Est au Public intelligent,
Bien moins qu'au Public indulgent,
Que je consacre ces étrennes :
Quoique fort au-dessous de lui,
S'il les goûte, dès aujourd'hui,
Je compte avoir reçu les miennes.



LA RAISON.

Arrestez, aimable Jeunesse;
Pourquoi vous dérober à mon empressement ?
Un mot....

LA JEUNESSE.

J'aime la joie, & vous parlez sagesse;
Ce n'est point un amusement.
Comment faire entre nous un accommodement?

LA RAISON.

Hé quoi! Nymphe trop folâtre;
De vos amusemens ignorant les dangers,
Serez-vous toujours idolâtre
Des plaisirs vains & passagers,
Tandis que votre cœur, s'il me prenoit pour guide,
Goûteroit un plaisir aussi pur que solide?

LA JEUNESSE.

Que me dites-vous-là, Madame la Raison?
Je sais par cœur votre Morale:
Votre bouche en est libérale,
Et, sur moi chaque jour, la répand à foison.
C'est une regle générale;
Quand vous me sermonez, en moi tout est poison.
Veux-je me rengorger: ma démarche est hardie.
Suis-je gaie: ah! quelle étourdie!
Il faut la reléguer aux Petites-Maisons.
Mes yeux sont deux ardens tisons,
Qui causent en tous lieux un affreux incendie.
Voyez-vous à ma tête un groupe de frisons
Rangés par la Galanterie:
Dieux! quelle vanité! quelle coquetterie!
Quelles mœurs sous notre horizon!
Mais, encore une fois, Madame la Raison,
Quels crimes donc encor me voyez-vous commettre,
Pour me dépeindre en noir dans votre grand blason?

J'ai quelquefois chanté zon-zon ;
J'ai ſauté ; j'ai danſé les rats, le cotillon ;
On trouve en tout cela le mal qu'on y veut mettre.]
Avec moi, direz-vous, quelle comparaiſon !
Vraiment ! je ſais qu'un jour, quand votre poil griſon
Avec mes cheveux blonds viendra ſe compromettre,
Des jeux & des plaiſirs il faudra me démettre;
Mais c'eſt un ouvrage à remettre
Au tems de l'arrière-ſaiſon :
Et vous me permettez, je penſe,
D'uſer, juſques au bout, d'une aimable diſpenſe ;
Car enfin, entre nous, à moins qu'être un oiſon,
D'un matin agréable on ménage les heures,
Lorſque l'on doit avoir, ſur le ſoir, pour demeures,
Les ténébreux cachots d'une affreuſe priſon.

LA RAISON.

ouiſſez (j'y conſens) de cette matinée
Qui vous paroît ſi fortunée ;
Mais ſachez-en du moins ménager les inſtans :
Ou bien, appréhendez la fin de la journée ;
Et, par un fâcheux contre-tems,
Craignez, en vous livrant à votre deſtinée,
De pleurer en hyver les erreurs du printems.

LA JEUNESE.

Encor de la Morale! Ai-je tort de me plaindre?
Comme chacun eſt entêté!
La Jeuneſſe ne peut réformer ſa gaieté ;
Et la Raiſon ne peut contraindre
Son caractere enclin à la moralité.

LA RAISON.

Voilà comme le vôtre eſt par l'âge emporté.

LA JEUNESSE.

Et voilà comme l'on s'ennuie.
Je l'avois bien prévu. Vraiment ! nous connoiſſons
Les déſagréables leçons
Qu'il faut qu'avec vous l'on eſſuie.

LA RAISON.

Jeuneſſe, avouez qu'à mon tour
J'ai quelque ſujet de me plaindre.
Mes leçons dans vos mains prennent un mauvais tour ;
Avec un noir crayon vous venez de me peindre :
Mais ne craignez point de retour.
Entre nous je ne veux nulles tracaſſeries;
Cet article, à mes yeux, eſt ſuperficiel :
Paſſons rapidement ſur les badineries,
Et volons à l'eſſentiel.
La Raiſon, pour vous ſatisfaire,
Veut tempérer un peu la rigueur de ſes loix,
Et vous avez, pour cette fois,
Des remercîmens à me faire.
J'ai ſu prévenir vos deſirs ;
Oui, pour concilier nos goûts dans cette affaire,
J'amène avec moi les Plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Miracle ! Hé! depuis quand marchent-ils ſur vos traces ?

LA RAISON.

Ils ſont accompagnés des Ris, des Jeux, des Graces.
La Raiſon aujourd'hui peut-elle s'en paſſer ?

D'ailleurs, je n'ai jamais prétendu les chaſſer;
J'ai ſeulement reglé leur place.

LA JEUNESSE.

Tant pis, vraiment; car j'aime aſſez
A les voir quelquefois dérangés, déplacés.

LA RAISON.

Et c'eſt ce qui ſouvent a cauſé leurs diſgraces;
Mais je vais les faire avancer.

LA JEUNESSE.

C'eſt bien dit; faites-les paſſer,
Que je les enviſage en face;
Mais, entre nous, autant que je puis le penſer,
Ils ne ſont pas de bonne race.

LA RAISON.

De juger pourquoi ſe preſſer?

LA JEUNESSE.

Voyons donc .... Ah! Raiſon, excuſez mon audace;
Leur ſymétrique abord, commence à me glacer.
Vos Graces pourroient me bercer:
Aih! Aih! quelle fadeur!... Il faut qu'on me délace..
Je n'en puis plus .... Je vais paſſer.
Vos Ris viennent de faire une affreuſe grimace;
Et dans l'art d'affadir, d'ennuyer, de laſſer,
Vos Jeux n'ont rien qui les efface.
Quant à vos froids Plaiſirs, ce ſont de grands flandrins,
Fort propres à donner de la mélancolie;
Ils ſont eux-mêmes ſi chagrins!
Du vif-argent de la Folie,
Croyez-moi, faites-leur avaler quelques grains.

LA RAISON.

La Folie, au contraire, eſt tout ce que je crains.
Vous aimez, je le vois, les Graces trop galantes,
Les Ris extravagans, les Plaiſirs libertins,
Et ces Jeux hardis & mutins,
Dont les mains vives, pétulantes
Dédaignent la pudeur, bravent l'honnêteté,
Et déshonorent la beauté.
Enfin, pour abréger d'inutiles reproches,
Mon empreſſement vous déplaît;
Vos yeux, de la Raiſon redoutent les approches.

LA JEUNESSE.

Non; je la prends pour ce qu'elle eſt.
Qu'avez-vous à me dire? Avec vous je demeure.
Je me ſens d'humeur aujourd'hui
A prendre de vos mains cinq ou ſix bols d'ennui;
Je vous accorde un bon quart-d'heure:
Il faut bien ſe prêter aux foibleſſes d'autrui.
Parlez; je vous écoute: en vérité, je penſe
Que je vais tout de bon céder à vos attraits:
Mais vraiment! je me mets en frais:
Quelle ſera ma récompenſe?

LA RAISON.

Ne regrettez point la dépenſe,
Si, pour l'amour de moi, vous la faites exprès.
Mais vous me connoiſſez; j'y regarde de près:
Voyons ſi la Jeuneſſe eſt telle
Qu'elle me dit. Premierement,
Pour m'écouter encor plus attentivement,

Trève à toute la bagatelle ;
Jettez ces inutiles fleurs
Prises dans les Jardins de l'Isle de Cythère.

LA JEUNESSE.

Ah ! que me dites-vous ? Elles-sont d'un Parterre
Que Flore même a peint des plus vives couleurs.

LA RAISON.

Prenez ces Fruits, ils sont meilleurs.
Dès long-tems je vous les réserve ;
Pour vous les présenter ma main les a cueillis
Dans les Jardins de la sage Minerve.

LA JEUNESSE.

Quel titre pour être accueillis !
N'importe. Je les prends...

LA RAISON.

C'est par l'obéissance
Que dans le bon chemin l'on avance beaucoup.

LA JEUNESSE.

Obéissance! Oh! pour le coup
C'est prendre un peu trop de licence...

LA RAISON.

Nymphe, ne consentez-vous point
De reconnoître ma puissance ?

LA JEUNESSE.

Il est bon d'éclaircir ce point.
Si la Justice tient entre nous la balance,
Je consens de suivre vos pas ;
Espérant néanmoins quitter votre Excellence,

Quand ſon air & ſon ton ne me conviendront pas.
Entre nous point de violence ;
Sinon j'en appelle aux mortels
Qui viennent chaque jour encenſer mes autels.

LA RAISON.

Les mortels ! Ah ! pour votre gloire,
Gardez-vous bien de les citer :
Ce ſeroit fort mal debuter,
Pour gagner ſur moi la victoire
Que vous eſperez remporter.
La Jeuneſſe eſt charmante, elle ſçait enchanter ;
Mais elle connoît peu les hommes,
Et ſur ceux du ſiecle où nous ſommes,
Il eſt bon qu'elle apprenne à ne point trop compter.
L'Univers la flatte & l'encenſe,
Chacun avec ardeur lui porte ſes tributs :
Mais, en avouant ſa puiſſance,
On en reconnoît les abus.

LA JEUNESSE.

Les abus ! Hé ! qui peut ſe plaindre
Que j'abuſe de mon pouvoir ?
J'attire à moi les cœurs, ſans jamais les contraindre ;
Je les gagne ſouvent ſans m'en appercevoir :
S'ils s'empreſſent pour moi, s'ils aiment à me voir,
C'eſt un hommage volontaire
Qu'il m'eſt permis de recevoir,
Sans que, de ma façon, aucun décret auſtère
D'un hommage ſi doux leur ait fait un devoir.
Le deſir de charmer eſt dans mon caractère,
L'art de plaire eſt tout mon ſçavoir.

Vous

Vous portez plus loin la ſcience,
Vous ſondez les replis de notre conſcience,
Vous n'offrez à nos yeux que de graves objets;
Vos loix ſont belles; c'eſt dommage
Qu'un murmure offenſant empoiſonne l'hommage
De vos indociles ſujets.
On chante, on rit ſous mon Empire:
Sous le vôtre, à peine on reſpire.
Quelle différence entre nous!
Vous appellez en vain l'homme qui vous évite;
Et ſoudain, ſans que je l'invite,
Je le vois s'empreſſer, tomber à mes genoux.
Pour lui que fais-je en récompenſe?
J'égaye tous ſes jours, & j'abrège ſes nuits....

LA RAISON.

Il y perd ſon repos: la recette, je penſe,
Eſt au-deſſous de la dépenſe.

LA JEUNESSE.

D'une formalité fertile en mille ennuis,
Mon humeur libre le diſpenſe.
Le vernis du bel-âge, aux plus charmans attraits
Prête un nouveau pouvoir, une nouvelle grace,
Et quelquefois même il efface
Tout le déſagrément des plus difformes traits.
Eſt-on jeune: on ſçait tout; on ravit, on enchante;
On a dans la parole une grace touchante
Qui captive l'eſprit, qui porte juſqu'au cœur.
De ma main, la beauté tient ſes plus fortes armes;
La laideur, avec moi, ne manque point de charmes,
Et peut encor paroître à titre de vainqueur.

La Jeuneſſe, en tous lieux, promène ſur ſes traces
Le folâtre eſſain des Plaiſirs,
Le ſéduiſant trio des Graces,
Et les Jeux amenés par les tendres Deſirs.

LA RAISON.

Vous ne dites point ce qu'opère
Cette Cour qui ſans ceſſe amuſe vos loiſirs.
Si la Raiſon ne les tempère,
Nymphe, combien les Jeux coûtent-ils de ſoupirs!
Triſtes fils d'un aimable père,
Chaque jour, vos remords naiſſent de vos plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Fort bien! à m'interrompre, à me troubler ſans ceſſe,
Raiſon, vous vous divertiſſez;
Mais, en dépit de vous, ma charmante Princeſſe,
En tous lieux je triomphe; & pour moi, c'eſt aſſez.
Veux-je me réjouir; ma voix enchantereſſe
A mes amuſemens auſſi-tôt intéreſſe
Les Muſes, les Divinités.
Mes vœux ne trouvent point d'obſtacles;
J'anime ces brillans ſpectacles
Dont l'Univers ſurpris admire les beautés.
Après qu'à mes regards la triſte Melpomène
A peint le tumulte & l'horreur,
Les ſoins ambitieux, & l'Amour en fureur;
Thalie, & les Jeux qu'elle amène,
S'exercent à mes yeux pour diſſiper l'erreur
D'une ſcène trop inhumaine,
Et chaſſent loin de moi le trouble & la terreur.
Le Bal au ſpectacle ſuccède;
Un ſallon s'ouvre; &, ſur le champ,

Le blond Appollon qui poſſede
Les merveilleux accords de la lyre & du chant,
Guide le pas leger, expreſſif & touchant
De Terpſicore à qui tout cède
Dans l'art ingénieux d'exprimer, en marchant,
Les divers mouvemens des ames;
La joie & ſa douceur, la colère & ſes flammes;
La froide indifférence, & l'amoureux penchant.
Pour m'aider à briller dans cette aimable fête,
Flore prend ſoin d'orner ma tête;
Ses dons couronnent mes cheveux.
Que manqueroit-il à mes vœux?
De mille courtiſans je ſuis environnée,
Quand, ſur la fin de la journée,
Aux dépens de Plutus, que l'Amour met en fraix,
Aidé de Flore & de Pomone,
Comus ordonne les apprêts
D'un feſtin qu'Amour aſſaiſonne.
Feſtin où regnent les Plaiſirs;
Où la Magnificence & la Délicateſſe,
Par les mains du Bon-Goût & de la Politeſſe,
Préviennent mes plus chers deſirs.
Tandis que de Bacchus l'Amour reçoit à boire,
Bacchus d'amour s'enivre en voyant mes appas;
Rival de tous les deux, Phébus ne tarde pas
A célébrer auſſi ma gloire,
Et d'un nouveau couplet égaye le repas.
Ainſi dans l'allégreſſe inceſſamment je nage;
Tous les amuſemens ſont de mon appanage,
Par eux je compte mes momens;

Momens que je prodigue au léger badinage,
A l'aisance facile, à l'aimable gaité,
Mais qu'avec grand soin je ménage
Pour le compliment affecté,
Et l'ennuïeuse gravité.
Vous voyez que sur vous j'ai plus d'un avantage;
ces Plaisirs qu'ici j'ai peints de bonne foi,
Fidélement je les partage
Avec tous les mortels qui vivent sous ma loi.
Ce sont autant de faits de votre connoissance;
Après cela, de ma puissance
Messieurs les hommes se plaindront!
Raison, j'en veux tirer vengeance.
Les ingrats s'en ressouviendront;
Vivons en bonne intelligence,
Et leurs Plaisirs m'en répondront.

LA RAISON.

Si jamais le ciel nous rassemble,
Le sort de vos sujets en sera-t-il moins doux?

LA JEUNESSE.

Mais, vous-même, qu'en pensez-vous,
Madame la Raison? Dites; que vous en semble?

LA RAISON,

Une telle union guériroit bien des fous.

LA JEUNESSE.

Et je vous soutiens, moi, qu'en nous voyant ensemble,
Mes sujets dépériroient tous.
Trop d'espace regne entre nous:
Ce rare phénoméne étonneroit la terre.
Entre nous rétablir la paix!
Aux plus doux Plaisirs pour jamais

Ce feroit déclarer la guerre.
Jugez fi les mortels en feroient fatisfaits ;
Ils reconnoiffent trop le prix de mes bienfaits !

LA RAISON.

Je vous l'ai déja dit : Nymphe, fous votre empire,
Tout le monde n'eft pas également content ;
Votre pouvoir eft éclatant,
Mais il eft dangereux ; plus d'un cœur en foupire
Contre vous en fecret on murmure, on confpire.

LA JEUNESSE.

Cela ne fe peut; trait pour trait
Je viens de faire mon portrait,
A l'empire des cœurs eft-ce à tort que j'afpire ?

LA RAISON.

L'Amour-propre fe peint en beau :
De ce qu'on fait pour foi, l'orgueuil eft la mefure.
Il eft tems qu'une main, moins chere, mais plus fûre,
Sur vos traits porte le flambeau.
Aux mortels, dites-vous, j'eus toujours l'art de plaire.
Dites, dites plutôt de féduire les yeux,
Par un éclat perftigieux
Qui fuit, lorfque je les éclaire.
Vous bornez tous vos foins à les fçavoir charmer,
Nymphe : mais un tems vient que le charme fe brife ;
L'homme, defabufé, ceffe de vous aimer ;
Il va plus loin, il vous meprife.
On gagne beaucoup plus à fe faire eftimer
Dès que la troupe paffagere
Des Amours qui fuivent vos pas,
D'une aîle rapide & légere,

S'envole avec tous vos appas,
Un mortel qui vous perd, vainement se désole,
Et pousse vers le ciel des soupirs superflus,
Si l'estime publique alors ne le console
Du triste éloignement des charmes qu'il n'a plus.
Nymphe, à votre peinture il me seroit facile
D'ajoûter encor d'autres traits
Aussi peu glorieux, mais du moins aussi vrais.
Vous êtes imprudente, indiscrette, indocile;
Taches qui souillent vos attraits.
Votre imprudence est sans seconde.
Lorsque vous entrez dans le monde,
Deux routes s'offrent à vos yeux.
Laquelle est la meilleure à suivre?
« Bon! allez-vous nous faire un détail ennuyeux?...
» Mais encore faut-il examiner les lieux....
» Belle maxime! Il s'agit de poursuivre
» Dans la route qui plaît le plus.
» Pourquoi s'inquiéter? Réfléchir, est-ce vivre?
» Ecoutons le penchant auquel le cœur se livre;
» Les autres soins sont superflus...
Quarrive-t-il? On se fourvoïe;
C'est au bonheur qu'on vise, & l'on court au malheur.
On comptoit arriver au Palais de la Joïe,
Et l'on tombe, par cette voie,
Dans les tristes cachots de la sombre Douleur.
Votre indiscrétion est-elle moins connue?
Quel homme ne s'est apperçu,
Que d'une sage retenue
Le systême, par vous, ne fut jamais connu?
Abusant du dépôt d'une affaire secrette,

Votre oreille infidelle à peine l'a reçu
Que, par votre bouche indiſcrette,
Ce prétendu ſecret par-tout eſt bientôt ſçu.
Mais je borne ici la morale;
Vous dites que j'en ſuis un peu trop libérale.
Hé! bien, de ce défaut je veux me corriger;
Le vrai Sage doit ménager
Les oracles de la Sageſſe.
Il faut à propos les ſemer:
Lorſqu'ils ſont répandus avec trop de largeſſe,
Ils ont de la peine à germer.

LA JEUNESSE.

Vers l'adouciſſement votre morale penche?
Hé! non, non; pourſuivez: prenez votre revanche.
Chacun peut uſer de ſon droit.
Vous reſtez au plus bel endroit.
Faut-il que la Raiſon avec moi ſe déguiſe?
Que le diſcours ſoit long ou bref,
Elle ſçait bien que de mon chef
J'agirai toujours à ma guiſe;
Et c'eſt le troiſieme grief.

LA RAISON.

Vous dites vrai: mais pourquoi rire
De ce qui doit vous chagriner?
Objet d'une juſte ſatyre,
De vos propres défauts pouvez-vous badiner?
Ah! que ne ſongez-vous plutôt à les détruire,
Au lieu de vous les pardonner?
Par la Raiſon, enfin, laiſſez-vous gouverner.
Que dis-je? Vainement j'aſpire
A la gloire, au bonheur de vous déterminer.

Vous êtes, puiſqu'il faut tout dire,
Incapable de vous conduire,
Et très-difficile à mener.

LA JEUNESSE.

Pour le coup je deviens habile;
Ce diſcours m'éclaire ſur vous.
Je croyois la Raiſon exempte de courroux :
Mais je vois qu'elle a de la bile.

LA RAISON.

Quel que ſoit l'intérêt qui lui ſert de mobile,
Le zèle s'égare ſouvent.
Le mien va rendre encor votre eſprit plus ſçavant.
Vous joignez au défaut de l'inexpérience
Une orgueuilleuſe confiance
Qui vous trompe en mille façons :
Faut-il qu'une aveugle ignorance
Inſpire à la Jeuneſſe une folle aſſurance,
Sourde aux plus utiles leçons?
Ce ſont deux ſœurs inſéparables,
Qui rendront vos maux incurables,
Si nous ne nous réuniſſons.

LA JEUNESSE.

Vos harangues ſont admirables;
Je les ferai mettre en chanſons.
Mais il me vient quelques ſoupçons.
En ſuivant mes conſeils à leurs vœux favorables,
Les hommes, dites-vous, (& d'abord je l'ai cru)
Se plaignent que je veux les rendre miſérables :
Ce murmure a tout l'air d'être de votre crû.
Mon empire n'eſt point décrû.
Je ne reconnoîs point, à ces plaintes amères,

Les fortunés mortels qui vivent ſous mes loix ;
Vous leur imputez ces chimères,
Et c'eſt à vous que je les dois.
Il faut bien choiſir un prétexte :
Cette mercuriale étoit de votre choix :
Mes ſujets, à propos, en ont fourni le texte ;
Sans jamais ſoupçonner, tant ils ſont dans l'erreur,
Qu'ils me grondent par Procureur.
A moins qu'ingénieuſe à trouver des grimoires,
Grecs, Latins & François, tant en proſe qu'en vers,
Propres à me noircir aux yeux de l'Univers,
Vous n'ayez tiré vos mémoires
Des porte-feuilles enfumés
Des cauſtiques Vieillards à ma perte animés.
Furent-ils autrefois plus ſages,
Pour avoir aujourd'hui le droit de s'écrier ?
L'Hiſtoire de leur vie offre pluſieurs paſſages
Qui jadis vous ont fait crier.
De ce que l'on me doit, voilà comme on s'acquitte ;
L'homme, auſſi-tôt que je le quitte,
Ne ſonge qu'à me décrier.

LA RAISON.

C'eſt que j'ai de la peine à me l'approprier.
Mais votre conjecture eſt fauſſe :
Les Vieillards, ſur ce point, me conſultent fort peu :
S'ils le font quelquefois, c'eſt avec trop de feu,
Et rarement je les exauce.
De vos propres ſujets craignez le déſaveu ;
Il en eſt un ſur-tout qui vous met fort en jeu ;
C'eſt, dit-il, à regret qu'avec vous il demeure ;
Il blâme hautement vos fautes, vos écarts.

LA JEUNESSE.

Et quel eſt ce Mignon qui tend de ſi bonne heure
A s'incorporer aux Vieillards?
Je lui permets déja de battre la retraite.
Oui, je le tiens pour vieux, de façons & d'humeur.

LA RAISON.

Sa gloire n'eſt pas ſi complette.

LA JEUNESSE.

Quel eſt-il donc, enfin? Non, que je le regrette....

LA RAISON.

C'eſt Damis...-

LA JEUNESSE.

Ce jeune Rimeur,
Qui décrit ſur Pégaſe onze pas d'une traite?

LA RAISON.

Lui-même.

LA JEUNESSE.

En vérité, je le trouve plaiſant
D'aller auprès de vous faire le complaiſant;
Tandis qu'auprès de moi, dans certain dialogue....
Il ſuffit que ſon nom eſt ſur mon Catalogue.
Tout haut à vos genoux, il tranche du Caton;
Et tout bas je l'entends parler d'un autre ton.
Mais, adieu; c'en eſt trop. De la Philoſophie
La Jeuneſſe ne peut toujours ſe préſerver.
De vos leçons je me défie,
Et cours chez la Folie apprendre à les braver.

LA RAISON.

Moi, je vais de Pallas conſulter la ſageſſe
Sur les moyens de me faire écouter;
La Raiſon, quand il faut corriger la Jeuneſſe,
Ne doit jamais ſe rebuter.

Fin du Dialogue.

EPITRE

DE M. JERSAIN, A M. PESSELIER,

Sur ſa Comédie de l'ÉCOLE DU TEMS.

CHAQUE talent a ſon enfance :
Mais tu nous fais douter de cette vérité,
Puiſque les tiens, dans leur naiſſance,
Ont tous les traits de la maturité.
La Jeuneſſe dans tes Ouvrages,
Ne ſe connoît qu'à leur vivacité.
Tu ſçais y décorer les leçons les plus ſages,
Des agrémens de l'aimable gaité.
Point de ces équivoques ſales,
Ni de ces pointes triviales
Qui font rougir le Spectateur,
Et qui déshonorent l'Auteur.
Enfin, cher PESSELIER, ſi l'eſprit y pétille,
La vertu, dans ſon jour, également y brille.
Quand on ſçait peindre ainſi ſes mœurs,
On s'acquiert aiſément les cœurs.



EPITRE
A MONSIEUR JERSAIN,

*En réponse à ses vers sur la Comédie de l'*Ecole du Tems.

OUI, dans les foibles vers que mon loisir m'inspire,
Les éloges du Cœur sont les seuls où j'aspire.
L'Esprit n'est qu'un trompeur, qui ne sçauroit donner
Que des lauriers communs, & prompts à se fanner.
Sa louange, au Bon-Sens, sera toujours suspecte.
Rival dissimulé, flatteur ingénieux,
Et Panégyriste envieux,
De ceux qu'en apparence il chérit, il respecte,
Il rabaisse en secret les talens, les travaux.
Votre ouvrage, à son gré, n'a rien qui doive plaire,
Le sujet en est trop vulgaire,
Et les tours n'en sont pas nouveaux.
Cependant il vous loue, &, d'une voix bruyante,
Par-tout il vous annonce, en tous lieux il il vous chante,
Après votre victoire il est votre hérault....
Oui, le traître le dit tout haut,
J'en conviens : mais, tout bas, il dédaigne, il dégrade
Cet Auteur qu'en public il avoit encensé.
Ainsi l'Orgueil brise l'estrade
Où l'Intérêt m'avoit placé.

Le Cœur seul, peu jaloux des succès du génie,
Prodigue en sa faveur de sincères accens :
Seul il donne ce pur encens,
Que n'empoisonnent point les vapeurs de l'Envie.
Hommage dégagé d'un futile ornement ;
Hommage que recherche une ame délicate ;
Hommage qui pique & qui flatte
Moins l'esprit que le sentiment.

Ah! pourquoi faut-il que notre Ame
Au ſein de la douleur, au milieu des plaiſirs,
Ne puiſſe pas toujours, au gré de ſes deſirs,
Peindre ſes mouvemens avec des traits de flamme?
Mais, prompte à ſe laiſſer charmer,
Dieux! Qu'elle eſt lente à s'exprimer!
Et fort ſouvent, hélas! comment s'exprime-t-elle?
Un pinceau foible & languiſſant
Rend bien mal tout ce qu'elle ſent.
Dans cette extrémité cruelle
C'eſt à l'Eſprit qu'elle a recours:
Quelle reſſource! Quel ſecours!
L'Eſprit, copiſte peu fidèle,
Défigure dans ſes diſcours
Le Cœur qu'il devroit ſuivre & prendre pour modèle.
Cependant (il faut l'avouer,)
C'eſt par les couleurs qu'il lui prête;
C'eſt en ſervant au Cœur d'élégant interprète,
Que l'Eſprit quelquefois peut ſe faire louer.
Si, renonçant à l'art de feindre,
Il s'applique à bien peindre
La penſée & les ſentimens;
S'il ſçait d'un tendre amour, ou d'une vive eſtime
Exprimer tous les mouvemens;
S'il ſçait en retracer le jeu le plus intime,
Il enleve auſſi-tôt mes applaudiſſemens.
Non que pour lors je l'enviſage
Comme l'auteur induſtrieux
De tout ce qu'il offre à mes yeux:
Mais les traits qu'il met en uſage,
En font à mes regards un aimable enchanteur,
Un agréable imitateur,
Un la Tour, un Vanlo, qui peint un beau viſage,
Dont il n'eſt point le créateur.
Hé bien! ami Jersain, c'eſt ſous cette figure
Que l'eſprit dans tes vers à moi s'eſt préſenté;
D'un Public indulgent, & qui m'a bien traité,
Tu me promets le cœur; j'accepte ton augure:
Mais ſur-tout que le tien n'en ſoit point excepté.

A MADEMOISELLE ***.

SUR LA LECTURE.

Vous ſçavez, jeune Iris, que l'utile lecture,
De l'eſprit & du cœur embraſſant la culture,
A former l'un & l'autre excelle également;
De l'ame & du génie elle eſt la nourriture,
Elle eſt mere du goût & du diſcernement,
Et des vices de la nature
Elle purge nos cœurs & notre entendement:
Mais un ſi grand remède opère lentement.

Vous faites du plaiſir de lire
Votre plus doux amuſement;
Mais, pour en profiter, oſerois-je le dire,
Vous liſez trop rapidement.

Du petit Oranger le foible compliment
Ayant reçu de vous un regard favorable,
Pour appuyer mon ſentiment,
Je vous offre encore une Fable.
L'Apologue qui plaît eſt un bon argument.



L'ABEILLE & LE PAPILLON.

FABLE.

EXpliquez-moi, de grace, ô trop heureuſe Abeille,
Diſoit un jour le Papillon,
Par quelle étonnante merveille,
Sans ternir de nos fleurs l'éclatant vermillon,
Vous ſçavez en tirer ce ſuc incomparable,
Ce miel que tous nos ſoins ne nous donnent jamais?
Ce que vous faites, je le fais
Avec un zèle incomparable.
Vous cultivez les fleurs; n'en fais-je pas autant?
Et ſans placer ici le brillant étalage
De mes talens connus à la ville, au village,
Je doute, entre nous deux, que vous en ayez tant.
Hé! répondit l'Abeille à l'inſecte volage,
Pour t'égaler à moi, ceſſe d'être inconſtant.
Tu voles d'une aîle legere
De fleurette en fleurette, & cela te ſuffit.
Mais, pour en tirer du profit,
Ton ardeur eſt trop paſſagere.
C'eſt en nous fixant ſur les fleurs
Que nous y recueillons cette admirable eſſence
Dont chaque jour l'Aurore en pleurs
Arroſe les jardins où Flore prend naiſſance.
Si je voltigeois comme toi,
Le miel ne ſeroit pas pour moi.

Aux frivoles Lecteur l'Abeille fait la guerre.
Chaque Livre eſt comme un parterre,
Où l'on s'amuſe utilement;
Mais, qui promene un œil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,
Prive d'un miel auſſi doux que ſolide
Et l'eſprit & le ſentiment.

LE VER-LUISANT, & LE VERMISSEAU.

FABLE.

DAns un épais buiſſon, pendant une nuit ſombre,
Un Vermiſſeau gîtoit auprès d'un Ver-luiſant,
Qui, tout fièr d'un éclat qu'il ne devoit qu'à l'ombre,
Faiſoit le petit ſuffiſant.

Un reptile inconnu, près d'un Ver de ma ſorte
Oſe venir loger ! Je le trouve plaiſant !
Allons, mon ami, que l'on ſorte :
Ce qui fut dit d'un air & d'un ton impoſant.

Hé! tout doux, Compagnon: l'éclat qui te décore,
Tu le dois à l'obſcurité,
Répond le Vermiſſeau ; redoute la clarté.
Va, mon cher, je t'attends au lever de l'Aurore,
Pour juger de ta qualité.

Que de gens, au ſiecle où nous ſommes,
Brillent, à peu de frais, dans un ſombre ſéjour,
Qui ſeroient confondus parmi les autres hommes,
S'ils oſoient paroître au grand jour!



LE LAURIER

LE LAURIER & LE MYRTE.

FABLE.

DAns ſa caiſſe, à l'abri de la biſe cruelle,
Croiſſoit un jeune Myrte auprès d'un vieux Laurier.
Le Myrte avoit été planté par une Belle,
Le Laurier occupoit tous les ſoins d'un Guerrier.

La diſcorde eſt ſouvent fille du voiſinage.
Entre nos arbriſſeaux ce malheur arriva :
Chacun vantoit ſon appanage,
Sur ce ſujet entr'eux certain bruit s'éleva.

Oſes-tu bien du pas me diſputer la gloire ?
S'écria le Laurier, d'un ton altier & prompt ?
Des Favoris de la Victoire
Sçais-tu que mes rameaux ceignent l'auguſte front ?

A tant d'honneurs, ami, je n'oſerois prétendre,
Répondit auſſi-tôt le Myrte, d'un air tendre ;
Mais de la jeune Amynte & de l'aimable Iris
Je couronne les Favoris.

Ton regne eſt celui de la guerre :
Moi, j'en déteſte les horreurs ;
J'aime mieux préſider aux plaiſirs de la Terre,
Que d'être, comme toi, le prix de ſes fureurs.



LA ROSE & LE PAPILLON.

FABLE.

LEs Fleurs blâmoient un jour entr'elles
L'inconſtance des Papillons.
Pour nous autant en font nos Belles :
Dieu ſçait à notre tour ſi nous en babillons.

Recevoir les tributs d'une cour ſi volage ,
Sçavez-vous bien , mes ſœurs , que c'eſt nous dégrader ,
Dit la Roſe ? Entre nous , il faut nous accorder :
Dédaignons de concert le frivole étalage
D'un amour prompt à s'éclipſer.
Hé quoi ! Toutes dans le bel âge ,
Nous ne pourrons parvenir à fixer
Ce peuple d'inconſtans qui vient nous encenſer !

Hé ! doucement , Meſdemoiſelles ,
Répond un Papillon qui ſe rencontra là ,
Et qui venoit d'ouïr cela.
Tous nos feux ne ſont qu'étincelles ,
Dites-vous : j'en conviens avec vous ſans détour ;
Mais , parmi tant de Fleurs , que l'on me nomme celles
Qui là-deſſus ſoient ſans retour ;
Et pouvons-nous être infideles
Que vous n'y gagniez tour-à-tour ?
A ces mots vers la Roſe il dirige ſes aîles :
Elle oublie auſſi-tôt qu'il puiſſe être inconſtant.

Qu'on eſt prompt à s'en faire accroire !
Il eſt peu de Beautés qui n'en fiſſent autant.
Au premier feu de la victoire ,
Va-t-on s'imaginer que ſa nouvelle gloire
Pourra ne durer qu'un inſtant ?

LA FAUVETTE

ET LE MOINEAU FRANC.

FABLE.

O Vous que notre hommage érige en ſouveraines ;
Belles, que je vous plains! mille amans à vos pieds
Chaque jour ſont humiliés.
Que d'adulateurs dans vos chaînes !
Et pas un ſeul ami, qui, courageuſement,
Oſe vous avertir que vos beautés ſont vaines,
Dès que quelque travers en ternit l'agrément.
Ainſi, loin des Rois de la Terre,
Fuit la timide Vérité.
Vous avez de nos cœurs la ſouveraineté ;
Mais aux Sujets flatteurs, Belles, faites la guerre,
Si vous voulez régner dans l'immortalité.

J'Ai lu qu'un Moineau franc d'une jeune Fauvette,
Aimable, vive, & même un peu follette,
Etoit ami, j'entends ami du fond du cœur ;
Par ce titre, c'eſt aſſez dire,
Qu'il oſoit, quelquefois, blâmer & contredire
La gentille femelle. Elle, d'un ton moqueur,
Recevoit ſes leçons, & trouvoit ſinguliere
La méthode de ce Moineau
Qui la traitoit en écoliere,
Tandis qu'il auroit dû, tendre & flatteur Oiſeau,
L'encenſer, ou plutôt la tromper, de manière
A la faire, à ſon tour, donner dans le panneau.

Nous étourdira-t-il toujours de ſa morale,
S'écrioit la Fauvette, avec un air d'ennui?
A quoi bon les avis que ſans ceſſe il étale?
Mon Dieu, qu'il les garde pour lui!
Il en a grand beſoin, l'humeur atrabilaire
Dont il me paroît entiché
A de quoi s'occuper, ſi du deſir de plaire
Son cœur eſt tant ſoit peu touché.
Quoi qu'aſſez maltraité, l'Oiſeau franc & ſincere
Ne ſe rebute point. A ceux qu'on aime bien,
Diſoit-il quelquefois, c'eſt un mal néceſſaire
D'oſer ſur leurs défauts ne leur déguiſer rien.

Aſſez d'autres Moineaux, jeune & belle Fauvette,
Pour vous faire goûter un éloge enchanteur,
Ouvriront un bec impoſteur.
Il vaut mieux qu'à jamais la bouche ſoit muette,
Que de parler pour corrompre le cœur.
Vous avez, j'en conviens, mille attraits en partage;
Mais, eſt-ce aſſez de les avoir?
En poſſéder beaucoup, n'eſt-ce pas un devoir
D'en acquérir encor, s'il ſe peut, d'avantage?

Vain diſcours! ſur notre Caton,
On jette des regards de fort mauvais préſage.
Tant de ſincérité, chez les Belles, (dit-on)
Et chez les Grands eſt peu d'uſage.
Ne pouvant ſe réſoudre à prendre un autre ton,
Le Moineau franc, en Oiſeau ſage,
Dégoûté du grand monde, & de ſes vanités,
S'envole, & va pleurer dans un ſombre bocage
La perte de ſes vérités.

Soudain, la troupe ſéduiſante
D'Etourneaux louangeurs, & grands donneurs d'encens,
Aſſiége la Fauvette: à leurs tendres accens
Son oreille eſt trop complaiſante.
Elle s'en repent; mais trop tard.
Ménageons un ami qui nous parle ſans fard.

MINERVE ENDORMIE PAR L'AMOUR.

FABLE.

On m'a dit que l'Amour, à trois grandes Déeſſes,
Voulant donner des fleurs, eut ſoin de les choiſir
Différentes dans leurs eſpèces,
Pour la variété du goût & du plaiſir.
JUNON, trop ſurveillante épouſe
De JUPITER, mari coquet,
N'eut que des Soucis pour bouquet :
Les Soucis ſont le lot d'une flame jalouſe.

De ſon petit lutin de fils
VENUS reçut auſſi l'hommage ;
C'étoient des Roſes & des Lys,
De la beauté brillante image,
Digne d'être offerte à Cypris.

Quand ce vint à PALLAS, Deïté peu docile,
Il fallut redoubler l'apprêt :
Et l'Amour, tout adroit qu'il eſt,
Trouva la choſe difficile.
Elle étoit délicate en effet ; peu s'en faut
Qu'en pareil cas, ce Dieu ne ſe trouve en défaut.
Cependant, cet Enfant qu'à Paphos on révere
A la Divinité ſévere,
D'un air doux, naïf, innocent,
(Et cet air ingénu n'eſt pas ſans éloquence)
Donna des Pavots en préſent,
Fleurs que l'on crut ſans conſéquence.

Mais à peine Pallas eut-elle à ſon côté
Ce bouquet enchanté,
Que ſoudain la Déeſſe auſtere
S'endormit dans les bras de l'Enfant de Cytere,
Qui malignement regardoit
L'effet de ſon petit myſtere;
Et voilà ce que demandoit
Ce Héros en fripponnerie,
Afin de pouvoir librement
Exercer ſon eſpièglerie,
Sur la Terre, aux Enfers & dans le Firmament.
Maîtres paſſés en amourettes,
Qu'une jeune Beauté doit craindre votre abord!
Dès qu'elle a reſpiré l'odeur de vos fleurettes,
La Nature s'éveille, & la Vertu s'endort.



PLACET,

Présenté à M. D'ARGENSSON, Ministre & Secrétaire d'État, par M. SENELUS, pour le prier d'exempter son Domestique de la Milice.

UN jeune Eleve d'Apollon,
Eleve, j'en conviens, de fort peu d'importance,
Mais qui remplit un coin dans le Sacré vallon,
A ce titre, souvent sûr de votre assistance,
Ose à votre grandeur, en cette circonstance,
Présenter un placet qui ne sera pas long.
Mon poltron de Laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
S'étonne que pour la Milice
Le Dieu Mars l'ait compris dans son papier terrier.
Onc il ne fut, dit-il, avide de Laurier;
De plus il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas besoin de son appui;
Et que Louis & la Victoire
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la grace,
Le dirai-je? d'être exempté
D'aller, chez la postérité,
Parmi nos héros prendre place.
Car tel est son mépris pour toute vanité,
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie;
Et qu'à votre grandeur il demande la vie,
Au lieu de l'immortalité.



LE SONGE DE CIDALISE.

A MADAME D'E***.

J'ENTENDS ſi ſouvent dire du mal des Songes, que j'oſe à peine, ma chere amie, vous faire part du mien. N'eſt-ce pas, dit-on, faire trop d'honneur à ces jeux de la nuit & de l'imagination, que d'en retracer l'hiſtoire? N'eſt-ce pas vouloir donner pour des vérités, ce que la raiſon a toujours qualifié de menſonge? Mais quoi! mon rêve à quelque choſe de ſi ſingulier & de ſi intéreſſant tout à la fois, j'en ai ſi bien retenu toutes les circonſtances, & vous y avez vous-même tant de part, que je me ferois une eſpèce de ſcrupule de m'expoſer à les oublier. Je vais donc, à telle fin que de raiſon, les fixer ſur le papier, de crainte qu'elles ne m'échappent. Je n'oſe eſperer que ce récit vous amuſe; je ſouhaite ſeulement qu'il ne vous ennuie point. Mais il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Vous vous ſouviendrez, ſans doute, que preſque tous les entretiens que nous avons eus enſemble à la campagne, où je ſuis encore avec ma mere, rouloient ſur les dangers d'un tendre engagement. Vous ne ceſſiez de m'exhorter à garder ma liberté. Le cœur, me di-

fiez-vous, eſt la plus noble partie de nous-mêmes; comment peut-on ſe réſoudre à s'en deſſaiſir? Il eſt vrai que l'on compte en mettre un autre à la place du ſien; mais on ſe fait toujours illuſion ſur un ſi mauvais marché: la perte eſt réelle, & le gain eſt imaginaire.

En un mot, ma chere amie, je n'oublierai jamais que dans toutes nos converſations vous ne ceſſiez de me répeter des maximes ſi ſalutaires, & de me les faire enviſager comme eſſentielles à mon repos. Et lorſque je m'aviſois de rire, en jeune folle, des allarmes que vous aviez la bonté de prendre ſérieuſement ſur mon compte, vous me répondiez: « badinez, ma chere enfant, badinez tant qu'il vous plaira, mais gardez » bien votre cœur, & je vous réponds du reſte ».

Quelquefois auſſi vous preniez occaſion des Aventures dont je connoiſſois les Héroïnes, pour en tirer une inſtruction qui pût tourner à mon profit. Et ce qui me flattoit ſur-tout infiniment, c'eſt que vos leçons les plus graves n'avoient rien de rebutant, parce qu'elles étoient toujours données de cet air & de ce ton que l'*amitié* ſeule peut inſpirer. On nous mène loin, quand on nous prend par le cœur; c'eſt ce qui doit faire craindre aux perſonnes de mon ſexe & de mon âge, de livrer le leur à cette fatale paſſion qu'on appelle *Amour*. Je m'écrierois volontiers: le joli nom pour une ſi funeſte maladie!

Je vous ai parlé dans ma dernière Lettre de *Cléante*, frère de Mademoiſelle de B*** Vous vous êtes apperçûe que je prenois plaiſir à en dire du bien. Votre amitié s'en eſt allarmée: défiez-vous, me dites-vous dans votre réponſe, défiez-vous autant des louanges que vous donnez à ce jeune Cavalier, que des éloges que vous pouvez en recevoir. L'Amour a plus d'un moyen pour nous perdre. Dire du bien d'un objet qui nous a frappé, c'eſt preſque travailler à juſtifier ſon choix, ou, ſi vous voulez, c'eſt conſulter quelqu'un ſur un choix déjà fait.

Remplie de ces réflexions qui commençoient à m'allarmer moi-même, je reliſois, il y a quelques jours,

votre Lettre dans ce même bosquet, sur ce même banc où j'avois reçu de vous des conseils, dont l'application sembloit s'approcher. Le soin avec lequel je m'examinois sur un article de cette conséquence me jetta dans une profonde rêverie, qui me conduisit insensiblement au sommeil. C'est alors que j'ai cru voir & entendre ce que je vais vous raconter. Tous les rêves ne sont pas frivoles. Vous allez en juger; voici le mien.

Je me trouvai tout-à-coup transportée dans une Isle agréable que je reconnus pour celle de *Cythere*. Elle me parut entourée d'une vaste mer extrêmement orageuse. Des flots écumeux s'élevoient au-dessus d'un grand nombre de Navires qui s'efforçoient d'aborder la Côte. Plusieurs périrent à mes yeux; d'autres qui s'étoient sauvés du naufrage arrivoient dans un désordre digne de compassion. En contemplant du rivage le sort de ces malheureux, j'admirois mon bonheur d'avoir été portée dans un si bel endroit, sans essuyer les orages qui avoient fait périr tant d'infortunés. J'ignorois qu'il étoit, dans l'intérieur de l'Isle, des périls beaucoup plus à craindre.

Je devrois, en fidelle Historienne, vous donner une description géographique & détaillée de ce beau lieu; les idées m'en sont encore assez récentes; mais cet ouvrage est au-dessus de moi.

Contentez-vous d'apprendre que cette Isle est située, en apparence, sous le plus beau climat du monde. Tout m'y parut plus accompli, plus satisfaisant qu'en aucun autre pays où j'eusse été auparavant. Tous les charmes du Printems s'y sont rassemblés. Les arbres y sont d'un plus beau vert qu'ailleurs. Les Rossignols y chantent mieux que chez nous, sans excepter celui que nous prenions tant de plaisir à entendre. Les moindres petits oiseaux y ont un ramage fort agréable; en un mot, si j'en crois mon rêve, il faut que vous vous mettiez bien en tête, ma chere amie, que les eaux de ce Pays-là sont plus claires & plus transparentes que la fontaine de notre jardin; que les ombrages y sont plus

frais que notre bosquet favori ; que nos fleurs & nos prairies ne sont pas comparables à celles de *Cythère* ; &, puisqu'il faut tout vous dire, l'*Écho* qui habite dans cette Grotte solitaire, que vous aimez tant ; oui, cet Écho ne fait que bégayer, au prix de ceux que l'on entend dans cette isle enchantée.

Au surplus, il n'est pas étonnant que je ne puisse pas vous en faire une description bien exacte, puisqu'en y entrant on se trouve affecté de je ne sçais quel sentiment qui pénètre jusqu'au fond de l'ame, & ne laisse ni le temps de l'examen, ni celui de la réflexion.

Comme je continuois de me promener le long du rivage, je fus abordée par une femme d'assez bonne mine, & qui me parut avoir les plus beaux yeux du monde ; on m'a cependant assûré depuis qu'elle ne voit goute. C'étoit l'*Opinion*, qui, me présentant la main, s'offrit de me conduire où je voulois aller. Vous jugez bien qu'avec un pareil guide on court souvent risque de s'égarer ; mais c'est la Conductrice à la mode.

Elle me débita, chemin faisant, une infinité de merveilles ausquelles je ne crus pas devoir ajoûter foi.

Sçavez-vous bien, me dit-elle, qu'une des propriétés de l'air qu'on respire ici, est de rendre méconnoissables tous ceux qui y viennent. On ne les voit plus avec les mêmes yeux. Leurs traits sont changés.

Eh ! de grace, lui répondis-je, dites moi si on rajeunit en ce pays-ci ? En pouvez-vous douter, me répliqua-t-elle. J'y vis l'autre jour arriver une vieille coquette escortée d'un jeune Senateur novice qu'elle avoit charmée. A peine eurent-ils mis le pied dans l'Isle, que le jeune *Adonis* crut voir dans cette *Cybele* une *Vénus* des plus accomplies. Je vous avouerai, ma chere amie, que cette anecdote me fit rabattre tout bas, avec quelque malice, sur notre vieille Baronne, que le Chevalier courtisoit un jour chez nous d'assez bonne foi pour donner à penser qu'il en étoit réellement amoureux.

Les Belles, ajouta l'*Opinion*, paroissent ici laides à leurs rivales ; & les laides deviennent belles aux yeux

de leurs amans Je trouvai cette compenſation raiſonnable ; mais le moyen de croire que l'air de ce pays-là puiſſe aggrandir les yeux, & rendre la bouche petite ; raccommoder le nez le plus mal fait ; arranger, polir les dents moins belles ; remplir les joues creuſes ; abattre les mentons élevés : cela s'appelle combler les vallées & couper les montagnes. Je croirois plus volontiers qu'il orne le langage, & qu'il embellit le caractère, comme cela me fut aſſuré. Mais, encore une fois, je m'imagine que Madame l'*Opinion* a bonne part à ces prétendues métamorphoſes. Je ne m'amuſai point à combattre ſérieuſement ſes merveilleuſes fictions ; je me contentai d'en rire & de les renvoyer aux Contes de Fées. Elle prit la choſe au ſérieux, & peu s'en fallut qu'elle ne ſe fachât contre moi. Vous éprouverez dans peu, me dit-elle, d'un air piqué, que ſouvent on ne doute que par un défaut d'expérience. L'ignorance eſt la mere de l'incrédulité.

Quoique ces mots fuſſent prononcés d'un ton capable d'en impoſer, j'avois peine à me perſuader que je dûſſe un jour me ſervir de preuve à moi-même ſur cet article.

Nous en étions encore ſur cette petite diſcuſſion, lorſque je fus ſaluée par un fort joli jeune homme habillé à la façon des Génies. La Nature l'ayant doué d'une phyſionomie très-revenante, & l'art ayant joint à cela tous les agrémens de la parure, vous conviendrez avec moi qu'il étoit en état de faire bien des conquêtes. Auſſi eſt-ce-là ſon deſſein. Il m'aborda d'un air de connoiſſance, mais avec reſpect. Eh ! quoi, s'écria-t-il avec une vivacité tout-à-fait aimable, la charmante Cidaliſe en ces lieux ! Eh ! quel heureux hazard l'y a conduite ? Après m'avoir ſi long-temps ignoré ou négligé, conſentiroit-elle enfin à ſuivre mes conſeils & mes leçons ? Puis-je me flatter.....

Pardonnez, Monſieur, lui dis-je, en l'interrompant, ſi, n'ayant pas l'avantage de vous connoître, je vous témoigne quelque ſurpriſe de vous entendre parler ainſi.

Je m'étois attendu, reprit-il à cet étonnement de votre part. Que vous êtes heureuse de plaire sans le vouloir, & même sans y songer ! Sans cela, croyez-moi, vous m'auriez consulté plus d'une fois dans votre ajustement.

C'étoit *le Desir de plaire* qui me parloit ainsi. La fleurette lui sied bien; car les hommes, pour la plupart, se sont sottement imaginé qu'il faut nous flatter pour nous plaire, & que l'on ne sçauroit nous intéresser autrement, nous autres femmes : ne mériteroient-ils pas bien que nous leur fissions dire vrai ?

Le frippon que je viens de vous dépeindre, ma chere amie, (frippon le plus adroit que je connoisse) trouva le moyen de mêler dans la conversation, des reproches obligeans sur la négligence de mon ajustement; &, soit dit en passant, j'étois coëffée ce jour-là à *l'Oiseau Royal*. Il exagera l'ignorance où je paroissois être de ce qu'il appella *mes jeunes attraits*. Je dis qu'il exagéra; car enfin je sçais bien que je suis passable. De reproches en remerciemens, de remerciemens en fleurettes, il me conduisit avec *l'Opinion* dans un cabinet champêtre, où je trouvai une toilette toute dressée; il fallut bien m'y asseoir. Je vous ai fait observer que ce jour-là je n'étois pas mal ajustée, du moins je me l'imaginois ainsi. *Lisette* & moi nous nous étions surpassées, ce me semble. Erreur! A peine eus-je jetté les yeux sur le miroir présenté par *le Desir de plaire*, que j'apperçus mille défauts dans mon ajustement; défauts qui m'étoient échappés; car on n'y regarde pas de si près, lorsqu'on agit de bonne foi, & sans dessein; mais *le Desir de plaire* rafine sur tout. Je vis qu'il triomphoit de mes petites observations. Plusieurs Nymphes s'empresserent à me servir; l'une tournoit une boucle avec plus de délicatesse; l'autre plaçoit une fleur de meilleure grace; une troisième substituoit adroitement une mouche assassine à un grain d'orge qui n'alloit point à mon visage; moi-même je mettois quelquefois la main à l'œuvre : car on prend aisément goût à cette vaine occupation.

Il faut que je convienne avec vous, ma chere amie, qu'après cette petite opération, je me crus incomparable; ainsi le *Desir de plaire* se glissoit imperceptiblement dans mon cœur; & avec lui la sotte croyance de pouvoir y réussir. Quelles conquêtes, me disois-je secrettement à moi-même, pourront désormais m'échapper? J'ai pris de trop bonnes mesures pour en manquer aucunes: C'est assez là l'idée d'une jeune personne à sa toilette; la plus sage a ses momens de coquetterie.

Ce fut au milieu de cette dangereuse ivresse, que vous m'apparûtes, ma chere amie. Je fus bien surprise de vous retrouver là, & vous ne l'êtes pas moins de vous y voir. Que les songes sont extravagans, m'allez-vous dire! Tout beau, s'il vous plaît; respectez celui-ci, & redoublez l'attention. Vous allez faire dorénavant dans ce Roman nocturne un fort beau personnage. Quand je dis *vous*, cela n'est pas tout à fait correct; mais il faut que je vous parle sur ce pied-là jusqu'à la fin du songe. qui vous découvrira le mot de l'Enigme.

Quoi qu'il en soit, je me sentis, en vous voyant si près de moi, bien moins de joie que d'étonnement, prévoyant apparemment que mes folies ne seroient pas de votre goût.

En effet, vous me fîtes envisager les conséquences du desir de plaire, que je croyois des plus simples & des plus innocens. Ce desir est pardonnable, me disiez-vous, jusqu'à un certain point; au de-là il manque son but, & nous perd. Quand il est sans mesure, il est sans gloire.

Mais le moyen, répliquois-je à voix basse, de se borner sur un article si délicat?

Le moyen, repreniez-vous aussi-tôt? c'est de s'appliquer à bien concevoir tout le prix de cet avantage, après lequel on court avec tant d'empressement; car cet empressement mène plus loin qu'on ne pense. Je trouvois cette décision trop sévere; j'en appellois aux priviléges de mon âge.

Je souffrois sur-tout impatiemment que de ce desir de plaire vous voulussiez tirer un mauvais augure pour

mon repos & pour ma liberté. Un engagement de cœur me faisoit autant de peur que lorsque je suis éveillée ; mais rarement, me disiez-vous, cherche-t-on à plaire, que l'on ne s'expose à trouver tôt ou tard, & souvent plutôt qu'on ne pense, quelqu'un qui plaît plus qu'il ne faut. Qu'arrive-t-il ? on rencontre un cœur plus rebelle, plus rétif que les autres. La conquête est flatteuse ; on conclut qu'il faut la faire à quelque prix que ce soit ; mais ce cœur tenant bon contre les premieres attaques, on s'avance plus qu'on ne voudroit ; & lors même que l'ennemi assiégé capitule, c'est avec tant d'honneur pour lui, & si peu de gloire pour nous, que notre victoire est une défaite : voilà où nous conduit ce desir de plaire immodéré, & qui ne connoît point de bornes. Que de jeunes personnes en ont été les victimes !

Je me souviens à ce propos d'un fragment d'une Comédie manuscrite qui s'accorde parfaitement avec les conseils que vous me donniez alors. Ces vers sont de M. de .... notre ami commun ; vous ne serez peut-être pas fâchée de les trouver ici.

LUCILE.

Non, je ne comprends pas qu'une fille bien née,
Qui devant un miroir passe une matinée
A planter sur son front quelque colifichet,
Dans l'espoir d'attraper les cœurs au trebuchet ;
Qui d'un bout de ruban sçait la place & l'usage ;
Qui sçait quelle couleur convient à son visage,
Et connoît d'une Etoffe, & l'endroit & l'envers,
Ose agir, & parler, & penser de travers,
Préférant à l'honneur de paroître estimable,
Le plaisir dangereux de passer pour aimable.

ERASTE.

Ce péril est plus grand qu'on ne peut l'exprimer.
Fille qui cherche à plaire est bien aise d'aimer.
De ses mains elle-même elle forme sa chaîne,

Et dans ſon propre piége à ſon tour on l'entraîne.
Quelle erreur, après tout, de tirer vanité
Du frivole dehors d'un mérite emprunté,
Dont on n'eſt poſſeſſeur que parce qu'on l'achette,
Et qu'il faut tous les ſoirs laiſſer ſur ſa toilette!
Et, pour dire encor plus, qu'eſt-ce que la beauté?
Un luſtre que ſans choix la Nature a prêté;
Qu'un accident altere, ou que l'âge ravage,
Et qu'un mal très-commun détruit même avant l'âge.
Non non (& mille fois je te l'ai rebattu)
Ton véritable bien, Lucile, eſt la Vertu;
Elle n'eſt point ſujette aux loix de la Nature,
D'un éclat étranger dédaigne l'impoſture,
Affronte les malheurs, brave les accidens,
Vit même après la mort, & triomphe du Tems.

Eh! quoi? répliquai-je encore avec une vivacité chagrine, l'amour eſt-il donc, après tout, un ſi grand crime? Eſt-on maître de s'en garantir?

Je ne ſçais, en vérité, où je prenois ce beau ſentiment-là; il me paroît bien que je ſommeillois.

Eh! qui vous ſoutient, me répondîtes-vous avec feu, qui vous ſoutient, ma chere Cidaliſe, que l'on puiſſe à ſon gré ſe garantir du fatal poiſon de l'amour? Il y auroit trop d'orgueil à le préſumer; mais il y a auſſi trop de foibleſſe à ſe croire néceſſairement aſſujetti à cette paſſion. Nous ſommes la plupart les eſclaves volontaires de ce Tyran impérieux; nous courons au-devant des chaînes qu'il nous prépare; ſouvent nous les forgeons nous-mêmes. N'eſt-ce pas être bien inſenſé, que de prévenir un malheur par la ſeule raiſon qu'il peut arriver?

L'Antidote venoit trop tard, ma chere amie; le poiſon avoit déja fait du chemin dans mon cœur.

L'*Opinion* m'avoit fait voir dans un jeune homme, du nombre de ceux qui compoſoient ma petite cour, toutes les qualités déſirables pour faire un choix. Je ſentois

ſentois que ce jeune homme me plaiſoit infiniment ; ſa vue m'intéreſſoit, ſes diſcours m'attendriſſoient; je prenois inſenſiblement le parti de l'aimer tout de bon, je croyois qu'il le méritoit. Il faut vous faire la confidence toute entiere. Ce jeune Cavalier reſſembloit, trait pour trait, à *Cléante*, à ce frere de Mademoiſelle de B***, dont je vous ai fait une eſpèce d'éloge; & voilà peut-être la cauſe de mon ſonge.

Vous êtes une amie clairvoyante, vous ſçûtes bientôt pénétrer mes ſentimens. Ce fut pour m'arracher malgré moi à cette inclination naiſſante, que vous me conduisîtes dans un endroit de l'Iſle, où la force des exemples ſuccéda tout-à-coup à la douceur de vos préceptes.

Que d'objets différens paſſèrent alors en revue devant moi! Je les comparerois volontiers à ces tableaux mouvans que l'on expoſe à la curioſité du public; mais ces portraits-ci n'étoient point une peinture morte & ſtérile, puiſqu'aidée de vos conſeils, j'en ai ſçu tirer quelqu'inſtruction.

Je me trouvai donc avec vous dans une allée ſombre & bordée de *Cyprès*; on les trouve à chaque pas mêlés avec les *Myrtes*.

Une jeune fille ſe promenoit dans cette allée; elle marchoit à pas lents, & cette démarche nonchalante s'accommodoit à l'air de langueur qui régnoit dans toute ſa perſonne; ſa coëffure & ſon habillement étoient dans un déſordre extrême; une pâleur mortelle couvroit ſon viſage, que la douleur avoit changé, ſans l'avoir enlaidi : elle pouſſoit de profonds ſoupirs; elle levoit au Ciel ſes yeux baignés de larmes, un mouchoir qu'elle tenoit négligemment à ſa main, étoit deſtiné à les eſſuyer, mais elle ſembloit en avoir oublié l'uſage. Elle tourna par hazard ſes regards vers moi; ſon état me fit pitié; mais je fus ſurpriſe de ce qu'auſſi-tôt qu'elle m'eut apperçue, elle détourna promptement la vue, & paſſa dans une autre allée, comme pour m'éviter.

Vous remarquâtes mon étonnement. Auriez-vous re-

connu, me dites-vous, dans cette belle affligée, la jeune *Thémire*, qui pendant plusieurs années a été votre compagne & votre amie ? O Ciel ! m'écriai-je, que me dites-vous là ? *Thémire* est ici ? Je l'ai vue, je ne l'ai point reconnue ; elle a fui pour m'éviter ! Qu'entends-je?

Rien n'est plus naturel, me répondîtes-vous, que ce qui vient de vous arriver à toutes les deux. *Thémire* est victime d'un amour naissant, qu'elle voudroit pouvoir se cacher à elle-même, & qu'elle ne sçauroit dérober à personne. Elle aime *Valere*; elle croit qu'il l'ignore ; elle desireroit qu'il l'ignorât toujours, & cependant elle brûle de le lui apprendre. La sagesse & la passion se livrent dans son cœur de violens combats, qui l'ont réduite dans l'état où vous la voyez. Quoique vous fussiez l'une de ses meilleures amies, avant qu'elle vînt ici, vous lui êtes devenue indifférente, & même importune.

Tel est, ô ma chere Cidalise, tel est le fatal pouvoir de l'Amour; telle est cette passion qui nous rend insensible à tout autre attachement. Hélas ! elle nous fait perdre le plus doux avantage de la vie, puisqu'elle nous fait négliger les douceurs de l'amitié.

Un exemple si voisin de moi fit une vive impression sur mon esprit. Seroit-il possible, me disois-je, que je devinsse semblable à l'ingrate *Thémire* ? L'Amour m'obligeroit-il un jour à fuir mes plus chers amis ? Et cette réflexion, qui me pénétroit véritablement, je la faisois sur-tout à propos de vous, ma chere amie. Et quoi ! m'écriai-je, l'Amour fait donc autant de monstres de ses méprisables sujets ? Est-ce là cette *Thémire* qui n'avoit rien de caché pour moi ; cette *Thémire* dont la vivacité, l'enjouement, la belle humeur, faisoient l'agrément de nos sociétés ? La tristesse & la pâleur ont succédé à ce teint frais, vif & brillant, à cet air de santé & de satisfaction, qui relevoit la beauté de cette aimable fille. Comment concevoir une si étrange métamorphose ?

L'Amour, me répondites-vous, en fait de plus surprenantes. Peut-être que sans moi *Thémire*, à son tour, ne vous auroit pas reconnue vous-même avant qu'il fût deux jours.

Je vous dis enſuite, avec une naïveté dont le ſouvenir me fait rire : s'il en coûte tant à cette pauvre fille pour cacher ſon amour à *Valere*, que ne lui déclare-t-elle au plus vîte ? Par quelle bizarrerie attache-t-on pour nous ſeules un crime à cet aveu ? Les Amans, continuai-je, loin de cacher qu'ils aiment, le diſent ſouvent, même lorſqu'il n'en eſt rien ; & nous ne pouvons pas dire ce qui en eſt !

Vous vous mîtes à rire en m'entendant parler ainſi. L'Amour, me dites-vous, eſt un crime pour tout le monde ; mais ç'en eſt encore un plus grand pour nous. Les hommes ont fait les Loix. Depuis qu'ils ont ceſſé d'être innocens, nous ne pouvons aimer ſans rougir. Eh ! ſi l'Amour étoit une vertu, auroit-il beſoin de ſe faire accompagner du myſtere ? Prenez occaſion de tout ceci, ma chere enfant, pour vous convaincre que cette paſſion, quoique funeſte à tous les hommes en général, eſt encore plus à redouter pout notre Sexe, à qui l'on a impoſé des Loix plus ſévères, & qui a, moins que l'autre, les reſſources de la diſſipation. Hélas ! oui, dis-je en ſoupirant, nous aimons pour le moins auſſi fortement que les hommes : mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient à ſouffrir autant que nous. Autre naïveté.

Ce ſoupir, qui m'étoit échappé, & que j'aurois voulu retenir, témoignoit aſſez qu'un intérêt particulier me faiſoit murmurer contre la contrainte générale. Je ne trouvois mauvais qu'on eût fait un crime de parler là-deſſus, que parce que je prévoyois pour moi-même, combien j'aurois de peine à me taire.

En effet, je me repréſentois *Cléante* à mes genoux, me jurant une ardeur éternelle, me preſſant de m'expliquer ſur ſon ſort, avec ces expreſſions vives & touchantes que les nommes ſçavent ſi bien employer pour nous tromper. Que nous ſommes dupes ! Je voyois *Cléante* dans cette ſituation ; je l'entendois me dire : « Ingrate, » vous voulez donc ma mort, puiſque vous me laiſſez » languir dans une incertitude plus cruelle que la mort » même » ! Et je me demandois alors, ſi j'aurois le cou-

rage, ou plutôt la dureté de le laiſſer mourir. Que nous ſommes ſottes d'être ſi bonnes !

Dans ce moment deux femmes vinrent à nous, pour nous engager à décider laquelle étoit la plus malheureuſe: elles étoient pour le moins auſſi malades que notre pauvre *Thémire*, mais d'une autre maniere. Le temps de la langueur étoit paſſé pour elles ; elles en étoient aux fureurs du déſeſpoir ; l'une aimoit un *Ingrat*, l'autre un *Inconſtant* : toutes deux auroient trouvé de la conſolation à ſe faire déclarer la plus malheureuſe : choſe ſinguliere, que l'on diſpute avec une eſpece de vanité des dégrés de l'infortune, & que l'on ſoit flatté, pour ainſi dire, de l'emporter en cela, comme en toute autre choſe.

Votre jugement ſe borna (ſans décider la queſtion) à exhorter ces femmes à ſe défaire d'un amour également inutile de part & d'autre, puiſqu'il eſt auſſi difficile d'inſpirer du goût pour nous à ceux qui ſont éloignés d'en avoir, que de le faire revenir à ceux qui l'ont perdu. Pour moi, tout me ramenoit à *Cléante* ; je me repréſentois quelle ſeroit mon infortune, ſi je le trouvois ingrat ou volage. Qui peut être sûr d'être aimé bien ſincèrement ? Et, lors même que l'on eſt aimé, qui peut s'aſſurer de l'être toujours ?

Je ſupprime ici quelques Scènes tragiques, occaſionnées par ce petit Dieu turbulent, indigne de porter le nom de l'Amour ; elles firent ſur moi une impreſſion de triſteſſe, & même d'horreur, qui noirciroit trop un récit que je me reproche déja de n'avoir point aſſez égayé.

Mais je dois vous parler de la rencontre que nous fimes de deux Amans, qui n'étoient malheureux que par l'exceſſive délicateſſe qu'ils admettoient dans leurs ſentimens. Ces gens pointilleux, qui réduiſent l'Amour en ſyſtême, qui n'aiment que par principes, y entendent trop de fineſſe pour être jamais heureux. En matiere de ſentiment, il ne s'agit point de chicaner ſur quelques formalités de plus ou de moins. Ces Amans-

ci avoient toujours quelques reproches à ſe faire, parce qu'ils s'étoient follement imaginé qu'ils ne devoient rien avoir à ſe reprocher. Hélas! me dis-je à moi-même, qu'eſt ce donc que l'Amour, puiſqu'il empoiſonne la délicateſſe même!

Cette dernière réflexion me pénétra tellement que je me vis ſur le point d'être guérie. Vous m'exhortiez à ne pas revoir *Cléante*, à profiter du peu de raiſon qui me reſtoit encore pour ne point m'expoſer à la perdre tout-à-fait : il ne s'agit point, me diſiez-vous, de ſe piquer de courage avec l'Amour ; il vaut mieux de bonne-foi convenir de ſon inſuffiſance & prendre la fuite. Ce Dieu n'eſt point un ennemi que l'on puiſſe vaincre en lui tenant tête ; il faut lui tourner le dos pour en venir à bout.

Cependant j'héſitois encore : peut-être, après tout, vous diſois-je, que vous êtes trop prompte à vous allarmer? Ne peut-on aimer ſans avoir de l'amour? ne ſçauroit on s'en tenir à la ſimple eſtime, à la bonne amitié?

Ah! ma chere Cidaliſe, mé répondîtes-vous, vous cherchez à méchapper par un détour. Défiez-vous, croyez-moi, de ces diſtinctions chimériques, que l'eſprit imagine pour juſtifier un cœur déja ſéduit. L'amour n'eſt jamais plus dangereux que lorſqu'il prend un maſque ; &, de tous les maſques, ceux de l'eſtime & de l'amitié ſont le plus à craindre, parce qu'ils ſemblent mettre la vertu même dans le parti de l'amour. Écoutez là-deſſus la célèbre Madame Deshoulieres.

Sans ceſſe je me dis qu'une forte tendreſſe
Eſt, malgré tous nos ſoins, l'écueil de la ſageſſe.
Je fuis tout ce qui plaît ; & je ſçais m'allarmer,
Dès que quelqu'un paroît propre à ſe faire aimer.
Comme un ſubtil poiſon je regarde l'Eſtime,
Et je crains l'Amitié, bien qu'elle ſoit ſans crime ;
Pour ſauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'Amis qui puiſſent être Amans.

Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts ; j'impose a leur mérite ;
Rien, pour les ménager, ne me paroît permis ;
Et dans tous mes Amans je vois mes Ennemis.

C'étoit aussi ce que j'allois me dire à moi-même, ma chere amie, lorsqu'un nouveau personnage, plus dangereux que tous les autres, vint m'enlever le fruit de vos instructions.

Représentez-vous une femme assez âgée, grande, sèche, décharnée, au teint livide, aux yeux enfoncés, aux regards étincelans. Voilà, en abregé, le portrait de celle qui vint tout-à-coup me tirer par la manche de ma robbe. Je me retournai & je frémis en la voyant. Elle tenoit d'une main un poignard, de l'autre une coupe remplie d'un breuvage empoisonné. Je suis la *Jalousie*, me dit-elle. Eh ! qui te retient ici, tandis que *Cléante*, entouré des Nymphes de cette Isle, leur prodigue tour-à-tour des sermens, des protestations, qui ne devroient être que pour toi ?

En disant ces mots ; elle souffla sur moi, & je sentis aussi-tôt les premiers accès de cette frénésie, qui de l'Amour le plus tendre fait un Tyran furieux.

Conduite par la *Jalousie*, je courus, ou plutôt je volai vers une salle d'orangers, où je trouvai *Cléante*, comme on me l'avoit dépeint, environné de Nymphes qu'il courtisoit en Papillon qui voltige de fleurs en fleurs : il me sembla néanmoins qu'il préferoit une d'entre elles, & cette préference acheva de me désespérer. L'*Opinion*, qui me rejoignit dans ce fatal endroit, comme pour jouir de ma défaite, peignit à mes yeux *Cléante* plus aimable que jamais, & me fit voir, au contraire, dans ces Nymphes, mes rivales, des beautés fort communes ; en sorte que je sentis d'autant plus vivement le prix du bien que l'on m'enlevoit, & le peu de mérite de celles à qui j'étois sacrifiée. Quelle humiliation ! Elle mit le comble à mon infortune.

Cette derniere circonstance me rendit furieuse. Je ne

vous écoutai plus, je vous perdis de vue, je saisis le poignard que la *Jalousie* me présenta, & peu s'en fallut, dans la fureur dont j'étois possédée, que je ne me jettasse sur *Cléante* pour lui percer le sein.

Ma main timide & tremblante se refusa néanmoins à ce parricide. Je me contentai d'exhaler ma colere en invectives. Une douleur stupide succéda à ces emportemens, je tombai évanouie, & cet évanouissement finit tous mes maux; il se fit dans mon cœur une si grande révolution, qu'en revoyant la lumière je recouvrai toute ma raison. L'*Opinion* fut repoussée loin de moi par un bras invisible auquel elle fut contrainte d'obéir. La *Jalousie* étoit disparue avec l'*Opinion*; les Nymphes que ma vanité m'avoit fait mépriser me parurent fort aimables; je leur rendis justice *Cléante*, au contraire, ne me parut plus orné de tant de perfections; je fus sur le point de rougir de mon choix: en un mot, imaginez-vous, ma chere amie, une malade, une frénétique à qui une fièvre brûlante avoit donné le transport au cerveau, & qui, si-tôt que la fièvre est passée, a honte des extravagances qu'elle a faites pendant l'accès. Voilà quelle étoit ma situation.

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de vous chercher pour vous embrasser: mais quelle fut ma surprise en ne vous trouvant plus! Je vis bien à côté de moi une autre Dame qui me parut prendre aussi beaucoup de part à mon sort; mais sa vue m'inspiroit plus de vénération que de tendresse; elle me parla: mais je ne l'écoutai qu'en tremblant & les yeux baissés; il me sembla même que son discours éclairoit mon esprit sans intéresser mon cœur; en un mot je sentois parfaitement que, quoique cette Dame parût mériter toute ma confiance, elle ne l'obtiendroit jamais autant que vous, ma chere amie.

Elle me tira d'embarras, en m'adressant la parole la premiere. Je m'apperçois, me dit-elle, de votre étonnement; vous cherchiez Madame de *** (& elle vous nomma); mais apprenez qu'elle n'a point été auprès de

vons d'aujourd'hui. C'eſt moi qui, pour vous accompagner, ai jugé à propos d'emprunter la reſſemblance d'une perſonne qui vous eſt ſi chere. Je ſuis *la Sageſſe* enfin; dans le deſſein que j'avois de vous inſtruire par tout ce que vous verriez ici, j'ai cru devoir me déguiſer ſous les traits de l'*Amitié*; c'eſt un ſtratagême innocent, dont j'ai ſouvent éprouvé l'utilité.

Dans le mouvement que je fis pour me jetter aux genoux de cette *Divinité*, je m'éveillai en ſurſaut, l'eſprit rempli de tout ce que je viens de vous raconter. Je me ſuis examinée depuis très-ſéverement ſur le compte de *Cléante* : je l'examinai lui-même avec plus d'attention; & heureuſement pour mon repos & pour ma liberté, je ſuis la ſeule qui gagne à cet examen. En un mot ma raiſon, je le ſens bien, avoit beſoin de mon ſonge, pour ne point s'endormir tout de bon.

Adieu, chere amie, qui êtes deſtinée à m'être utile juſques dans le ſommeil. Nous ne perdons jamais de vue nos vrais amis : tout les retrace à notre idée; & ſouvent ce précieux reſſouvenir ſuffit ſeul pour nous garantir des égaremens les plus dangereux.



LA MASCARADE

LA
MASCARADE
DU
PARNASSE,
COMÉDIE
En un Acte & en Vers,

Précédée d'un Prologue, & ſuivie d'un Divertiſſement,

Publiée en 1737.

PRÉFACE.

LEs Préfaces (je dis même les meilleures & les plus utiles) ſont ſi fort décréditées dans le monde, que je me donnerois bien de garde d'en mettre une à la tête d'une petite Comédie, ſi je n'avois à combattre un préjugé beaucoup plus à redouter pour moi que les ennemis des Préfaces. Le public ſe pr vient aiſément contre les Pièces dramatiques qui n'ont point eu l'avantage, ou, ſi l'on veut, l'éclat de la repréſentation. Il eſt en droit de prononcer ſur les Pièces de Théâtre dans le concours des Spectacles & dans l'intérieur du Cabinet ; mais il trouve mauvais qu'on aille le trouver directement à ce dernier Tribunal; c'eſt lui dérober le plaiſir d'être deux fois Juge, & l'on ne tente point impunément de diminuer ſon autorité.

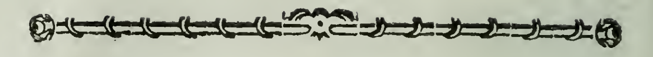
Comme dans les Juriſdictions ordinaires on ne peut omettre les degrés, ſans s'expoſer au reproche d'*omiſſo medio*, je dirois volontiers qu'il en eſt de même dans l'eſpèce dramatique, & qu'on ne ſauroit faire im-

primer *omiſſo theatro*, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ſans s'expoſer au repentir d'une fauſſe démarche. Oſerois-je cependant, en réclamant l'équité du public contre une prévention ſi commune, lui remontrer que cette opinion eſt un peu trop générale; pluſieurs Pièces ont été applaudies dans un grand nombre de repréſentations, qui ont néanmoins échoué à la lecture. Pourquoi n'y en auroit-il pas, qui, ſans être repréſentées, puſſent ſe faire lire avec plaiſir?

Je ſuis bien éloigné d'aſſurer que la mienne ſoit de ce nombre, quoiqu'elle ait eu le bonheur de plaire à des perſonnes éclairées, & qu'elle ait même mérité les ſuffrages des Acteurs auxquels je l'avois deſtinée. Un d'entre eux, d'un mérite & d'un talent généralement eſtimé, dans pluſieurs lettres qu'il a eu occaſion de m'écrire au ſujet de mon Ouvrage, en parle en termes également avantageux pour la Pièce & pour l'Auteur. *Il y a trouvé*, dit-il, *beaucoup d'eſprit, une verſification légere & des plus aiſées; un ſujet ingénieuſement imaginé; des vers marqués au bon coin, &c.* Il ne faut pas que ces éloges, ici tranſcrits, me rendent ſuſ-

ſpect d'une vanité ridicule ; je me trouve obligé, dans les circonſtances où je ſuis, de faire voir que, ſans les raiſons particulieres qui ont empêché ma Pièce de paroître ſur la Scène, elle y eût été reçue avec plaiſir par ceux qui devoient la repréſenter, & qui l'auroient ſans doute rendue avec cette fineſſe & cette préciſion qu'on eſt en droit d'attendre d'eux. D'ailleurs, je crois que l'on gagne toujours beaucoup à paroître en public, muni de l'approbation des Écrivains qui ont mérité la ſienne. Celle de l'Auteur de *la Fille arbitre* eſt bien digne de conſidération : au ſurplus, le public me permettra de le renvoyer au Prologue pour ma plus grande juſtification. Ce Juge eſt redoutable, mais il eſt integre, éclairé ; ma Pièce eſt entre ſes mains, je me tais.





ACTEURS DU PROLOGUE.

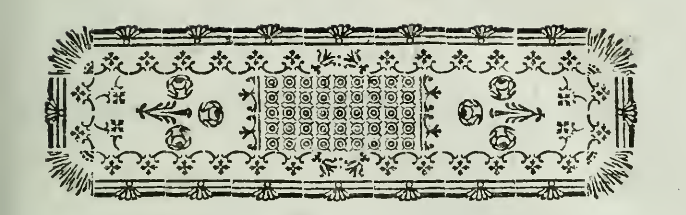
CLÉANTE, ami de Damis.

DAMIS, Auteur de la Pièce.

LE MARQUIS.

LA BARONNE.

La Scène est dans le Cabinet de Cléante.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, *appuyé ſur une table, dans l'attitude d'un homme qui acheve de lire avec attention un Manuſcrit qu'il tient à la main.*

DAMIS, en vérité, craint trop de ſe produire ;
J'ai relu quatre fois ſa Pièce avec plaiſir ;
Au Théâtre il faudra malgré lui l'introduire.
Mais auquel ? On pourroit choiſir ;
Et néanmoins, à bien ſaiſir
Le ſujet, le goût, l'occurrence,
La Scène Italienne aura la préférence :
Voilà le Théâtre choiſi.
A qui préſentement dois-je envoyer la Pièce ?

Ma foi, Monſieur Romagnéſi,
Je vais la mettre à votre adreſſe ;
Vous rimez, vous êtes Acteur :
Puiſqu'à ce double titre elle vous intéreſſe,
Soyez deux fois ſon protecteur.
(*Il en fait un paquet qu'il cachete.*)
Joignons au manuſcrit un compliment flatteur.
(*Il écrit un mot de lettre.*)
Holà, quelqu'un. Prenez ce paquet & ma lettre,
Vite, & qu'à leur adreſſe on les aille remettre.
(*Le domeſtique ſort.*)
Damis, encore un coup, eſt timide à l'excès ;
Par trop de modeſtie il ſe perdroit, peut-être :
De ſa Pièce, au ſurplus, il m'a laiſſé le maître.
A ſes premiers Écrits, comme à d'heureux Eſſais,
C'eſt donc à moi d'ouvrir un favorable accès.
Plus le talent héſite à ſe faire connoître,
Plus l'on doit prendre ſoin d'en hâter le ſuccès.
(*Damis entre.*)
Mais c'eſt lui que je vois paroître :
Allons, avec honneur ſoutenons le procès.



SCENE II.

CLÉANTE, DAMIS.

CLÉANTE, *en l'embrassant.*

JE vous croyois, mon cher, encore à la campagne.

DAMIS.

J'en arrive, & m'étant trouvé dans vos quartiers,
Je viens vous demander à ſouper.

CLÉANTE.

Volontiers.
Je vous donnerai même une aimable compagne,
La Baronne d'Orlac.

DAMIS.

Je la connois vraiment.

CLÉANTE.

Comme à la Comédie elle eſt en ce moment,
Nous aurons quelque tems la peine de l'attendre.

DAMIS.

Il ſuffit que j'ai l'agrément
De vous voir & de vous entendre;
En votre compagnie on attend aiſément.

CLÉANTE.

Vous êtes trop poli; mais trève au compliment,
La converſation en feroit affadie.

DAMIS.

Cet accident arrive aſſez communément,

Il eſt bon qu'on y remédie.
Puis-je vous demander à quelle Comédie
La Baronne eſt préſentement?

CLÉANTE.

Aux François.

DAMIS.

Et la Pièce ?

CLÉANTE.

Elle eſt fort applaudie,
Et le mérite aſſurément.

DAMIS.

Comique ?

CLÉANTE.

Par le titre, & non réellement.

DAMIS.

Vous m'étonnez !

CLÉANTE.

Le but de l'Auteur eſt d'inſtruire.

DAMIS.

Mais de façon, probablement,
Que ſes leçons pour nous ſoient un amuſement?

CLÉANTE.

Point du tout : à nous faire rire
Il ne travaille nullement.

DAMIS.

Veut-il donc arracher des larmes ?

CLÉANTE.

Juſtement.
Preſque tout ſon Ouvrage eſt pour le ſentiment.
Il a, non ſans armer contre lui la Critique,

Au badinage, à l'enjoûment,
Subſtitué le pathétique.

DAMIS.

Convenez avec moi, que dans un tel Écrit,
Où THALIE aux Mortels fait répandre des larmes;
Elle perd tout le ſel, les graces & les charmes
De cet art qu'autrefois Moliere nous apprit.

CLÉANTE.

On donne dans ce goût.

DAMIS.

La raiſon le proſcrit.
Frappé de cette maladie,
Et ſans avoir, au fond, perſonne pour objet,
J'ai fait, en badinant, ſur ce même ſujet,
Cette petite Comédie
Que je vous ai remiſe.

CLÉANTE.

Elle me plaît beaucoup.

DAMIS.

En ce cas, ſon bonheur a paſſé mon attente.

CLÉANTE.

Sa fortune doit être encor plus éclatante,
Et lorſqu'on la jouera...

DAMIS.

Ce ſeroit un grand coup!
Je ne crois pas que je le tente.

CLÉANTE.

Il n'eſt plus tems, mon cher: ſur-tout point de courroux;
Votre Pièce, en un mot, Damis, n'eſt plus à vous.

DAMIS.

O ciel! Qu'avez-vous fait?

CLÉANTE.

Ce que vous deviez faire.

Vous m'en aviez laiſſé le maître?

DAMIS.

Aſſurément.

CLÉANTE.

Eh bien! ami, je prends ſur moi l'évènement.

DAMIS.

Ah! Cléante, en pareille affaire
On n'agit point par procureur,
Et ce n'eſt que pour moi qu'eſt faite la terreur.
Dans l'audience ſolemnelle
Où l'on juge un Auteur, quel que ſoit ſon appui,
La honte du revers lui devient perſonnelle,
Comme la gloire eſt toute à lui,
S'il donne aux Spectateurs du plaiſir ſans ennui.
Ma Muſe du grand jour évitoit les approches,
Et vous l'y condamnez! En cas d'adverſité,
De tout un Public irrité
Soutiendrez-vous, pour moi, les trop juſtes reproches?

CLÉANTE.

Connoiſſez le Public; il a plus d'équité.
Exige-t-il qu'on ſe contraigne
A garder, pour lui plaire, un ſilence affecté?
Que, toujours languiſſant dans ſon obſcurité,
Un Auteur ſe reſtreigne
A n'écouter jamais que la timidité?
Non, ce grand Juge, ami, ne veut point qu'on le craigne;

Il ne veut qu'être respecté.
Votre Ouvrage, au surplus, vous met en sûreté.

DAMIS.

Vous lui donnez votre suffrage ;
Mais qui sait (car le zele est un grand séducteur)
Si votre amitié pour l'Auteur
Ne vous a point caché les défauts de l'Ouvrage ?

CLÉANTE.

Non, Damis, je ne suis aveugle ni flatteur ;
Votre Pièce m'a paru bonne,
J'en trouve le sujet juste, neuf & brillant.
Si tout n'est pas d'ailleurs également saillant,
A l'âge de l'Auteur il faut qu'on le pardonne :
Votre Ouvrage, en ce point, mérite des égards ;
Cinq lustres non complets, sur celui qui le donne,
Doivent de l'indulgence attirer les regards.
Que d'Écrits plus heureux celui-ci sera naitre,
Si, comme je l'espere, il a quelque succès!
Ce n'est que par nombre d'essais
Que l'on parvient aux coups de maître.
D'ailleurs, rien au grand jour ne vous force à paroître ;
Vous pouvez pour un tems demeurer inconnu.

DAMIS.

Mon Ouvrage le pourroit être,
Si jusques à vous seul il étoit parvenu ;
Mais avant que d'ici je fusse à la campagne,
Le Marquis par hazard l'a trouvé, c'est assez.
Je crois que vous le connoissez,
Son indiscrétion en tout lieu l'accompagne :
Jugez si le secret est en mauvaise main.
Qu'aujourd'hui, lui présent, d'une voix unanime,

Nous difions que je veux demeurer anonyme,
Je gage que par-tout on le faura demain.

CLÉANTE.

Peut-être par condefcendance...

DAMIS.

Le caquet fut toujours fa belle paffion.

CLÉANTE.

Il paroît. Croyez-moi, par une confidence
Effayons d'enchaîner fon indifcrétion.

SCENE III.

CLÉANTE, LE MARQUIS, DAMIS.

LE MARQUIS, *après s'être jetté dans un fauteuil.*

AH! Cléante, permets qu'ici je me délaffe.
Admire quelle eft ma difgrace!
Le Chevalier m'entraîne aux François avec lui,
Pour m'y faire effuyer le plus mortel ennui...

CLÉANTE.

A ma table, ce foir, il faudra qu'il fe paffe.

LE MARQUIS.

Tope. J'aime un repas offert de bonne grace:
Chez toi je me retiens à fouper aujourd'hui.

DAMIS.

Il eft bon, en effet, qu'on retienne fa place.

LE MARQUIS, *vivement.*

Eh! c'eſt toi, cher Damis; viens donc que je t'embraſſe.
Encor : je ne ſuis pas ſi malheureux, ma foi,
Puiſqu'en ces lieux je te revoi.
Çà, notre Officier du Parnaſſe,
Charmé de vos talens, il faut que je vous faſſe
Le miniſtre de mon courroux,
Contre l'Auteur qui vient de nous ennuyer tous.

DAMIS.

La Pièce néanmoins eſt, dit-on, applaudie.

LE MARQUIS.

Notre ami, que nous dites-vous?
Ah! morbleu, quelle Comédie!
Il faut à chaque inſtant larmoyer. Entre nous,
N'eſt-ce pas nous donner un paſſe-tems bien doux?

CLÉANTE.

Votre eſprit enjoué n'y trouve pas ſon compte.

LE MARQUIS.

J'étois à côté du vieux Comte;
Il y pleuroit comme un enfant,
Tandis qu'avec plus de nobleſſe,
Sans verſer une larme, & d'un air triomphant,
Je badinois de ſa foibleſſe.

CLÉANTE.

Quand nous ſommes émus par un tendre diſcours,
Dont les vives couleurs nous frappent, nous attachent,
Aux larmes qu'elles nous arrachent
Nous pouvons, ſans rougir, laiſſer un libre cours.
Mais parlons un peu d'autre choſe;
Pour garder un ſecret peut-on compter ſur toi?

LE MARQUIS.

Belle demande, par ma foi!

DAMIS.

Répondez-nous toujours franchement, & pour cause.

LE MARQUIS.

Mais, mais... Vous vous moquez, je croi.
Quand je le veux, je suis indéchiffrable, moi.

CLÉANTE.

Il s'agit d'un mystere.

LE MARQUIS.

Hé bien! je suis votre homme;
Pour le silencieux par-tout on me renomme:
D'ailleurs, je suis pour mes amis
D'une discrétion!... Par exemple, Damis
M'a fait voir un Ouvrage éclos de son génie,
Qu'il veut ensevelir dans un profond secret;
Hé bien! dans une belle & grande compagnie,
Je ne l'ai dit qu'à trois...

DAMIS.

C'est être fort discret.
(à Cléante.)
Vous le voyez.

CLÉANTE, *à Damis.*

Il faut s'en tenir à ce trait.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Au moins, fais-la voir à Cléante,
Cette petite Pièce; elle est, ma foi, charmante.

CLÉANTE.

On a prévenu vos desirs.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

Et tu dis?...

CLÉANTE.

Qu'elle a fort amusé mes loisirs.

LE MARQUIS.

Beaucoup d'autres, sur ma parole,
Quand elle paroîtra, s'en amuseront bien.
Que ce soit pour l'Italien,
Au moins ; & qu'Arlequin ait le plus joli rôle.

DAMIS.

Et la charmante Sylvia ?

LE MARQUIS.

Ah! cher ami, je l'idolâtre.
En un mot, voilà mon Théâtre ;
On y rit : nous mettrons les François à *quia*.
Comment donc! avoir eu, dans leurs tristes demeures,
Le front de m'ennuyer deux heures!
Oh! leur bourse m'en répondra ;
La canaille sera désormais leur partage ;
Avec moi la Noblesse à ta Pièce viendra ;
Et, pour les faire encore enrager davantage,
J'irai souvent à l'Opéra.

CLÉANTE.

Marquis, la menace est bien forte :
Hé ! mon ami, crois-moi, ne t'échauffe pas tant ;
Sur le sujet qui te transporte,
Je parlois encore à l'instant
Avec Damis ; il craint un destin éclatant.

LE MARQUIS.

J'allois le deviner, ou le diable m'emporte !
Je sais qu'il a toujours quelque difficulté.
Hé morbleu! mon ami, moins de timidité.

Le poltron ! à quoi bon tremblotter de la ſorte ?
Écoute ; ſi jamais je ſuis repréſenté,
(Et l'Ouvrage, entre nous, pourroit être goûté)
Je veux demeurer à la porte,
Et que, par mes regards, en entrant, abrutis,
Le cenſeur, le cauſtique, & toute leur eſcorte,
Se tiennent pour anéantis.
Va, ſi la Critique t'offenſe,
Je me charge de ta défenſe ;
Car enfin, au Théâtre on a quelque crédit.
Que le jour pris me ſoit redit,
Et ſur le champ je te ménage
Nombre de partiſans, ardens à t'applaudir ....

DAMIS.

Et de plus, à nous étourdir.
De ces bruyans amis je hais le voiſinage ;
En interrompant les Acteurs,
Leurs cris ſéditieux troublent les Spectateurs.
Dans cette émeute générale,
On rencontre fort peu de vrais admirateurs,
Et je ſoutiens que la Cabale
Outrage le Public, & ſert mal les Auteurs.
Diſons que le plus ſûr pour moi, pour mon Ouvrage,
C'eſt de le retirer, & qu'on n'en ſache rien ;
Voilà, je crois, le ſeul moyen
De le préſerver du naufrage.
Je le ſens ; quoique franche, en cette occaſion,
Votre amitié pourroit me faire illuſion.

LE MARQUIS.

La choſe eſt elle propoſable ?
J'ai du diſcernement, & Cléante a du goût.

DAMIS.

Oui ; mais, pour moi, le cœur vous domine fur tout :
Et le cœur eft fouvent un juge récufable.
On eft goûté de fes amis,
Leur zele à nos defirs s'unit d'intelligence ;
Le Public a moins d'indulgence,
Parce qu'il juge en maître. Et qu'il me foit permis
De vous citer un trait qui s'offre à ma mémoire....

LE MARQUIS.

Vas-tu nous débiter une ennuyeufe hiftoire ?

CLÉANTE.

Eh ! laiffez-le parler.

LE MARQUIS.

En vérité, Damis,
Ton hiftoire m'endort.

DAMIS.

Oh ! ce n'eft pas merveille.

LE MARQUIS.

Holà, quelqu'un ; qu'on me réveille,
Quand Monfieur aura fait fa differtation.

CLÉANTE.

Vous pouvez dormir à votre aife,
Marquis ; pour moi, ne vous déplaife,
Je prétends l'écouter avec attention.

DAMIS.

Le fommeil du Marquis ne me fait point d'outrage.
A mériter votre fuffrage
Je borne mon ambition.
Voici le fait ; à mon Ouvrage
Faites-en l'application.

LE MARQUIS, *vivement, en ſe levant.*
Je le connois.
DAMIS, *tranquillement.*
Mon hiſtoire commence :
Remettez-vous, mon cher, encor pour quelque tems.
LE MARQUIS, *auſſi vivement.*
Les tableaux, les bijoux, les meubles éclatans,
Le feront tomber en démence.
Je le connois, vous dis-je ; il friſe l'officier,
Et n'eſt que le fils d'un caiſſier.
DAMIS.
Sans doute ; & de plus, fils unique.
Son pere étoit avare, & l'avoit retenu
Sous les auſteres loix d'une humeur tyrannique....
LE MARQUIS, *toujours vivement.*
Oh! maintenant qu'il eſt maître du revenu,
Au bon-homme défunt il fait, ma foi, la nique.
DAMIS.
Après ſa mort, le fils devoit prendre un état ;
L'héritage étoit aſſez ample.
LE MARQUIS.
Fort bien. Il auroit pu ſe faire, par exemple,
Mouſquetaire ou bien Avocat.
DAMIS.
Toutefois il choiſit de vivre ſans éclat :
D'une pareſſe raiſonnée
Les principes alors lui parurent charmans ;
Et ſi par fois dans la journée
Il vouloit au travail donner quelques momens,
Tous ſes travaux n'étoient que des amuſemens.

Il aimoit ſur-tout la Peinture,
Encor plus celle en mignature;
Il s'en acquittoit même aſſez paſſablement,
Et de tous ſes amis, ſur ces ſortes d'ouvrages,
Il recevoit le compliment.
Heureux, s'il eut ſu prudemment
Se contenter de leurs ſuffrages!
Mais, non. Qu'arriva-t-il? Épris trop vivement
De ce trompeur commencement,
Content de cette expérience,
Plein d'une folle confiance,
Des maîtres en ce genre, il s'en fut ſottement
Mendier l'applaudiſſement.
On propoſoit un Prix, il entra dans la Lice:
Vous jugez bien qu'alors on lui rendit juſtice,
Et que ce ne fut pas fort glorieuſement.
Ses portraits parurent difformes,
Parce qu'il ſe donnoit pour Peintre dans les formes:
On le jugea pour tel, & très-ſévèrement;
Non plus comme celui qui naturellement
Aux éloges privés auroit dû ſe reſtreindre,
Sans vouloir en public afficher ſon talent;
Et ne chercher, dans l'art de peindre,
Qu'un paſſe-tems noble & galant.

LE MARQUIS.

Parbleu! le tour eſt excellent!
Je ſuis charmé que la folie
De ce Monſieur Dormont ait trouvé des cenſeurs;
Tous ces fils de Traitans font les petits Seigneurs,
Et je ſuis enchanté quand on les humilie.

DAMIS.

Je crains pour moi le même ſort,
Si je prends au Théâtre un téméraire eſſor.
De rimer, dira-t-on, vous avez la manie :
Eh bien! qu'à la raiſon votre eſprit ſoit ſoumis ;
Et pour faire applaudir votre foible génie,
Sachez le renfermer dans un cercle d'amis ;
Faites fond ſur leur complaiſance,
Vous le pouvez : chacun, par le zèle emporté,
Servira les deſſeins de votre vanité.
Mais oſer du Public affronter la préſence !
D'un Public integre, éclairé !
A la honte attachée à tant de ſuffiſance,
C'eſt courir en déſeſpéré.

LE MARQUIS.

Du ſuccès je fais mon affaire,
Et n'appréhende pas qu'on aille te ſiffler,
Ou tu verras beau jeu ; ma foi, laiſſe-moi faire,
Si le Parterre oſe ſouffler....

CLÉANTE.

L'un & l'autre je vous admire ;
Dans l'extrême, tous deux, vous donnez tour-à-tour.
Aſſez tranquillement je vous ai laiſſé dire,
Il eſt bon à préſent que je parle à mon tour.

LE MARQUIS.

Parbleu! nous allons donc bien rire ;
Car il eſt tant ſoit peu dans le goût des Catons,
Notre Cléante...

DAMIS.

Hé! paix.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit, écoutons.

CLÉANTE.

Le Marquis compte trop ſur un Public affable,
Damis ſe le figure un peu trop rigoureux ;
D'où je puis inférer qu'ils errent tous les deux.

LE MARQUIS.

Pour le prouver as-tu quelque titre ?

CLÉANTE.

Une Fable.

Ariſte en eſt l'Auteur, & pour nous, tout exprès,
On pourroit préſumer qu'il en a fait les frais.

LES TALENS.

FABLE.

De la cervelle de MINERVE
Naquirent autrefois, en faveur des humains,
Les Talens précieux que l'univers conſerve ;
Le Souverain des Dieux ſur l'œuvre de ſes mains
A toujours répandu ſes bontés ſans réſerve.

Ces Talens, hors du chef de la ſage Pallas,
Avoient beſoin d'un autre aſyle :
Ils furent donc ailleurs chercher un domicile.
*D'abord chez l'*INDOLENCE *ils porterent leurs pas.*

Elle, de ſoupirer à pareille entrevue,
Et de les recevoir avec de grands hélas !

Puis d'en demeurer là ; ſi bien que de ſa vûe
Les Talens furent bientôt las.
Ils aiment l'exercice, ils s'en font une affaire ;
Et, bien loin de les ſatisfaire,
L'Indolence vouloit ne marcher qu'à pas lents,
Et ſouvent même encor les tenoit à rien faire :
Quelle hôteſſe pour les Talens !
Auſſi penſeront-ils à la quitter bien vîte,
Pour aller prendre un meilleur gîte.
Du moins croyoient-ils le trouver
Chez la TIMIDITÉ : *ſoudain ils y volerent :*
Mais c'étoit pour les achever ;
Ce que ſans peine ils démêlerent ;
Ils tomboient, comme on dit, de Charibde *en* Sylla :
Le moyen de demeurer là ?
Auſſi-tôt qu'un Talent s'élance,
Par un noble zèle emporté,
Tout eſt perdu. Quel effronté !
Quelle ardeur ! quelle pétulance !
L'hôteſſe crie au meurtre, ou lui fait violence.
Pourra-t-elle braver par ſon habileté
Les traits que la Critique lance ?
Moins de gloire, dit-elle, & dans l'obſcurité
Un peu plus de tranquillité.

Ce ſeroit dégrader notre illuſtre origine,
S'écrierent tous, d'une voix,
Les Talens ; nous fuyons de ſi honteuſes loix.
Or, la Timidité trembla, je m'imagine,
En les entendant tous s'écrier à la fois.

Nouveau gîte à chercher ; embarras ſur le choix.
Chez la TÉMÉRITÉ *voyons ce qui ſe paſſe ,*
Dit l'un d'entre eux... D'accord... Chacun répond , allons ;
Car la troupe n'étoit pas laſſe.
Elle avoit juſqu'alors marché dans les vallons ;
Mais il fallut ceſſer de battre la campagne ,
Et grimper ſur une montagne ,
Au ſommet de laquelle eſt l'endroit habité
Par l'aveugle Témérité.

De la fatigue du voyage
On ſe plaignit d'abord. Quelle imbécillité !
La Dame du logis traita de badinage
Ce que chaque Talent nommoit difficulté :
Il fallut s'apprêter à faire de l'ouvrage.

Leur hôteſſe par-tout à tel point les prônoit ,
Que , pour s'efforcer de répondre
A l'image qu'elle en donnoit ,
Chaque Talent ſe ruinoit :
Ils avoient beau tailler , limer , fondre & refondre ,
Nul ouvrage à bien ne venoit :
C'eſt que trop on entreprenoit ;
Minerve ſe plaît à confondre
Le Talent qui ſe méconnoît.
Pour la Témérité , quelle triſte nouvelle !
Chaque Talent lui dit un éternel adieu ,
Et fut rechercher de plus belle
A ſe loger en autre lieu.

La montagne en allant avoit paru bien haute :

Mais on la descendit sans s'en appercevoir ;
Par-dessus le plaisir légerement on saute ,
Et la peine en entier se laisse toujours voir.

Quoi qu'il en soit, de loin , & comme à demi-côte ,
Nos Talens voyageurs crurent appercevoir
Un château. Sans tarder on se fait un devoir
D'aller le reconnoître : un d'entre eux se détache ,
Pour que toute la bande sache
Si dans cette maison on veut les recevoir.
*De l'*ÉMULATION *elle étoit la demeure :*
On les annonce , ils sont connus.
Les Talens ! ... Eh ! mon Dieu , qu'ils soient les bien-venus !
Ils arrivent à la bonne heure.
La Dame du logis se levant à ce mot ,
Au-devant d'eux marche aussi-tôt.

Pour répondre à sa complaisance ,
Dès le soir même , en sa présence ,
Les Talens tout joyeux , offrent de s'exercer :
Mais l'Émulation , d'un ton doux & tranquille ,
(Chaque fois qu'à lui plaire ils veulent s'empresser)
Pour la rendre encor plus utile ,
Modère leur ardeur , sans pourtant les glacer.

Par cette hôtesse incomparable ,
Bientôt au vrai point ramené ,
Et de tout excès éloigné ,
Chaque Talent devient un Talent admirable.

Ses conſeils menent droit à l'immortalité ;
*Chez elle nul excès : on y fuit l'*Indolence,
Sans trop s'abandonner à la vivacité ;
Et ſans prendre l'avis de la Témérité,
On s'y pare à propos d'une noble aſſurance
Au-deſſus des leçons de la Timidité.

Le Zèle & la Raiſon y ſont d'intelligence.
Les Talens ſont contens de leur condition :
Ce n'eſt pas tout encor, dit l'Émulation ;
*Il faut aller chez l'*INDULGENCE :
Pour réuſſir on doit auſſi la conſulter.
A ſes yeux auſſi-tôt ils vont ſe préſenter ;
Son accueil les prépare à des deſtins propices :
L'Indulgence, *en faveur de l'*Émulation,
Paſſe à chaque Talent *quelqu'imperfection :*
Aimons donc à marcher ſous de ſi bons auſpices.

Et vous-même, Damis, écoutez leurs avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir ſuivis.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

Comment donc, notre ami, vous êtes un oracle !

DAMIS.

Cette Fable eſt charmante, il faut en convenir.

LE MARQUIS.

De plus, je vous ſoutiens qu'elle eſt faite à miracle,
Et je prétends la retenir....
A propos, (tout ceci m'en fait reſſouvenir)
Sais-tu que la Baronne en ces lieux doit venir ?

Un moment, à la Comédie,
J'ai trouvé le moyen d'aller l'entretenir.

CLÉANTE.

Et tu l'as, ſans doute, applaudie
Beaucoup plus que la Pièce?

LE MARQUIS.

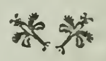
A ne te point mentir,
Je l'aurois fait jadis; mais je dois t'avertir
Que pour elle mon ame eſt un peu refroidie:
Elle donne à préſent dans les grands ſentimens;
Je ne m'étonne point que la Pièce lui plaiſe:
Ce qui reſpire les Romans
La met toujours fort à ſon aiſe.
D'ailleurs, entre nous, franchement,
On remarque à travers tout ſon ajuſtement,
Qu'elle commence d'être au rang des ſurannées:
Lorſqu'elle graſſeye, avec art,
C'eſt qu'elle s'imagine, à te parler ſans fard,
Que ce ton enfantin cache quelques années.

CLÉANTE.

Marquis, quand une Dame a mérité nos ſoins,
Nous devons l'épargner, pour notre honneur, du moins,
Si ce n'eſt pas pour l'amour d'elle.

LE MARQUIS.

De jour en jour, ami, je la trouve moins belle,
Et voilà de ces tours à n'oublier jamais.
Mais la voici, montrons une ame moins rebelle.



SCENE IV.

LA BARONNE, CLÉANTE, LE MARQUIS, DAMIS.

LA BARONNE, *en grasseyant.*

ZE ne veux rien voir désormais
Après cette Pièce sarmante ;
Ah ! Messieurs, quel ouvraze ! il est tout accompli !
De sentimens il est rempli ;
Qu'en ceci le Marquis, s'il l'ose, me démente.

LE MARQUIS.

Moi ? Je n'ai pas tout entendu,
J'étois à l'Opéra vivement attendu ;
Tout ce que je sais bien, c'est que l'on s'y lamente,
Qu'on y gémit comme un perdu.
Vous trouvez la Pièce admirable :
Madame, quant à moi, je veux être pendu,
Si je ne la crois misérable ;
Au troisiéme Acte on est rendu.

LA BARONNE.

Mais, où trouver plus de tendresse,
De zénérosité, de.... la douleur me presse,
Quand z'entends déclamer avec témérité
Contre le plus beau des ouvrazes,
Qui zamais de Paris ait reçu les suffrazes,
Dont tout mon sexe, enfin, admire la beauté.

LE MARQUIS, *montrant Damis.*

Tenez-vous bien, ma belle Dame:
Nous vous oppoferons ce petit Seigneur-là;
Il chante fur une autre gamme,
Et vous aurez à qui parler fur tout cela:
Il a fait une Comédie,
Qui fronde votre goût comme une maladie.

DAMIS.

Quelle difcrétion! Eh! de grace, Marquis....

LE MARQUIS, *vivement.*

Je vous jure, ma foi, qu'il fait des vers exquis.
C'eft à fa Pièce qu'il faut rire;
Voilà ce qui s'appelle écrire!
Je gage que bientôt, en brave champion,
A Racine & Corneille il damera le pion.

CLÉANTE.

Tu choifis fort bien tes exemples!

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Nos mémoires font affez amples,
Comme vous le voyez....

LA BARONNE.

Ze n'en reviendrai point.
Ofer contefter fur ce point!
Damis eft-il auffi zuze contre les larmes?

DAMIS.

De toute Comédie on doit bannir les pleurs;
C'eft mon avis.

LA BARONNE.

Et moi, ze féris mes douleurs.
Elles ont pour moi mille farmes;

Faut-il avoir du ſentiment
Pour refuſer ſon ame à ce plaiſir ſarmant?
Quand un Auteur dans une Pièce,
Comique ou non, pourvu qu'elle nous intéreſſe,
Rend la ſoze touſſante, & m'oblize à pleurer,
C'eſt qu'il ſonze à me procurer
Une triſteſſe délicate,
Qui m'attaſſe au ſuzet, dont la douceur me flatte,
Et dont ze ne ſonzai zamais à murmurer.

DAMIS.

Madame, à votre avis je ne puis déférer;
Mais j'ai trop de reſpect auſſi pour le combattre.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Eſt-ce ainſi qu'on doit s'en tirer?
Hé! morbleu, fais le diable-à-quatre,
Afin que, tout de bon, il faille ſoupirer,
Sangloter, gémir & pleurer.

DAMIS.

Ah! quand notre ame eſt poſſédée
D'un ſexe tout charmant, le moyen aujourd'hui
D'attaquer un écrit, de combattre une idée
Qu'il honore de ſon appui?
Quand votre ſexe le ſeconde,
Madame, un Écrivain a droit de tout braver.
Qu'a-t-il à redouter? craint-il qu'on ne le fronde,
Après qu'il a ſu captiver
La plus belle moitié du monde?

LE MARQUIS.

C'eſt par-là qu'il faut achever;
La converſation deviendroit trop ſavante.

CLÉANTE, *en montrant Damis.*

C'eſt bien dit ; pour ſa Pièce il faut ſe réſerver.

DAMIS.

Toutefois, cher ami, le Public m'épouvante.

LE MARQUIS.

Que va-t-il encore chanter?

CLÉANTE, *à Damis.*

Eh! pourquoi vous épouvanter?
Notre Fable à la main, affrontez la tempête;
Un Auteur avec elle a droit de tout tenter:
En forme de Prologue on la fait réciter,
En guiſe de Préface on la met à la tête ;
Après cela, qu'a-t-on encore à redouter?

DAMIS.

Ignorez-vous notre foibleſſe?
Nos ouvrages ſont nos enfans,
Pour eux le moindre choc nous étonne & nous bleſſe.

CLÉANTE.

Les vôtres ſeront triomphans:
Je le ſouhaite ainſi, du moins, & je l'eſpere ;
Gouvernez votre Pièce en bon & ſage pere,
Défaites-vous du ſoin d'être ſon protecteur.
Que par vous le Public ſoit élu ſon tuteur:
Il eſt integre, il eſt habile ;
Et, comptant encor plus ſur vous pour l'avenir,
Il aura des bontés pour un foible pupille,
En faveur des plus forts qui pourront lui venir.

LE MARQUIS.

Dans ce qu'il dit, ou que je meure,
Il ſe fait écouter, quoiqu'il ſoit un peu long.

CLÉANTE.

CLÉANTE.

Fort bien ; entrons dans le ſallon ;
Nous ne ſouperons point encore tout-à-l'heure.
En attendant, l'on peut commencer un piquet.
(*En ſouriant.*)
Marquis, prenez Madame....

LA BARONNE.

Il eſt un peu coquet :
Ze le vois par moi-même, & ze le ſais d'Hortenſe ;
Mais ce ſiècle n'eſt pas celui de la conſtance.

LE MARQUIS, *à Damis.*

Et toi, pour avoir le cœur net,
Veux-tu perdre ta Pièce en un coup de cornet ?

DAMIS.

Ma foi, je le ferois avec bien de la joie,
Si l'on pouvoit jouer ſur pareille monnoie.

Fin du Prologue.





ACTEURS DE LA COMÉDIE.

APOLLON.

L'AMOUR.

MOMUS.

HÉBÉ.

COMUS.

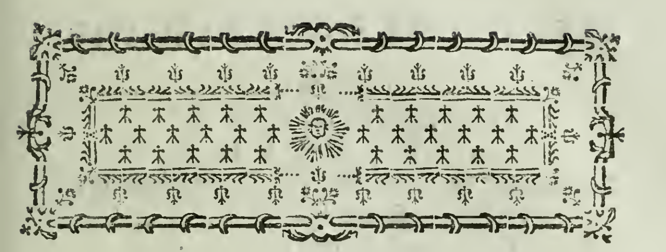
THALIE.

MELPOMENE.

EUTERPE.

Troupe de Ris & de Jeux, Danſeurs.

La Scène eſt à Cythère.



LA MASCARADE DU PARNASSE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HÉBÉ.

L'AMOUR.

OUI, les Graces se sont aujourd'hui surpassées,
Lorsqu'elles ont pris soin de votre ajustement.

HÉBÉ.

Et mon habit ?

L'AMOUR.

Il est charmant.
Que vos mouches, sur-tout, sont joliment placées!

HÉBÉ.

Tout dépend de l'arrangement.

L'AMOUR.

Sans doute ; mais, Déesse, à parler franchement,
Hébé, la Reine du bel Age,
Du bon goût & de l'agrément,
De tout inutile ornement
Pourroit mépriser l'étalage.

HÉBÉ.

Voulez-vous m'ériger en fille de village ?

L'AMOUR.

Vous prenez mal le compliment ;
Je prétends dire seulement,
Que, d'un art enchanteur dédaignant l'imposture,
La Jeunesse pourroit s'habiller simplement,
Sans y rien perdre, assurément :
Les charmes que sur vous a versé la Nature
N'ont pas besoin de supplément.

HÉBÉ.

C'est se reprendre poliment.

L'AMOUR.

A toute heure, en tous lieux, l'Amour vous accompagne;
Maintenant (car enfin je ne m'y trompe pas,
Le soin de rehausser l'éclat de vos appas
Annonce que pour vous je battrai la campagne :)
Puis-je vous demander où je suivrai vos pas ?
Sera-ce chez le Dieu des armes
Que vous ferez valoir le pouvoir de vos charmes ?

HÉBÉ.

Chez Mars ?... En vérité, mon cher, y pensez-vous ?

L'AMOUR.

Mais je l'ai vu cent fois, Déesse, à vos genoux,
Ce terrible Dieu de la guerre,
Dépofer fa fierté, fes traits & fon tonnerre,
Et fentir à vos pieds, tendre & timide amant,
Cette crainte & ce tremblement
Qu'il infpire à toute la terre.

HÉBÉ.

D'accord ; mais il eft ruiné
Depuis la campagne dernière.
Eh quoi ! vous faites l'étonné !
Oui, ruiné, vous dis-je ; & même de manière
Qu'à peine feroit-il, chez Comus amené,
Les frais d'un fimple déjeûné.
Pour une beauté printannière,
C'eft être en argent trop borné:
La réforme l'a confiné
Chez une Déeffe douairière ;
De Cybele il fuit la bannière.
Le penchant me l'auroit mille fois ramené :
Mais la raifon l'attache au tendron furanné.

L'AMOUR.

J'entends ; vous aimez la dorure.
Je gage qu'à votre parure
Plutus a bonne part.

HÉBÉ.

Vous vous trompez encor ;
Plutus me feroit trop acheter un tréfor :
Pour les Traitans il faut fans ceffe fe contraindre,
Sinon avoir toujours quelque revers à craindre ;

On doit leur immoler ſes penchans & ſes goûts,
Ou ſe réſoudre à perdre & meubles & bijoux.

L'AMOUR, *en rêvant.*

Je cherche encore dans ma tête....

HÉBÉ.

Oh! la choſe n'eſt pas facile à deviner,
En cent je puis vous la donner;
Et toutefois l'on ſait que l'Amour n'eſt pas bête.
Mais, ſans vous retenir plus long-tems en ſuſpens,
Apprenez qu'Apollon eſt le Roi de la Fête.

L'AMOUR.

Apollon! A ce compte, il faut que je m'apprête
A me réjouir aux dépens
De votre nouvelle conquête.

HÉBÉ.

Il fait pour moi les frais d'un fort joli régal.

L'AMOUR.

Notre ami, cependant, n'aime point la dépenſe.
Un ſeul de vos rubans lui coûte un Madrigal!

HÉBÉ.

Et c'eſt ce qui me rend plus fière, en récompenſe:
Mais ſur ce cadeau ſans égal
Il doit vous conſulter, & vous prier, je penſe,
De choiſir la ſalle du Bal.
Ce qui me réjouit le plus dans cette affaire,
C'eſt que de cette Fête Apollon voudroit faire
A tout le Parnaſſe un ſecret:
De peur qu'elle ne ſoit troublée,
Il doit compoſer l'aſſemblée
D'un peuple ignorant & diſcret.

Et moi, ſous main, je l'ai fait dire
A Momus ; vous ſavez qu'il aime fort à rire,
Et qu'il jaſe paſſablement ;
Il ne manquera pas d'inſtruire
Les neuf ſavantes Sœurs de ce cadeau charmant.
Je vous les garantis auſſi-tôt en campagne ;
Notre ſexe, ſans contredit,
Saiſit avidement les nouvelles qu'on dit :
La curioſité l'inſpire & l'accompagne.
Les Muſes voleront auſſi-tôt en ce lieu,
Pour avoir un ſujet de critiquer ce Dieu,
Qui les tient dans la dépendance....

L'AMOUR.

Cet incident ſeroit un tour de carnaval.

HÉBÉ.

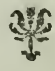
Et tout-à-fait original.
Je me fais un plaiſir de voir entrer en danſe
Les Muſes en habit de Bal.
Apollon eſt plaiſant, lorſque je l'enviſage,
De borner mon triomphe à quelques ſpectateurs!
Il eſt bon, après tout, que Meſſieurs les Auteurs
Du beau monde apprennent l'uſage.
Je vous le recommande, Amour: prenez le ſoin
De bien l'endoctriner ; il en a grand beſoin.



SCENE II.

L'AMOUR, *ſeul.*

QU'A jouer un Amant, un tendron eſt habile!
Ma foi, le Dieu des Vers eſt aſſez mal mené;
On prépare de quoi lui remuer la bile.
Ne mérite-t-il pas auſſi d'être berné?
Il eſt malheureux en tendreſſe,
Et ſe pique d'avoir une jeune maitreſſe.
Le bon Seigneur me fait pitié!
A bien l'examiner, il ne fut jamais ſage;
Mais amoureux, je l'enviſage
Comme plus fou de la moitié.
Cependant je lui dois un retour d'amitié;
Ses vers m'ont rendu redoutable...
Ne ſoyons point ingrat, employons tous nos ſoins
A lui faire goûter un avis profitable,
Et que l'on puiſſe dire une fois, pour le moins,
Que je ſuis un Dieu charitable...
Mais que vois-je? Comus ici porte ſes pas;
Il eſt en habit d'"ordonnance.
Ouais! pour comble d'impertinence,
Apollon auroit-il commandé le repas?



SCENE III.

L'AMOUR, COMUS *en Cuisinier.*

COMUS, *brusquement.*

EH bien! qu'eſt-ce, cher camarade?
On dit que d'un cadeau dès long-tems médité,
Vous régalez chez vous une jeune Beauté,
Et qu'il y faudra joindre un feſtin de parade?
Momus vient de m'en avertir;
Et ſoudain au Dieu de Cythère
J'ai cru devoir offrir mon miniſtère,
En ce qui peut lui convenir.

L'AMOUR, *à part.*

C'eſt un tour de Momus; il faut s'en divertir.

(*Haut.*)

De votre part, Comus, l'attention m'eſt chère;
On vous a dit la vérité:
Mais je hais, entre nous, un repas concerté.
Ne peut-on faire bonne chère
Sans tant de régularité?

COMUS.

Eh! parbleu, ſans difficulté;
On fait ſans étalage un régal aſſez ample:
Un ſimple ambigu, par exemple,
Peut être, par votre ordre, en ces lieux apprêté.

L'AMOUR.

Je compte ſur vos bons offices.

COMUS.

Très-volontiers. Je vais tracer en abrégé
Un repas ſans façon, mais propre & bien rangé :
Je vous ferai d'abord, au feu des ſacrifices,
Rôtir ſix beaux *Aiglons*, directement iſſus
De l'*Aigle* que chérit le Maître du Tonnerre,
Et non de ceux que ſur la terre
Aigles vulgaires ont conçus.

(*En rêvant.*)

En rôti, ne peut-on rien ajoûter ? Quel conte!
A ce premier plat l'on joindra
Six *Colombes* que l'on prendra
Dans les volières d'*Amathonte*,
Et qu'avec de l'*Encens* on aſſaiſonnera.
Entre les deux l'on placera
Un *Phénix* bien farci de *Myrthe* & d'*Ambroiſie*.
Si l'on veut du poiſſon, Neptune fournira
Plus d'une pièce bien choiſie,
Dauphins, *Tritons*, & cætera.
Quant aux fruits on les cueillera
Dans les Jardins des *Heſpérides*.
Et, ces mets que l'on ſervira,
Le *Nectar* les arroſera :
Dans les goſiers les plus arides,
La divine liqueur à grands flots coulera.

L'AMOUR, *en l'interrompant.*

Mais, mais, vous vous moquez, je penſe;
Quand le repas feroit par Plutus commandé,
Feriez-vous plus grande dépenſe ?
Et c'eſt pour Apollon que je l'ai demandé.

Si par malheur, Phébus avoit la maladie
D'étaler un couvert ſi bien entretenu,
Que ſeroit-ce ? Ma foi, dans un ſeul ambigu,
De ſa meilleure tragédie
Il mangeroit le revenu.

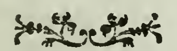
COMUS.

Compagnon, voulez-vous m'en croire ?
Laiſſons le Dieu des Vers, pour le faire enrager ;
Si d'un mince feſtin il veut avoir la gloire,
Il n'aura qu'à donner des lauriers à manger,
Et de l'eau d'Hippocrène à boire.

SCENE IV.

L'AMOUR, *ſeul.*

IL gronde, & n'a pas tort. Avec l'art immortel
Que poſſède le Dieu qui régit le Parnaſſe,
Jamais il ne pourra, quoi qu'il diſe ou qu'il faſſe,
Enrichir ſon Maître-d'hôtel...
(*Apollon entre, en répétant un air du Divertiſſement.*)
Mais lui-même paroît. Il ſaute, il geſticule,
Il parle entre ſes dents. Quel tems pour mes leçons!
Rien ne manque à ſon ridicule ;
Hébé l'a rendu fou de toutes les façons.



SCENE V.

APOLLON, L'AMOUR.

APOLLON, *en ſe promenant.*

NON, je ne fis jamais de meilleures chanſons.

L'AMOUR, *en l'abordant, & d'un ton railleur.*

Au vainqueur de Python je fais la révérence.
Jadis il bravoit mon pouvoir ;
Aujourd'hui, quelle différence!
La tendreſſe ne fait que trop bien ſon devoir.

APOLLON, *ſortant de ſa rêverie.*

Qu'entends-je? Quelle voix a frappé mon oreille?
C'eſt vous, fils de Vénus? ma joie eſt ſans pareille :
Je ſuis enchanté de vous voir.
J'aurai beſoin de vous pour remplir quelques rôles
D'un nouveau Divertiſſement,
Que je prépare ici pour un objet charmant.
J'en ai fait l'air & les paroles ;
Je les répétois même encore en ce moment:
Écoutez-les un peu...

L'AMOUR, *vivement le premier vers.*

Daignez m'en faire grace.
En parlant de leurs Vers, pour eux ſeuls pleins d'appas,
Vos enfans ne finiſſent pas.
De chanter, votre voix ne ſeroit jamais laſſe,
Et moi de l'écouter je ſerois bientôt las.

Parlons de la Beauté qui fait naître la flamme
Dont votre cœur eſt embraſé :
Pour le prix des beaux Vers qu'exhalera votre ame,
Vous voulez donc encore être tyranniſé ?
Quel motif inſenſé dans ma Cour vous attire ?
Savez-vous bien, ami, qu'en rentrant ſous mes loix,
Vous allez contre vous réveiller la Satyre
Que l'on fit courir autrefois ?
(*Pendant ce diſcours, Apollon ſe ronge les ongles en rêvant.*)

L' AMOUR *continue vivement.*

Oh, oui! c'eſt bien le tems de vous ronger les doigts!
Eh! morbleu, vous eſt-il poſſible
D'oublier que pour vous *Daphné* fut inſenſible ?
Riſquer, après cela, d'être encor rebuté,
C'eſt être bien incorrigible !

APOLLON, *avec feu.*

Amour, le ſort en eſt jetté.
De mon cœur enivré d'une tendreſſe extrême,
Rien ne peut arracher l'aimable objet que j'aime :
Vous ignorez que c'eſt Hébé !

L' AMOUR.

Puis-je ignorer les traits qui partent de moi-même ?
Mais, en êtes-vous mieux tombé ?
Quand le monde entier vous accuſe
D'immoler chaque jour à l'eſprit le bon ſens,
Lui donnerez-vous pour excuſe
Cet amour qui trouble vos ſens ?
Si vous voulez aimer, qu'une ſage Déeſſe
Faſſe naître votre tendreſſe.

Pour vous, un tel amour ſeroit fort de ſaiſon :
Mais être amoureux-fou de l'ardente jeuneſſe,
Eſt-ce-là le moyen, Souverain du Permeſſe,
De reconcilier la Rime & la Raiſon ?

APOLLON, *paſſionnément.*

Ah ! quand vous la voyez dans le céleſte Empire,
Cette jeune Beauté, d'un air fin & moqueur,
Verſer à Jupiter la divine liqueur,
Ne convenez-vous pas que tout ce qui reſpire
Doit céder ſans réſerve à cet objet vainqueur ?
C'eſt à lui plaire que j'aſpire,
C'eſt pour lui ſeul que je ſoupire ;
Et j'aime les ſoupirs qui partent de mon cœur.

L'AMOUR, *vivement.*

Eh ! de par tous les Dieux, laiſſez-là votre flamme,
Et formez des projets plus dignes de vos ſoins.
Tout votre peuple le reclame ;
Rendez-le floriſſant, prévenez ſes beſoins.

(Appollon continue de rêver.)

Accordez entre eux les Poëtes,
Toujours médiſans, envieux,
Et prompts à dégrader, par des traits odieux,
Le noble métier que vous faites.
Poliſſez les Caffés, ces illuſtres Bureaux,
Où vous faites tenir vos États généraux.
Purgez-les avec ſoin des langues imprudentes,
De celles qui ſont trop ardentes
A toucher, ſans reſpect, aux plus graves ſujets ;
De celles qui ſe font une horrible coutume
D'inonder le Public de fiel & d'amertume.
Prodiguez votre zèle à de ſi grands objets.

Ce ſont-là des travaux dignes même d'Hercule,
Qui vous honoreront, ſi vous les terminez ;
Et non point ce feu ridicule
Auquel vous vous abandonnez.

APOLLON, *en ſe promenant, & par réflexion.*

De ces petits couplets les vers ſont bien tournés...
Quant à l'air, il eſt admirable !
Hébé, vous êtes adorable :
Mais, entre nous auſſi, Déeſſe, convenez
Que mon Art eſt incomparable,
Et digne des honneurs que vous lui deſtinez.

L'AMOUR.

Oui-dà ! C'eſt donc ainſi que vous m'entretenez ?
Je plaide votre propre cauſe,
Mon cher, & vous vous obſtinez
A rêver à toute autre choſe ?
A votre aiſe déraiſonnez.
Je reprends mon vrai perſonnage ;
Celui d'un ſage & grave Dieu
Ici me convenoit fort peu :
(L'Amour n'eſt fait que pour le badinage.)
Comptez donc déſormais, Seigneur, que votre feu
Pour moi va devenir un agréable jeu ;
Et je n'attendrai pas que la trompette ſonne,
Pour me joindre à tous ceux qui, frondant vos écarts,
Sous une grêle de brocards
Accableront votre perſonne.

APOLLON.

J'ai beſoin pour le Bal d'un ſallon ; permettez
Que ce ſoit en ce lieu que chacun ſe raſſemble.

L' AMOUR.

Cœur rebelle, es-tu digne encor de mes bontés ?
Toutefois j'y consens ; mais raisonnons ensemble.
Tout le Parnasse en corps vient-il ici danser ?
Avez-vous averti les neuf doctes Femelles ?

APOLLON, *vivement.*

Amour, que dites-vous ? Eh! que ferois-je d'elles ?
Je songe bien plutôt à m'en débarrasser.
En un mot, je les crains ; leurs langues indiscrettes
Ne me feroient point de quartier.
Je prétends qu'en ceci les choses soient secrettes,
Pour le Parnasse tout entier.

SCENE VI.

APOLLON, L'AMOUR; MOMUS, *botté, & un fouet à la main.*

MOMUS.

LEs doctes Sœurs en ce lieu vont paroître.
Place, place, de ce côté.

L' AMOUR.

Que vois-je? Momus tout botté!

MOMUS.

Oui, Monsieur Cupidon; &, de plus, fort crotté,
Si vous savez vous y connoître.

Que

Que diable ! il faut ici dire la vérité ;
Quiconque ose se méconnoître
Est dupe de sa vanité.
En brave Postillon, par curiosité,
Ce matin, sans prévoir ce qu'il en pourroit être,
Sur Pégase je suis monté,
Et le drôle m'a culbuté.

(A Apollon.)

Vous avez là, Seigneur, une sotte monture;
Par mille mal-adroits votre cheval gâté,
Est comme un coursier indompté.
Vous riez de mon aventure!

APOLLON.

C'est que les mauvais tems ont rompu le chemin.

MOMUS.

Eh, morbleu ! par un ordre écrit de votre main,
Seigneur, dites qu'on les répare...
Mais nos Belles vont s'avancer :
En courier important, je viens les annoncer ;
Qu'à les bien recevoir un chacun se prépare.
(A Apollon.) *(A l'Amour.)*
Vous, ici demeurez ; &, vous, à l'autre coin.
Qu'il soit dit en tous lieux, que, dès que j'en prends soin,
Les choses sont bien ordonnées.
Un fauteuil : Melpomène en aura grand besoin ;
Car, outre qu'elle vient de loin,
Elle a peine à marcher depuis quelques années.
Bon. Tout est en état ; tenons-nous en repos...
Nos Dames viennent à propos.

SCENE VII.

APOLLON, L'AMOUR, MOMUS, MELPOMENE, THALIE.

(*Melpomène marche à pas lents, Thalie la ſuit.*)

MELPOMENE, *d'un ton tragique.*

QUELLE barbare main m'a conduite en ces lieux ?
Je ſens qu'on y reſpire un air contagieux.
Je me meurs !...

(*Elle ſe jette dans un fauteuil.*)

MOMUS, *en s'approchant d'elle.*

Dans le vrai, je crains qu'elle ne paſſe.

L'AMOUR.

Le plaiſant incident !

MOMUS, *à Melpomène.*

Madame eſt donc bien laſſe ?

APOLLON *troublé, à Thalie.*

Et vous, que faites-vous ici ?

THALIE.

Vous allez en être éclairci.
On étoit inquiet de votre longue abſence.

APOLLON.

Vous vous tirez mal d'embarras.
Mais, ſans mon ordre, enfin, ſortir de mes États,
C'eſt prendre un peu trop de licence.

MELPOMENE, *avec un œil égaré, en ſe tournant du côté de l'Amour.*

Qu'as-tu fait, reponds-moi, de toute ta puiſſance,
Dieu des Vers ?

MOMUS.

Pour le coup, elle perd connoiſſance.

MELPOMENE, *reprend.*

Je redemande en vain à tes ſujets glacés
De mon premier éclat les honneurs éclipſés.
Mon Peuple ſe répand en honteuſes licences.
Il lui faut à préſent quatre reconnoiſſances,
Dix lettres, un combat, deux ou trois actions ;
Autant de morts, au moins, & de ſéditions,
Pour arriver, après ce travail énergique,
Au dénoûment forcé d'une Pièce tragique.
Quand verrai-je ſur moi luire un jour plus ſerein ?
O honte des neuf Sœurs & de leur Souverain !
Oui, le Pinde te rend comptable de ſa gloire :
Remporte ſur toi-même une illuſtre victoire ;
Et, loin de te livrer à ta nouvelle ardeur,
Viens rendre à tes États leur antique ſplendeur.
Mais, je le vois, tu veux languir dans ta molleſſe :
(*Elle ſe leve.*)
Va, dégrade ton nom. C'en eſt trop, je te laiſſe ;
Et du ſecours des vers dédaignant le pouvoir,
En proſe déſormais je veux me faire voir.

APOLLON.

Mais enfin...

MELPOMENE, *en ſe tournant vers l'Amour.*

Quelle voix a frappé mon oreille ?
C'eſt l'Amour !... De ce Dieu l'audace eſt ſans pareille ;

Je te retrouve donc en ces lieux déteſtés,
Trop criminel auteur de mes calamités !
C'eſt toi, qui dans mon ſtyle, énervé par tes charmes,
Fournis au mauvais goût de ſi puiſſantes armes ;
De tes ſons doucereux l'effroyable langueur,
Des plus mâles accords m'enleva la vigueur.
Avec tout le Public, ma main d'intelligence,
D'un ſi noir attentat ſaura tirer vengeance.
Tremble, Amour ; ſi jamais je puis briſer mes fers,
Mon bras te pourſuivra juſqu'au fond des enfers...
Mais... Qu'eſt-ce que je ſens ?... Mon ame enſevelie...
Dans... un... Aih ! je m'endors... Soutenez-moi, Thalie.

MOMUS.

Elle a, ma foi, grande raiſon ;
Une petite Comédie,
Dans cette méchante ſaiſon,
Étaye bien la Tragédie.

APOLLON.

Holà ! Gardes, à moi...

L'AMOUR, *ſe jette aux pieds d'Apollon.*

Seigneur, que faites-vous ?

APOLLON, *à ſa ſuite.*

Qu'au Palais de Morphée à l'inſtant on l'emporte.

MOMUS.

C'eſt bien dit ; approchez, Meſſieurs les gardes-foux,
Rien n'eſt plus dangereux qu'une femmme en courroux ;
Et ſur-tout qu'on ait ſoin de bien fermer la porte.

THALIE.

Bon ! il n'eſt pas beſoin de la faire griller,
Elle a l'air de ne pas ſi-tôt ſe réveiller.

APOLLON, *à Thalie fièrement.*

Et vous, qu'on retourne au Parnaſſe :
Votre folle démarche a droit de me choquer ;
Ce n'eſt point ici votre place.

THALIE.

Mais, vous-même, Seigneur, puiſqu'il faut s'expliquer,
De vouloir m'en bannir vous avez bonne grace !
J'ai dans ces lieux, je penſe, autant de droit que vous ;
Si je puis ici ne rien taire,
Ce vif empreſſement à nous éloigner tous,
Voile à nos yeux quelque myſtère.

APOLLON, *fièrement.*

Le myſtère n'eſt fait que pour les indiſcrets,
Et ce n'eſt point à vous à ſonder mes ſecrets.

THALIE, *d'un ton railleur.*

C'eſt aſſez clairement nous avouer la dette.
On connoît que le tour eſt de votre façon ;
Amour, vous en ferez un fort joli garçon.

MOMUS.

Taiſez-vous, notre ſœur cadette ;
A l'Amour, eſt-ce à vous de faire la leçon ?

L'AMOUR.

De quoi m'accuſez-vous ? Quand le Dieu du Parnaſſe
Mord de lui-même à l'hameçon,
Je le reçois comme un poiſſon
Qui vient ſe jetter dans la naſſe.
D'ailleurs, quoiqu'en tous lieux je faſſe des amans,
C'eſt à tort que l'on me répute
Comptable de leurs ſentimens ;
Les ſottiſes que l'on m'impute,
Ne ſont que leurs égaremens.

(*Posément.*)

Et pour terminer la dispute,
Par un trait qui me semble heureux,
Sur les vrais intérêts de l'empire amoureux,
Sachez que vous donnez dans une erreur extrême ;
Que l'Amour est toujours excellent en lui-même,
Et qu'il ne devient dangereux,
Que par la façon dont on aime.

THALIE.

Le conseil est bien généreux.

L'AMOUR.

Adieu...

APOLLON, *vivement.*

Pensez à notre affaire.

L'AMOUR.

Oui. Je vais, pour vous satisfaire,
Rassembler les Ris & les Jeux.
Mais de ces deux Censeurs songez à vous défaire.

APOLLON.

Vous pouvez, si tel est l'objet de vos plaisirs,
Séjourner à Cythère au gré de vos desirs.
Mais, gardez bien au moins, si de tout son domaine
Vous ne voulez forcer Phébus à vous bannir,
Qu'un desir téméraire en ce lieu vous amène ;
Le curieux s'expose à se faire punir.

(*Puis il ajoûte d'un air railleur en sortant.*)

Je ne donne qu'à Melpomène
Le privilège d'y venir.



SCENE VIII.

MOMUS, THALIE.

MOMUS, *regardant ſortir Apollon.*

DANS un profond ſommeil elle eſt enſevelie ;
Le privilège eſt ſuperflu.

THALIE.

De la Fête, Momus, vous voilà donc exclu ?

MOMUS.

Vous l'êtes, pour le moins, autant que moi, Thalie.

THALIE.

Quant à moi, la défenſe irrite mes deſirs.
La Danſe, (il faut que je le diſe)
N'amuſe guères mes loiſirs ;
Mais enfin il ſuffit que l'on me l'interdiſe,
Pour qu'elle ſoit pour moi le plus grand des plaiſirs.

MOMUS.

Cependant contre vous la défenſe eſt expreſſe,
Et ſans que vous puiſſiez la faire révoquer ;
Pour augmenter ici la preſſe,
Dans un méchant procès ira-t-on s'embarquer ?

THALIE.

Eh ! comptez-vous pour rien de braver Terpſichore,
Qui contemple à regret, dans mes amuſemens,
La Danſe dont je les décore ?

Mais dût-elle enrager encore,
J'aime les divertiſſemens.
(Elle continue en rêvant.)
Pour concilier toute choſe
Je ſonge ſi quelques détours...
En prenant de nouveaux atours :
Par exemple... Oui-dà, cette métamorphoſe
Au Seigneur Apollon pourroit jouer d'un tour.

MOMUS.

J'entre dans vos deſſeins, & je prétends en être...
J'imagine même, à mon tour...
Mais quelqu'un en ces lieux nous écoute, peut-être :
Sortons, pour éviter un éclat indiſcret...

THALIE.

C'eſt bien dit, on pourroit trahir notre ſecret.

(Elle veut ſortir ; Euterpe en entrant l'arrête. Momus ſort.)



SCENE IX.

THALIE, EUTERPE.

EUTERPE, *magnifiquement parée, d'un ton minaudier.*

THALIE à mes regards craint-elle de paroître ?
Ne fuyez pas ſi vîte, & là... là, revenez.

THALIE, *à part.*

Quelle eſt donc cette femme avec ſes yeux tournés ?

EUTERPE, *toujours en minaudant.*

Enviſagez-moi bien.

THALIE.

Madame, pardonnez...
Je ne crois point avoir l'honneur de vous connoître.

EUTERPE *rit avec art.*

Ah! ah!...

THALIE, *à part.*

Elle me rit au nez !

(Haut.)

Vos yeux ſe méprennent, peut-être...

EUTERPE.

Quoi ! Vous méconnoiſſez la Déeſſe champêtre,
Euterpe, votre ſœur ?.... Allons, vous badinez.

THALIE.

Quoi ! c'eſt vous ?

EUTERPE, *d'un ton doucereux.*

Tout de bon ?

THALIE.

Vraiment, vous m'étonnez!
Que ne m'avez-vous prévenue ?...
Avec ces traits enluminés,
Qui diantre vous eût reconnue ?

EUTERPE.

J'ai quitté les airs villageois.

THALIE.

Mais ne perdez-vous rien à vous être parée ?
C'eſt une ſotte mijaurée,
Qu'une Églogue en habit bourgeois!

EUTERPE.

De cette vieille erreur je ſuis bien revenue.

THALIE.

Mais, encore une fois, qu'eſt-elle devenue,
Cette aimable ſimplicité
Qui décoroit votre beauté ?
Je m'en ſouviens encor; le matin une eau claire
Vous tenoit lieu, dans l'art de plaire,
De mouches, de parfums, de carmin & de fard :
Vous ignoriez alors les menſonges de l'Art.
Aujourd'hui tout en vous outrage la Nature,
Tout s'y montre affecté,
Empeſé, guindé, concerté ;
Vous avez le teint en peinture,
Et le viſage moucheté.

EUTERPE.

Mon goût eſt excellent, & le vôtre eſt gâté :

Je n'avois autrefois eſprit, ni politeſſe,
Et je ſuis aujourd'hui toute délicateſſe.
De tous les jolis mots de *cœur*, de *ſentiment*,
Je ſais tirer la quinteſſence.

THALIE, *ironiquement.*

Oh! vous avez acquis, vraiment,
Plus d'une belle connoiſſance!
Que vous allez gagner à ce beau changement!
Sans doute que, pareillement,
Vous avez réformé votre ancienne Muſique?

EUTERPE.

Oui; je ne chante plus qu'ingénieuſement,
Et je ne parle plus que de Métaphyſique...
Ne penſez pas rire, vraiment!
Je mépriſe les ſons naturels & vulgaires;
J'adore une *Sonate*, ou bien un *Concerto.*

THALIE.

Jouez-en donc *incognitò*,
Muſe; car, entre nous, cela ne vous ſied guères.

EUTERPE, *d'un ton dédaigneux.*

Je vais chercher quelqu'un dont le goût ſoit meilleur.

THALIE.

Mon ton véridique & railleur
Me rend incommode jaſeuſe.
Permettez, cependant, qu'en dépit des moqueurs,
De ce joli bouquet j'admire les couleurs.

(Elle regarde le bouquet d'Euterpe.)

EUTERPE, *en minaudant.*

Il eſt de la bonne faiſeuſe.

THALIE.

Quoi ! l'Art se mêle aussi de fabriquer des fleurs,
Et l'on en fait usage ?...

EUTERPE.

Adieu, ma bonne amie.

THALIE.

Demeurez un moment, vous allez me charmer :
A votre physionomie
Peut-être que le tems saura m'accoutumer.

EUTERPE.

Je ne vois en ces lieux ni *Sopha*, ni *Duchesse*.

THALIE.

Dans les meubles aussi vous cherchez la richesse ?
Oh ! ma foi, tout est perverti !
Mais lorsqu'aux sages loix de la belle Nature
Votre goût étoit assorti,
D'un simple Tapis de verdure
Vous auriez sû tirer parti.

EUTERPE.

Mon esprit à ces loix n'est plus assujetti.
Je m'apperçois que le jour baisse,
J'ai quelque affaire ailleurs ; ma chère, je vous laisse.
La Jonquille, Jasmin... Ils n'ont jamais de soin.

(Deux domestiques paroissent, dont l'un a un parasol à la main.)

THALIE, *d'un ton railleur.*

Comment donc ! Euterpe a des Pages !
La Reine des Bergers s'est mise en équipages !

EUTERPE, *reprend nonchalamment.*
Pliez ce parasol, il n'en est plus besoin.

THALIE, *en la retenant.*
Je vous donne un avis qui vous plaira, peut-être :
Apollon aujourd'hui donne un Bal en ce lieu ;
Vous pourrez y venir, sans craindre que ce Dieu
Sous ces nouveaux habits puisse vous reconnoître.
(*Euterpe sort ; Thalie continue.*)
Autrefois des Saisons, le soir & le matin,
Elle bravoit l'intempérie :
O honte de la Bergerie !
Elle craint à présent de se gâter le teint !

SCENE X.

HÉBÉ, THALIE.

HÉBÉ, *d'un air étourdi.*
EH! c'est vous, ma chere Thalie !
Qe nous allons nous réjouir !
Il n'est point de mélancolie,
Que votre agréable folie
Ne puisse faire évanouir.
On a quelque crédit sur le Dieu du Parnasse ;
Il nous parle d'amour en dépit des censeurs ;
Mais je ne prête point l'oreille à ses douceurs,
Qu'il ne vous accorde une place
Au-dessus de vos autres Sœurs.

THALIE.

Cette place, pour moi, seroit un peu trop haute;
Je n'aspirai jamais aux grandes dignités.

HÉBÉ.

J'en veux dire deux mots qui seront écoutés,
Ou ce ne sera pas ma faute.
Au Bal il faut nous rassembler;
Car mon goût dominant, c'est la danse. Et le vôtre?
Nous sommes filles, l'une & l'autre,
Nos goûts doivent se ressembler.

THALIE.

Les plaisirs & les jeux sont faits pour le bel âge.

HÉBÉ.

Oh! je vous en réponds! Nous y ferons tapage;
Phébus enragera: mais quel plaisir charmant
De l'entendre gronder & jurer en rimant!
J'en ressens par avance une joie infinie.
Sur vous & sur Momus je compte, pour le moins.

THALIE.

Aussi vais-je mettre mes soins
A vous faire avoir compagnie.

(*Elle sort.*)



SCENE XI.

HÉBÉ, *seule.*

LA Fête sera mieux garnie
Que je n'aurois dû l'espérer,
Si de la laisser ignorer
J'avois eu la sotte manie.
Non, non; mon sexe est trop ami
Des accompagnemens d'une illustre victoire;
Triompher, & n'avoir qu'un témoin de sa gloire,
C'est ne triompher qu'à demi.
Mais, parlons franchement, je m'en fais trop accroire;
Apollon est, de tous les Dieux,
Le Galant le plus ennuyeux...
Tant mieux, il est sans conséquence.
Hé! que seroit-ce pour mon cœur,
Si le je ne sais quoi vainqueur
Se joignoit à son Éloquence?
La loi que mes attraits lui donnent aujourd'hui,
Peut-être qu'il faudroit la recevoir de lui.
(Apollon entre.)
Il paroît en habit d'homme à bonne fortune,
Et mon cœur n'est point agité!
Dans nos amusemens quelle félicité,
Quand par des craintes importunes
Le plaisir n'est point acheté!

SCENE XII.

APOLLON, HÉBÉ; TROUPE de Ris & de Jeux, Suite d'Apollon.

APOLLON, *à sa suite.*

Pour la Beauté qui vous demande,
De votre Art en ces lieux étalez tout le prix.
Vous, charmante Déesse, acceptez leur offrande:
Un nouveau zèle anime & les Jeux & les Ris,
Quand la Jeunesse les commande.
Pour servir mon amour & contenter vos yeux,
Il est tems qu'aux accords les plus harmonieux
Leurs pas s'unissent en cadence...

HÉBÉ.

Non, retardez un peu la danse,
Tous nos amis encor ne sont pas rassemblés...

APOLLON, *l'interrompant.*

Ah! Déesse, vous m'accablez.
Que prétendez-vous donc attendre?
Que nos amusemens puissent être troublés?
(*En cet endroit, on frappe à la porte de la Salle du Bal.*)

HÉBÉ.

Écoutons... A la porte un bruit s'est fait entendre:
On y frappe à coups redoublés.
(*Apart.*)
Il n'en faut point douter; le Parnasse en personne
Vient ici figurer avec tous nos Danseurs.

APOLLON,

APOLLON, *à part, & d'un air dépité.*

Ce ſont quelques fâcheux; en ſecret je friſſonne
D'avoir à braver les cenſeurs.
(On continue de frapper.)

HÉBÉ.

On frappe de plus belle...

APOLLON, *vivement.*

Hé! Déeſſe, qu'importe?

HÉBÉ.

Mais il faut leur ouvrir, ils pourroient ſe fâcher.

APOLLON, *encore plus vivement.*

O ciel! que dites-vous?... Ma douleur la plus forte,
Dans le trouble qui me tranſporte,
Cruelle, c'eſt d'avoir à vous le reprocher!

HÉBÉ, *à part.*

Je crois que tout de bon le Dieu des Vers s'emporte.

APOLLON.

Quel téméraire à cette porte
Oſe s'oublier à ce point?

THALIE, *en dehors, contrefaiſant ſa voix.*

Ouvrez, l'on ſe fera connoître.

APOLLON.

Quelle audace!... Qu'on n'ouvre point.

HÉBÉ.

Ce ſont quelques maſques, peut-être.
(A ſa ſuite.)
Qu'on leur ouvre, nous en rirons;
Leurs menuets danſés, nous les congédierons.

APOLLON, *outré.*

Déeſſe, vous pouvez leur faire compagnie;

Pour moi, je me retire, & vais en d'autres lieux
Braver des importuns les regards curieux,
Et déteſter la tyrannie
Que me fait éprouver le pouvoir de vos yeux.

HÉBÉ.

Le compliment eſt gracieux!
Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes amoureux, mais bien honteux de l'être.

(*On ouvre. Thalie entre, déguiſée avec les habits de Melpomène.*)

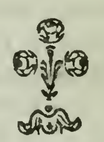
On entre. Demeurez... Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Ne me trompé-je point? C'eſt Melpomène! Eh quoi!
La Muſe larmoyante eſt auſſi de la Fête?
Le joli Divertiſſement!

APOLLON.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

HÉBÉ.

J'ai fait une belle conquête!
La Tragédie au Bal! C'eſt ſe moquer de nous.



SCENE XIII.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS;
THALIE, *déguifée.*

THALIE, *en fe jettant aux pieds d'Apollon, & fe couvrant le vifage d'un mouchoir.*

AH ! Seigneur, permettez, qu'embraffant vos genoux,
Dans ces auguftes lieux, protecteurs de ma fuite,
D'un cruel Raviffeur j'élude la pourfuite.
Sans refpecter mon rang, un indigne Romain
A voulu me forcer à lui donner la main...
Des plus nobles Sabins, Seigneur, je fuis iffue ;
Par des jeux impofteurs ma Nation déçue,
A livré tout mon Sexe à ce Peuple étranger,
Habile à le féduire, ardent à l'outrager.
Et moi-même, Seigneur, j'allois être ravie...
Mais, qu'entends-je ? Grands Dieux ! ne fuis-je point fuivie ?
Telle eft en moi l'horreur d'un objet odieux,
Que tout ce que je vois le retrace à mes yeux.

MOMUS, *avec un manteau gris & une longue barbe.*
(*A part.*)

C'eft en ce bel endroit qu'il faut que je me montre.
(*Haut, en s'avançant vers Thalie.*)
Ah ! ah ! te voilà dans ces lieux ?
Je ne m'attendois pas à femblable rencontre.

THALIE.

Quel eſt donc ce vieillard ?... Mon cœur, à ſon aſpect,
Eſt à la fois ſaiſi de crainte & de reſpect...
Ah! mon pere, c'eſt vous?...

MOMUS.

Oui, vraiment, c'eſt moi-même;
Ma fille, à te revoir mon plaiſir eſt extrême.

THALIE, *bas, à Momus.*

Rehauſſez votre ſtyle, il jure avec le mien.

MOMUS, *bas, à Thalie.*

Eh! morbleu, taiſez-vous; cela n'y fait de rien:
C'eſt la mode à préſent. De la badinerie
On vole au ſérieux ſans nul ménagement ;
Et l'on paſſe rapidement
Du plus grand pathétique à la bouffonnerie.

(*Il reprend haut.*)

Où diable étois-tu donc ? Je te cherchois par-tout,
Dans Rome, aux quatre coins, de l'un à l'autre bout.

THALIE.

Mon pere! ignorez-vous le funeſte meſſage
Que la perfide Rome a ſû mettre en uſage ?
Dans un brillant Spectacle, au crime conſacré,
Contre le droit des gens, en tous lieux ſi ſacré,
Des Sabins, à ces jeux, les femmes invitées,
Par le fier Romulus viennent d'être inſultées!

MOMUS, *bruſquement.*

Comment donc?... Après tout, je te l'avois bien dit,
De ne point tant courir à ce cadeau maudit.
Voilà ce que l'on gagne à ces peſtes de Fêtes!
Mais les femmes toujours n'en feront qu'à leurs têtes.

APOLLON.

Quel galimathias!

HÉBÉ.

N'êtes-vous pas honteux,
De souffrir cette impertinence?

APOLLON.

D'une Fête charmante ils troublent l'ordonnance!

HÉBÉ.

Pourquoi de notre Bal parliez-vous devant eux?

APOLLON.

Mais je croyois pouvoir permettre à Melpomène...

HÉBÉ, *vivement.*

Et voilà qu'elle nous amène
Un vieillard caustique & quinteux...
Ce sont-là des coups de génie!
Pour faire mieux valoir la Danse & l'Harmonie,
Il falloit prendre aussi, (cela n'est pas douteux)
Un Orchestre manchot, & des Danseurs boiteux.

(*A part.*)

Mais Thalie & Momus me manquent de parole.

APOLLON, *rêveur.*

Ceci cache un mystère; il faut le pénétrer.

MOMUS, *bas, à Thalie.*

Ils sont bien intrigués.

THALIE, *bas, à Momus.*

L'aventure est fort drôle.

MOMUS, *bas.*

Je ris sous le manteau.

THALIE, *bas.*

N'allez pas vous montrer:
Il faut soutenir notre rôle.

SCENE XIV.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS; THALIE, *déguisée*; COMUS.

COMUS, *entre brusquement.*
(*A Apollon.*)

SERVITEUR. En ces lieux je vous trouve à propos.
Vous ignorez ce qui m'amène ;
Je vais l'expliquer en deux mots :
C'est de la part de *Melpomène.*
Ses habits sont volés. Par qui ? Je n'en sais rien ;
Mais pour qu'on lui rende son bien,
Chez *Morphée* elle se démène.
Comme j'avois appris qu'elle n'étoit pas bien,
Et que toute sa maladie
Provenoit d'un épuisement,
Je lui portois en ce moment
Un fort bon consommé, dont le suc remédie
Au plus grand affoiblissement ;
Lorsqu'à mon grand étonnement,
Elle s'est plainte à moi...

APOLLON, *en l'interrompant, avec ironie.*
Fort bien. En ce moment
(*En lui montrant Thalie.*)
Melpomène ici vous dément :
Regardez-la tout à votre aise.

COMUS, *vivement.*

Vous vous trompez, ne vous déplaise,
Ou cette femme, assurément,
De Melpomène aura volé l'habillement.

APOLLON.

Qu'entends-je ?

HÉBÉ, *à part.*

Le tour est charmant!

THALIE, *à part.*

Aurois-je fait une folie ?

APOLLON, *en s'approchant.*

Il faut examiner la chose mûrement.
Détournons ce mouchoir... Que vois-je? C'est *Thalie !*

THALIE, *à part.*

Prenons la chose noblement.

(*Haut.*)

Prête à vous obéir.

MOMUS, *en jettant son manteau.*

Et moi, pareillement.
Sur votre Bal, Momus vous fait son compliment.

APOLLON, *vivement.*

Qu'entends-je, & qu'ai-je vu? Dans mon ame irritée...

HÉBÉ.

Eh bien! quoi! parce que la Troupe est augmentée,
Faut-il devenir furieux?

APOLLON, *plus vivement encore.*

Ah! Déesse, ménagez mieux
Ma tendresse persécutée.

SCENE DERNIERE.

L'AMOUR, EUTERPE, APOLLON, HÉBÉ, THALIE, MOMUS, COMUS.

L' AMOUR *crie derrière le Théâtre.*

O Voleur! ô voleur! Qu'on arrête ses pas.
(*En entrant, & en retenant par le bras Euterpe, qui fuit devant lui.*)
Ah! je le tiens. C'est vous, Madame la Bergère?
Oh! vous ne m'échapperez pas.
Vous ne vous bornez point à la simple fougère?

APOLLON, *étonné.*

Eh quoi! l'Amour s'en mêle aussi?

L' AMOUR, *à Apollon.*

Seigneur, vous êtes juge en cette affaire-ci,
Et je vous sollicite au nom de Cythérée.

MOMUS, *à part.*

Il gagnera sa cause.

L' AMOUR *continue.*

En deux mots, sans détours,
Euterpe, en secret retirée
Chez ma mère, s'est emparée
De toute sa toilette & de tous ses atours.
Qu'en dites-vous, Seigneur? N'est-elle pas jolie,
Avec ces mouches & ce fard?

APOLLON, *à Euterpe.*

La Nature, *gratis*, vous avoit embellie ;
Qu'allez-vous, à grands frais, mendier autre part ?

L'AMOUR, *ironiquement.*

Que voulez-vous ? chacun a ſa folie ;
La ſienne eſt de vouloir s'enlaidir avec art.
Apprenez, au ſurplus, qu'elle a des camarades :
Ce grand jour eſt fertile en belles maſcarades ;
Elles forment enſemble un cortège plaiſant.
La ſavante *Métaphyſique*
Eſt en habit de Payſan.
La dolente *Élégie*, habillée en Muſique,
Furieuſe en B car, languiſſante en B mol,
Soupire en C ſol ut, & meurt en G ré ſol.
Melpomène ſur des échaſſes,
Uniſſant l'emphaſe aux douleurs,
Sur un ton ampoulé déplore ſes malheurs ;
Tandis qu'un peu plus loin, la Molleſſe & les Graces,
Voulant aſſocier *Épicure* & *Platon*,
Badinent ſur un nouveau ton,
Dont elles feront bientôt laſſes.
La *Critique*, aux yeux éclairés,
Dont la douceur, & la juſteſſe,
Par des jugemens modérés,
Aſſaiſonnés de politeſſe,
Doit ramener au vrai les Auteurs égarés ;
La Critique, autrefois ſi tranquille & ſi ſage,
De la *Satyre* a pris l'habit & le viſage ;
Et voyant qu'à ſes traits piquans, ingénieux,
Un Vulgaire malin, en riant, s'accoutume,

Elle verse des flots de bile & d'amertume,
Sur tout ce qui blesse ses yeux.
(*A Apollon.*)
Sur le Pinde, en un mot, tout a changé de face;
Et, si vous n'y tenez la main,
Je ne réponds pas que, demain,
Le Maître même du Parnasse
Soit reconnu du genre humain.

APOLLON, *vivement.*

Je saurai prévenir une telle infortune,
Et punir les séditieux,
Dont le caprice audacieux
A guidé sur mes pas une foule importune.
Qu'ils tremblent & leurs partisans;
La honte de leur destinée
Signalera cette journée,
En commençant par ceux qui sont ici présens.

MOMUS.

Oh! grace, s'il vous plaît, pour Momus & Thalie.
La Mascarade, au moins, est nouvelle & jolie;
En faveur de l'invention,
On pardonne souvent une indiscrétion.

APOLLON.

Non, non, j'en veux tirer vengeance.

HÉBÉ.

Eh! vous-même, songez à gagner les esprits.

APOLLON.

Hébé, le dessein en est pris.

HÉBÉ, *ironiquement.*

Vous avez besoin d'indulgence
Pour ménager l'honneur divin.

A *Delphes*, à *Délos*, vous rendez des Oracles,
Et vous n'avez pas ſû prévenir les obſtacles ?
On vous accuſera d'être un mauvais Devin.

APOLLON.

C'en eſt trop ; à Vénus il faut faire juſtice.
Je veux que l'Univers ſurpris,
De mon jugement retentiſſe,
Et que mon Art, enfin, reprenne tout ſon prix.
(*Gravement.*)
Vu les Paſtorales écrites,
Par nos amés Bergers *Virgile* & *Théocrite*,
Et ſur les plaintes de *Cypris :*
DISONS que la Muſe champêtre
Gardera tout le fard dont elle a fait l'eſſai,
Et ſe défera, ſans délai,
Des moutons qu'elle mène paître.
Par notre même Jugement,
Sur les plaintes de l'*Enjoûment*,
Et vu, de la même manière,
Les incomparables Écrits
De *Plaute*, *Térence* & *Molière*,
Au Temple de Mémoire en lettres d'or tranſcrits :
DISONS que la Muſe Thalie,
Qui, par ſon utile folie,
Amuſoit autrefois le Public enchanté,
De ſa place déchue, & perdant tous ſes charmes,
Bornera ſon utilité
A faire répandre des larmes.
Condamnons tout mortel à la voir empreſſé,
Aux frais de l'Arrêt prononcé.

THALIE, *vivement.*

Si j'ai pris les habits de la Muſe tragique,
Puniſſez donc auſſi le ſommeil léthargique,
Qui m'a laiſſé voler ce dont j'avois beſoin.

APOLLON.

Quoi! Melpomène a tort? Que veut-elle nous dire?

THALIE.

Oui, Seigneur, vous devez, pour ſon manque de ſoin,
La condamner à faire rire.

APOLLON, *après avoir rêvé.*

Soit fait; & que l'Arrêt, ſigné de notre main,
Soit même dans Paris affiché dès demain.

(*A Hébé.*)

Déeſſe, nous pouvons maintenant ſans obſtacle,
Récréer nos regards par le brillant Spectacle
Que pour vous, en ces lieux, ont préparé mes ſoins.

HÉBÉ.

Volontiers, Seigneur: mais... au moins,
C'eſt ſans tirer à conſéquence.
Vous êtes en amour rarement écouté;
Si ce n'eſt à l'extrémité,
En tems de guerre ou de vacance.

L'AMOUR, *à Apollon.*

Voilà le prix de vos chanſons;
Souvenez-vous de mes leçons.

MOMUS.

Convenons que notre parure
Forme dans cette Salle un mélange charmant:
Ma foi, ſous ce déguiſement,
Nous pourrions, entre nous, danſer la Découpure.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

LE desir de me faire lire
Ne me donna jamais d'importunes leçons;
Mais quand le tendre Amour, pere des plus doux sons,
Pour un aimable objet veut accorder ma lyre,
Je m'abandonne à ton délire,
Dieu des Vers; je deviens un de tes nourriçons.
On est sûr de voler au Temple de Mémoire,
Lorsque l'on est guidé par l'éclat de tes yeux,
Sexe charmant! tu peux m'en croire;
L'Auteur qui célèbre ta gloire,
Assure à ses accords un destin glorieux.

VAUDEVILLE.

TOUT se déguise maintenant,
La franchise n'est qu'en parade:
Savez-vous le goût dominant?
C'est la mascarade.
Quoi! tout le monde a regretté
La perte du siècle de Rhée,
Sans qu'elle ait été réparée!
C'est la vérité.

UN tendron, près d'une maman,
Attentive à la moindre œillade,

Semble n'être qu'au rudiment;
C'eſt la maſcarade.
Quel feu, quelle vivacité,
Si le Galant vient à paroître!
Ce feu, quel pouvoir le fait naître?
C'eſt la vérité.

Un Gaſcon, loin des ennemis,
Se répand en rodomontade;
Par ſon bras tout ſera ſoumis:
C'eſt la maſcarade.
Que devient ſa témérité,
Si quelqu'un oſe le combattre?
Il s'enfuit, ou ſe laiſſe battre:
C'eſt la vérité.

En public, au ſeul nom d'Amant,
Une Prude fait la malade,
Ou ſe livre à l'emportement;
C'eſt la maſcarade.
Mais lorſqu'elle eſt en ſûreté
Près d'un Amant qui ſait lui plaire,
Elle perd toute ſa colère;
C'eſt la vérité.

Chacun, d'*Oreſte* fortuné,
Se dit hautement le *Pilade*:
D'amis il eſt environné;
C'eſt la maſcarade.

Mais arrive l'adverſité,
Chacun, en déſerteur infâme,
Découvre le fond de ſon ame;
C'eſt la vérité.

L'AN renouvelle-t-il ſon cours,
Chacun ſe donne l'accolade :
On s'épuiſe en jolis diſcours;
C'eſt la maſcarade.
Mais ce compliment affecté,
Dont on uſe pour nous ſéduire,
Nous ſavons à quoi le réduire;
C'eſt la vérité.

QU'UN large mouchoir à la main,
Dans une touchante tirade,
Thalie étale ſon chagrin;
C'eſt la maſcarade.
Mais qu'avec un air de gaité
Elle débite une morale
Pure, ſenſée & générale;
C'eſt la vérité.

QUE d'un ton foible & langoureux,
Melpomène, d'un amour fade
Tienne les propos doucereux;
C'eſt la maſcarade.
Aime-t-elle avec dignité :
Elle captive nos ſuffrages.

Quel eſt le ſceau des bons Ouvrages?
C'eſt la vérité.

Oncles, régalez vos neveux;
Ils ſableront mainte raſade
En l'honneur de vos plus doux vœux:
C'eſt la maſcarade.
D'un Champagne peu regretté
Ils arroſeroient votre cendre,
Si là-bas vous vouliez deſcendre;
C'eſt la vérité.

ARLEQUIN-MOMUS.

Si vous nous quittez courroucés,
Et ſans demander la gambade,
Nous dirons: fi! c'en eſt aſſez
Pour la maſcarade.
Mais nous tiendrons pour arrêté,
Si vous criez: la Capriole!
Que Thalie eſt ſouvent l'école
De la Vérité.

FIN.

L'ÉCOLE DU TEMS.

L'ÉCOLE DU TEMS,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers libres;

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 11 Septembre 1738.

FABLE

SERVANT DE PROLOGUE

A LA COMÉDIE

DE L'ÉCOLE DU TEMS.

L'ACTRICE qui récite cette Fable entre sur la Scène avec vivacité ; puis se retournant du côté des Foyers (comme pour parler à l'Auteur) elle dit les vers suivans.

EH ! non, Monsieur, point de Prologue ;
Ils sont pour la plupart si rebattus, si vieux !
Des Complimenteurs ennuyeux,
Voulez-vous, dites-moi, grossir le catalogue ?
Quel travers !
(*Au Parterre.*)
Son ouvrage, à ne rien déguiser,
A besoin d'indulgence ; & lui, songe à l'user
Dans quelque fade monologue,
Ou dans un mince Dialogue,
Dont le tour mal-adroit, bien loin d'humaniser
Les partisans de l'Épilogue,
Ne feroit, tout au plus, que les indisposer.

Parlez-moi bien plutôt de certain Apologue
Que, l'autre jour, on m'a conté.
De vous en faire part mon eſprit eſt tenté.
Mais que dis-je ? Ce trait ſeroit un tour de Páge :
Moi-même je ſuis folle, & trop de liberté....
Non, Meſſieurs ; car on dit que dans l'*Aréopage*
L'Apologue autrefois étoit aſſez goûté :
Le mien ſera donc écouté.

FABLE.

Le petit Oranger & ſon Maître.

UN amateur du jardinage,
Sur la foi d'un marchand qui peuploit ſon verger,
Y fit planter un Oranger
Qui n'étoit point encore en âge
De produire ces fruits doux & délicieux,
Le plaiſir du goût & des yeux.
Mais notre homme, des plus étranges,
Dès la première année eût voulu des Oranges.
Vain eſpoir. Un an paſſe, & point de fruits au bout :
Un nouvel an ſe paſſe encore
Et l'Oranger ne ſe décore
Que de fleurs. Oh! vraiment, ce n'eſt pas là mon goût,
S'écria notre homme en colère.
Parmi les ſauvageons qu'à l'inſtant rejetté,
Ce chétif arbriſſeau, de ſa ſtérilité
Reçoive le juſte ſalaire.

Ami, dit l'Oranger, qu'eſt-ce que tu prétends?
Ton impatience m'étonne.
De Flore les dons éclatans
Ne devancent-ils pas les faveurs de Pomone?
A peine ſuis-je à mon printems,
Et déjà tu voudrois voir naître mon Automne.
C'eſt être un peu trop vif: attends, mon cher, attends;
Et je te donnerai du fruit avec le tems.

Je ſuis intéreſſée à prouver que ma Fable
Eſt abſolument dans le vrai.
Daignez donc m'accorder un regard favorable
Pour le nouvel Auteur & pour ſon coup d'eſſai.
Que votre bonté l'encourage:
Protégez ſa Muſe au berceau;
Son talent ſera votre ouvrage.
C'eſt un jeune Oranger; c'eſt un foible arbriſſeau,
A qui les Aquilons vont déclarer la guerre:
L'abandonnerez-vous? Ce ſeroit fait de lui.
Mais s'il prend racine au Parterre,
Il pourra quelque jour mériter votre appui.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

LE TEMS.

LA VÉRITÉ.

DORANTE, homme inutile.

ROSETTE, jeune fille.

DAMON, impatient.

LE BARON, Gascon.

LE POETE.

ARLEQUIN.

TROUPE d'Answorches * & d'Écossois, chantans & dansans.

* *Arlequins d'Allemagne.*

La Scène est chez Thalie.



L'ÉCOLE DU TEMS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS, LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.



OUI, je vous remets à merveille ;
Trifte & gai, fombre & clair, jeune & vieux à la fois,
Voilà votre portrait : le fon de votre voix
Confole, afflige, affoupit & réveille,
A fon gré, tout le genre humain :
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour, & du lendemain.

C'eſt en vous ſeul que tout réſide.
Alternativement votre pouvoir préſide,
A l'Automne, à l'Hiver, aux Étés, aux Printems.
A tant de marques diſtinctives,
A cette faulx tranchante, à ces aîles actives,
Qui peut méconnoître le Tems?
Mais quel ſujet encor près de moi vous amène?
A quoi mon foible appui peut-il vous être bon?
Hélas! ignorez-vous, notre jeune barbon,
Que tout ce monde-ci n'eſt plus de mon domaine?
Les humains au menſonge ont dreſſé des autels;
Oſerois-je auprès d'eux déſormais me produire?

LE TEMS.

L'emploi du Tems eſt d'introduire
La Vérité chez les mortels.
Comme l'aſpect du jour fait diſſiper les ſonges,
Le mien écarte les abus,
Les illuſions, les menſonges,
Et le Vrai, par mes mains, reçoit mille tributs.
De cette vérité voulez-vous des exemples?

LA VÉRITÉ.

Je crois que vous n'en manquez pas:
Sur ce qui ſe paſſe ici-bas,
Les mémoires du Tems doivent être aſſez amples.

LE TEMS.

Peu de gens ſavent mettre à profit mes leçons;
On m'accommode ici de toutes les façons.
Depuis la naiſſance du Monde,
Je vois les habitans de la machine ronde
Par des murmures odieux,

Laffer, à mes dépens, le Souverain des Dieux.
Chaque jour on entend leurs plaintes importunes :
Je ne fais jamais rien au gré de leurs defirs ;
Si nous les en croyons, j'abrège leurs plaifirs,
Et prolonge leurs infortunes.
Jupiter, fatigué de les ouïr crier,
Veut qu'avec ces mutins aujourd'hui je m'explique.
Je fuis peu fait au plaidoyer,
On vous charge du foin de me juftifier.

LA VÉRITÉ.

Je dois, à Jupiter, obéir fans réplique ;
Mais, encore une fois, je crains le réfultat,
Et vous pourriez choifir un meilleur Avocat.
La Vérité n'a qu'un langage,
Et, malheureufement, il n'eft plus en ufage ;
On le révère encor, mais il eft redouté.

LE TEMS.

Vous pouvez aux mortels parler en liberté ;
Vous êtes chez *Thalie*. Aux enfans de la Terre,
Librement en ces lieux on peut faire la guerre :
Vos fincères avis y feront de faifon ;
Et ne rougiffez point d'accompagner Thalie.
Pour corriger les fous, c'eft avec la Folie
Qu'il faut que la Sageffe entre en comparaifon.
Croyez-moi, ce Palais eft une bonne École :
Sur l'aîle du Plaifir, tel chaque jour y vole,
Qui retourne chez lui guidé par la Raifon.

LA VÉRITÉ.

Sur ce pied, j'accepte le rôle.

LE TEMS.

N'oubliez pas, ſur-tout, qu'en cette École-ci
Les lugubres leçons n'ont jamais réuſſi.

LA VÉRITÉ.

Je ne ſaurois parler une langue étrangère ;
Mais je puis accorder la mienne avec les ris.
Le deſir d'amuſer Paris
Guide ici la troupe légère
Des Graces, des Amours, des Plaiſirs & des Jeux :
Je vais me mêler avec eux ;
Et tandis qu'aux mortels cette joyeuſe troupe
Verſera le nectar d'un plaiſir vif & frais,
En ſecret, dans la même coupe,
J'aurai ſoin de tremper mes traits.
Il faut que mon flambeau charme ceux qu'il éclaire.
Je vais prendre un ton doux, aimable & familier.

LE TEMS, *en ſortant.*

Fort bien ; lorſque le Maître a le talent de plaire,
Je réponds de ſon Écolier.

SCENE II.

LA VÉRITÉ, *ſeule.*

LA Raiſon ne hait point un légér badinage
Qui conduit à l'utilité :
Ainſi mon nouveau rôle eſt de mon appanage ;
Heureux, s'il peut être goûté !

SCENE III.

LA VÉRITÉ, DORANTE.

DORANTE.

On m'a dit, ici près, que par la Vérité
Ce féjour étoit habité ;
Et je viens m'amufer un moment avec elle.

LA VÉRITÉ.

S'amufer ! la chofe eft nouvelle.
Vous pourriez vous tromper, je vous en avertis.
La Vérité, Monfieur, n'eft pas fort amufante ;
Mon humeur eft peu complaifante,
Et rarement je divertis.

DORANTE.

Que faire donc ici ?

LA VÉRITÉ.

L'on s'inftruit, l'on s'occupe...

DORANTE.

S'inftruire ! s'occuper !... Vous me faites trembler !...
Mais, de ce grave ton je ne fuis point la dupe ;
Et vous vous amufez vous-même à me troubler.

LA VÉRITÉ.

Si vous ne venez point ici pour vous inftruire,
Quel autre foin a pu vous y conduire ?

DORANTE.

Quoi ! vous l'ignorez ?

LA VÉRITÉ.

Oui. J'attends
Que vous me l'appreniez.

DORANTE.

Il faut vous ſatisfaire.
Je ſuis riche, & n'ai point d'affaire,
Et je cherche à paſſer le tems.

LA VÉRITÉ.

Eh quoi! vous n'avez rien à faire?
Chacun doit néanmoins, s'occuper dans l'État.
Depuis le Villageois juſques au Potentat,
Chacun a ſes devoirs, tout mortel eſt comptable...

DORANTE.

Je vous l'ai déjà dit; mon goût
Ne s'occupe de rien, & s'amuſe de tout:
La peine m'eſt inſupportable,
Des affaires je hais l'affligeant attirail;
Et tout ce qu'on nomme travail
Eſt, à mes yeux, un objet déteſtable:
Non que je ſois aſſurément
Nonchalant par ſyſtême, ou par tempérament:
Je mets au-deſſous de la Bête
Ces Hommes engourdis que la pareſſe endort;
Pour qui le moindre pas, le moindre coup de tête,
Eſt ſouvent un pénible effort:
Leur triſte léthargie eſt pire que la mort.
Trop de repos me rend malade;
Je ne ſaurois reſter dans mon appartement;
Je ſors, je vais, je viens; j'aime le mouvement,
L'exercice & la promenade.

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, votre emploi?

DORANTE.

Je n'en eus jamais qu'un.

LA VÉRITÉ.

Et c'eſt ?

DORANTE.

De n'en avoir aucun.
A tuer les momens, je borne mon envie.
En quatre mots, voici l'hiſtoire de ma vie :
Mon père étoit Marchand, riche & bien établi ;
Il décora ſon opulence
D'un titre par lequel il ſe vit ennobli.

LA VÉRITÉ.

C'eſt le vernis par excellence.

DORANTE.

Une Charge a plongé mes ayeux dans l'oubli.
Soutenu d'environ vingt mille écus de rente,
Je jouis du grand monde, & je me fais honneur
Des Privilèges de Seigneur ;
Je ſuis reſté garçon : ma méthode courante,
C'eſt de me lever tous les jours
Si-tôt que le Soleil a commencé ſon cours.
J'aime toutes les fleurs, j'en ai dans mon parterre,
Que l'on viendroit chercher des deux bouts de la Terre.
Mon premier ſoin eſt d'aller voir
Si Maître Mathurin a bien fait ſon devoir.
Sur une Plate-bande en forme de *Théâtre*,
Je vois *l'Oreille d'Ours*, dont je ſuis idolâtre ;
Je trouve en bon état mes Œillets, mon Jaſmin,
Puis de mon cabinet je reprends le chemin.

LA VÉRITÉ.

Pour vous y conſacrer à l'étude, ſans doute ?

DORANTE.

Non. L'étude eſt un ſoin que mon eſprit redoute.
J'aime à nétoyer mes oiſeaux ;

Je ſiffle mes Serins perchés dans leur cabanne,
J'enſeigne à mes Barbets à ſauter ſur la canne,
Et je leur fais donner quelques coups de ciſeaux.
Je remonte ma montre & toutes mes pendules.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Quelle foule de ridicules !

DORANTE.

Je découpe des fleurs pour orner un écran.
On m'habille ; je ſors pour aller voir un Grand.
Quand je le quitte, il eſt une heure :
Je ſuis près du Palais-Royal,
J'y vais quelque tems, j'y demeure.
Je trouve le Baron, homme franc & loyal,
Éternel ennemi du cérémonial ;
De lui-même il ſe prie à dîner : je l'emmène,
Quand j'apperçois autour du rond
Le Chevalier qui ſe promène,
Et je l'aſſocie au Baron.
Chez moi je trouve Orphiſe, ma couſine,
Et la Marquiſe, ſa voiſine,
Un Gaſcon flegmatique, appellé d'*Archicrac*,
Qui ment par poids & par meſure,
Et débite, en parlant, les Quatrains de *Pibrac* ;
Il a, pour ſon ſecond, Monſieur *de la Ceſure*,
Poëte, bon gourmet, qui m'apporte un écrit
Dont il a depuis peu régalé cette Ville,
Le Cuiſinier François traduit en Vaudeville.
Plus l'on eſt de fous, plus on rit.
Sur le titre déjà l'appétit ſe réveille.
Mon Cuiſinier a fait merveille ;
Et l'on voit qu'il prend des leçons
Du Livre où l'on a mis les ragoûts en Chanſons.

Sur le Char de Bacchus la joie eſt amenée,
Son étendard eſt déployé ;
Nous pouſſons le repas avant dans la journée :
C'eſt autant de Tems employé.
Sur le ſoir chacun ſe diſperſe :
J'aime les Spectacles, j'y vais ;
J'y vois du bon & du mauvais.
A travers tout cela quelquefois l'ennui perce.
Ce tyran de notre loiſir,
Dans le ſein de la joie, & m'aſſiège & me glace :
Caché derrière le plaiſir,
Il eſt à chaque inſtant prêt à prendre ſa place.
Oui, c'eſt un fait conſtant, Déeſſe ; &, dans le fond,
Cet article-là me confond.
Car enfin, mon ſyſtême eſt des plus à la mode,
Et je le ſoutiens fort commode.
Mais les jours les plus gais font place aux triſtes nuits,
Et je vois que la vie offre toujours des vuides,
Qui ſont remplis par les ennuis.

LA VÉRITÉ.

C'eſt le ſort des cœurs trop avides
De ce qu'on nomme amuſemens :
Les plaiſirs doivent-ils marquer tous vos momens ?
C'eſt une ſource qui s'épuiſe ;
Pour la faire durer long-tems,
Modérément il faut que l'on y puiſe ;
Si l'on ne la ménage, on ceſſe d'en jouir.
Dès qu'à l'oiſiveté votre cœur s'abandonne,
Le plaiſir eſt, pour vous, prompt à s'évanouir :
Ce n'eſt que le travail qui donne
Le talent de ſe réjouir.
Travaillez donc, &, prompt à vous défaire

Des inutilités dont vous êtes épris,
D'un objet férieux occupez vos efprits:
Mille futilités ne font pas une affaire;
Et, qui plus eft, je vous foutiens,
Que peut-être il vaudroit tout autant ne rien faire,
Que de faire toujours des riens.

DORANTE.

Mais à quoi voulez-vous encor que je m'applique?

LA VÉRITÉ.

A quoi? Vous m'étonnez. Eh! Monfieur, fur ce point
Eft-il befoin que je m'explique?
On peut en cent façons fervir la République;
A qui veut s'occuper l'emploi ne manque point.
Voyez tous ces mortels qui confacrent leurs veilles
Au bonheur de l'État, dont ils font adorés.
Mais, au milieu de ces merveilles,
Rougiffez d'être au rang des hommes ignorés.
Tout homme dont l'ame indolente
N'enfante rien d'utile à la fociété,
Eft un lâche Frelon, qui, dans l'oifiveté,
Avec l'abeille vigilante,
Veut partager un miel qu'il n'a point apprêté.

DORANTE.

Je vois où me conduit votre moralité,
Il eft jufte que j'y réponde.
Vous voulez que je prenne un état dans le monde,
N'eft-il pas vrai? Mais quoi! n'ai-je pas hérité
Du titre glorieux par mon père acheté?
Habile à réformer ce qu'a fait la Nature,
Sur ma famille il a jetté
Cet éclat merveilleux qui couvre la roture,

Et

Et mon nom déformais chez la race future
Peut voler avec dignité.

LA VÉRITÉ.

Eh ! fuffiez-vous de qualité,
Le titre de Seigneur ne feroit votre éloge,
Qu'autant que par vos foins vous l'auriez mérité.
Mais, à ne rien faire, on déroge.

DORANTE.

Comment! d'un tel difcours je fuis épouvanté.
Renoncer aux douceurs de la tranquillité !...
Oh! parbleu, c'eft payer chèrement la nobleffe.
Et puis, perdre fa liberté !...
C'eft une tyrannie, une inhumanité.

LA VÉRITÉ

Allons, un peu moins de foibleffe,
En faveur de la nouveauté.

DORANTE.

Vous êtes féduifante ; &... je ferois tenté,
Quoique votre fyftême & m'allarme & me bleffe,
D'en effayer l'utilité.
Mais fongez, qu'entre nous, il vient d'être arrêté,
Qu'après un fi pénible rôle,
Le plaifir, qui m'a fait une infidélité,
Plus vif & plus piquant, me fera préfenté.

LA VÉRITÉ.

Oui, je vous tiendrai ma parole ;
Et vous verrez que, pour être goûté,
Le plaifir veut être acheté.

SCENE IV.

LA VÉRITÉ, ROSETTE.

ROSETTE, *en faisant la révérence.*

Le soin de pénétrer un secret qui me touche,
En ces lieux a guidé mes pas ;
Le Tems ne refusera pas
De m'éclaircir de votre bouche.

LA VÉRITÉ.

Je ne pardonne qu'aux mamans
De se plaindre du Tems, dont la faulx inhumaine
A moissonné leurs agrémens ;
Si le dépit me les amène
Je leur dirai : chaque chose a son tems.
Puis-je empêcher l'Hiver de suivre le Printems ?
Mais vous, que de ses fleurs la Jeunesse couronne,
Qu'une foule d'Amans en tous lieux environne,
Que peut-il vous rester encore à desirer ?
Contre le Tems, enfin, osez-vous murmurer ?

ROSETTE.

Du Tems, quant à present, j'aurois tort de me plaindre :
Mais c'est pour l'avenir que je crois devoir craindre.

LA VÉRITÉ.

Voyons quelle frayeur a troublé vos esprits.

ROSETTE, *en hésitant.*

Pour moi, depuis un an, Lisidor est épris
De la plus vive ardeur....

LA VÉRITÉ.

La chofe eft naturelle ;
Beaucoup d'autres y feroient pris.

ROSETTE.

Chaque jour il me jure une ardeur éternelle....

LA VÉRITÉ.

Oh ! je me l'imagine bien.
Les fermens, en amour, ne coûtent prefque rien.
Après ?

ROSETTE.

Et ces fermens d'une flamme fidelle
Il me les a faits tant de fois !

LA VÉRITÉ.

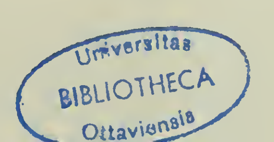
Que vous les avez crus ?

ROSETTE.

Il eft vrai, ...je les crois...
Mais, ce n'eft que de bonne forte ;
Car ma mère me dit que l'Amour eft trompeur,
Que les fermens qu'il fait, le zéphyr les emporte ;
Et, quand j'y fonge bien, l'avenir me fait peur.
Avant donc qu'une forte chaîne
M'uniffe à Lifidor, je veux, pour prévenir
Les maux que me feroit fouffrir
Une infidélité, peut-être, trop prochaine,
Savoir au jufte, déformais,
Si mon amant ne changera jamais.
L'avenir eft, pour vous, fans ombre & fans nuages ;
Madame, daignez m'éclaircir :
Croyez-vous Lifidor capable de groffir
La foule des Amans volages ?

LA VÉRITÉ.

Moi, que j'ofe vous dévoiler



L'avenir, ſur un point de cette conſéquence !
Non (quoique votre bouche ait beaucoup d'éloquence)
Je me garderai bien de vous le révéler.
Comment ! l'Amour auroit un reproche à me faire ;
Son règne paſſeroit plus vite qu'un éclair,
Si, dans cette importante affaire,
Meſſieurs les Amans voyoient clair.

ROSETTE.

Vous m'étonnez !

LA VÉRITÉ.

Que je vous jure,
Que, trop prompt à ſe dégager,
Dans huit jours Liſidor, infidèle & parjure,
Ne pourra réſiſter au deſir de changer !

ROSETTE, *épouvantée.*

Ciel ! que me dites-vous ? ...

LA VÉRITÉ.

Quoi ! déjà toute émue,
Contre le moindre choc vous ne ſauriez tenir,
Ma chère, & vous voulez pénétrer l'avenir ?
Eh ! s'il offroit à votre vue
D'un changement réel la diſgrace imprévue,
Pourriez-vous mieux la ſoutenir ?
Non, en votre faveur, c'eſt trop vous prévenir.
Trop sûre de votre infortune,
Du fatal changement que vous redouteriez,
Au fond de votre cœur par-tout vous porteriez
L'image odieuſe, importune ;
Et par votre chagrin vous l'anticiperiez :
Ou, ſuivant un autre ſyſtême,
Peut-être, auſſi, que de vous-même,
La première vous changeriez ;

Car ſouvent une Belle appelle à ſa défenſe
Les ſentimens altiers d'un orgueil outragé ;
Alors, en prévenant l'offenſe,
Votre ſexe en ſecret ſe croit aſſez vengé :
Mais que devient l'Amour ? L'Amour eſt négligé.

ROSETTE.

Mais, ſi votre bouche m'aſſure
Que jamais mon Amant ne ſe dégagera ? ...

LA VÉRITÉ.

Votre cœur ſe refroidira.
Une félicité déplaît, dès qu'elle eſt sûre ;
On mépriſe un plaiſir qui ne peut échapper.
L'homme, ennuyé d'un bien qui paſſe en habitude,
Ne daigne plus s'en occuper :
Le goût naît de l'obſtacle & de l'incertitude.
Chériſſez le bandeau qui vous couvre les yeux,
Il ſauve à votre cœur bien de l'inquiétude ;
Il doit vous être précieux.
C'eſt ſur ce point myſtérieux,
Que de tout tems le Fils de Cythérée,
De ſon aimable Empire a fondé la durée.
Dans ſes États chacun ignore ce qu'un jour
Il recevra du Tems favorable, ou critique ;
Et cette ſage politique
Tient les cœurs en haleine, & fait vivre l'Amour.

ROSETTE.

Madame, à vos conſeils je me rends avec joie.
Je vois de quels chagrins j'aurois été la proie,
Si, malheureuſement, vous m'euſſiez priſe au mot.
Quelle étoit mon extravagance,
De vouloir apprendre d'avance,
Ce que l'on ſait toujours trop tôt !

De vos ſages avis connoiſſant l'importance,
Je vais tâcher d'en profiter;
Et ſi je ne ſaurois prévenir l'inconſtance
D'un amant prompt à me quitter,
Je ſaurai du moins l'imiter.

LA VÉRITÉ.

Mais, quel extravagant entre dans cette ſalle?
Sur ſa figure originale,
Je le juge Faiſeur de Vers;
Sachons, auprès de moi, ce qui peut le conduire.

SCENE V.

LA VÉRITÉ, LE POETE.

LE POETE, *d'un ton ampoulé.*

LA Déeſſe qui vole au bout de l'Univers,
Pour y ſemer le bruit de mille faits divers;
L'active Renommée a pris ſoin de m'inſtruire
Que le Tems en ces lieux a ſu vous introduire.

LA VÉRITÉ.

Oui, Monſieur, me voilà. Mais de ce beau diſcours,
A quoi bon, dites-moi, la ridicule emphaſe?
Pourquoi de ces grands mots emprunter le ſecours?

LE POETE.

Quoi! dans le tour pompeux de ma ſublime phraſe,
Vous auriez méconnu le langage des Dieux,
Et celui des mortels qui le parle le mieux?

LA VÉRITÉ.

Vos geſtes & vos tons m'apprennent qui vous êtes,

Monſieur ; mais, ſoit dit entre nous,
Employé comme vous le faites,
Le langage des Dieux eſt la langue des fous.

LE POETE.

En vain, plus d'un Auteur inſolemment s'arroge
Le merveilleux talent des lyriques tranſports.
(*Il lui préſente un papier.*)
Dans cette Ode nouvelle, où je fais votre éloge,
Le Parnaſſe à vos yeux ouvre tous ſes tréſors.
Des honneurs qu'il vous doit, par ma bouche il s'acquitte.

LA VÉRITÉ, *ironiquement.*

Je Juge de ſon compliment
Par ſon Ambaſſadeur. Eh ! ceſſez ſeulement
De faire votre éloge, & du mien je vous quitte :
Mais comme l'encens eſt tout prêt,
Voici le moyen efficace
D'en tirer quelqu'intérêt.
Ne changez que la dédicace,
Et laiſſez l'écrit tel qu'il eſt.
Une Ode eſt ſouvent comme un cadre,
Où différens portraits peuvent être placés ;
Pourvu que la bordure quadre
Avec le Tableau, c'eſt aſſez.
Maintenant, il eſt bon, Monſieur, de vous apprendre
Qu'en ces lieux je ne ſuis à la place du Tems,
Que pour rendre juſtice aux mortels mécontens.
Avez-vous, contre lui, quelques plaintes à rendre ?
En ce cas j'écoute : autrement,
Épargnez-moi les frais d'un mauvais compliment.

LE POETE, *vivement.*

Si j'ai, contre le Tems, quelques plaintes à faire ?
De par Phébus ! Oh ! je vous en réponds.

LA VÉRITÉ.

Expliquez-moi donc cette affaire,
Ou, l'un ou l'autre, finiſſons.

LE POETE.

Eh bien! n'eſt-il pas vrai que ſur tous les Ouvrages,
Le Tems, en toute occaſion,
A ſon droit de réviſion?
Que tel a du public uſurpé les ſuffrages,
Par un nom impoſant, par un éclat trompeur,
(Dont on ſuit trop ſouvent la frivole vapeur)
A qui le Tems, ſur le Parnaſſe,
Aſſigne, tôt ou tard, ſa véritable place?
Que tel auſſi, par un malheur
Que le préjugé ſeul enfante,
A, dans ſon origine, éprouvé la douleur
De ne point voir ſa Muſe triomphante;
Qui, vengé par le Tems, d'un ſi mauvais ſuccès,
Sur le public enfin remporte la victoire,
Et brave, au milieu de ſa gloire,
Quiconque avoit oſé lui faire ſon procès?

LA VÉRITÉ.

Que conclure de-là?

LE POETE.

Ce qu'il faut en conclure?
Belle demande, par ma foi!
Que le Tems a tort avec moi.
Quelle eſt ſa raiſon, pour m'exclure
Du nombre des Auteurs dont il fait, tôt ou tard,
Apprécier les vers, rendre les noms célèbres,
Tandis qu'il laiſſe encor le mien dans les ténèbres?
Comment donc? me prend-t-il pour un Auteur bâtard?
Pourquoi me ravir une eſtime

Sur laquelle j'avois compté ?
Des enfans d'Apollon elle eſt la légitime ...

LA VÉRITÉ.

Apparemment, ce Dieu vous a déshérité.

LE POETE.

De mes ſoins, triſte récompenſe !
L'injuſtice à ce point devroit-elle régner ?
Depuis plus de vingt ans qu'avec grande dépenſe,
Dans Paris, à mes frais, & ſans rien épargner,
Mes Ouvrages incomparables
Ont été mis ſous preſſe, affichés, publiés,
A-t-on jetté ſur eux des regards favorables ?

LA VÉRITÉ.

On les a peut-être oubliés,
Et fort ſouvent on gagne à l'être.

LE POETE.

Eh ! Déeſſe, l'aurois-je été,
Si le Tems, agiſſant contre toute équité,
N'avoit pas négligé de me faire connoître ?

LA VÉRITÉ.

Vous êtes dans l'erreur : voici la vérité.
Cette foule d'écrits que nous voyons paroître
Du Tems ſeul n'obtient point ce qu'elle a mérité.
Lorſque de l'avenir on oſe ſe promettre
Un triomphe en vain ſouhaité,
C'eſt l'effet de la vanité.
Sur les écrits le Tems ſeul ne peut mettre
Le ſceau de l'immortalité.

LE POETE.

Cependant un Auteur que l'on a, ſans l'entendre,
Condamné précipitamment,
Appelle à la Raiſon d'un premier mouvement ;

Il eſt même en droit de prétendre
A faire réformer un mauvais Jugement.

LA VÉRITÉ.

S'il ſe plaint avec fondement.

LE POETE.

Telle penſée eſt mal reçue,
Pour avoir été mal conçue,
Qui ſe met en crédit par la réflexion.
Telle beauté d'abord ne fut point apperçue,
Qui captive & ravit l'imagination,
Si-tôt qu'elle n'eſt plus déçue
Par les mauvais conſeils de la prévention.

LA VÉRITÉ.

J'en conviens. Un Auteur, excellent par eſſence,
Quoique ſifflé dans ſa naiſſance,
Reçoit des mains du Tems un laurier immortel.
Mais, encore une fois, c'eſt une erreur extrême,
De croire qu'un écrit, pitoyable en lui-même,
Puiſſe jamais ceſſer de nous paroître tel.

LE POETE.

Avec peine je vous écoute;
Tous vos raiſonnemens ſont des contes en l'air,
Le Public eſt aveugle, & le Tems n'y voit goute;
Et, vous-même, ma foi, n'y voyez pas trop clair.

LA VÉRITÉ.

A merveille! voilà l'ordinaire refuge
De ceux qui, comme vous, ont un mauvais ſuccès;
De la perte de leur Procès,
Ils croyent ſe venger en inſultant le Juge.

LE POETE.

Vous me parlez de Juge! Allons, çà, dites-moi;
Dites-moi donc, de bonne-foi,

Si l'on en voit encor, dans le ſiècle où nous ſommes,
Qui puiſſent des écrits juger avec honneur ?

LA VÉRITÉ.

Quoi ! vous oſez nier, Monſieur le raiſonneur,
Qu'il eſt encor parmi les hommes,
Des Juges en grand nombre, & des plus connoiſſeurs ?

LE POETE.

Dites plutôt qu'il eſt grand nombre de Cenſeurs.

LA VÉRITÉ.

On rend juſtice au vrai mérite.

LE POETE.

Oui, tout le monde veut juger ;
Et voilà juſtement ce dont mon cœur s'irrite.

LA VÉRITÉ.

Vous avez vos raiſons, Monſieur, pour enrager.

LE POETE, *avec feu.*

Ai-je fait un Ouvrage : une troupe cauſtique
Vient m'étourdir de ſa critique.
Et, qui ſont ces Cenſeurs dont on fait tant de bruit ?
Un petit-Maître mal inſtruit,
(Il met ſon chapeau.)
Qui, ſe quarrant ainſi, le chapeau ſur l'oreille,
Jette ſur mon Ouvrage un coup-d'œil en paſſant ;
Puis, du bout des doigts careſſant
Sa figure poupine & qu'il croit ſans pareille,
D'un air vain & diſtrait, en prenant du tabac,
Prononce ſur ma Pièce *& ab hoc & ab hâc.*

C'eſt un Chanſonnier de la Ville,
Qui, croyant poſſéder un mérite complet,
Pour avoir fait un Vaudeville,
Habille en mirlitons, tout ce qui lui déplaît ;

S'imaginant, dans ſon erreur extrême,
Que l'on compoſe un long Poëme,
Auſſi facilement que l'on fait un couplet.

C'eſt un Abbé muguet, qui, gardant ſes éloges
Pour les jolis tendrons qu'il lorgne en tapinois,
Promène dans toutes les loges
Ses regards curieux ſur d'aimables minois;
Puis, tout-à-coup, au cinquième Acte,
Se déclare à tort, à travers,
Avec le même front qu'une perſonne exacte
Qui pèſe mûrement la conduite & les Vers.

Avec la même impertinence,
C'eſt un Procureur empeſé,
Qui, de ce que j'ai compoſé,
Décide ſuivant l'Ordonnance:
Contre ma Pièce il donne un ample contredit.
Pour répondre, ſi je m'explique,
Il m'aſſomme d'une réplique,
Par laquelle il requiert que je ſois interdit.

C'eſt un Financier ſans étude,
Qui ſur le bel-eſprit tranche du Potentat;
Avantageux par habitude,
Ignorant par nature, & bruſque par état.
Il juge par article, il ſuppute, il calcule
D'un air gravement ridicule,
Mes vers, comme dans un Bureau
Il feroit quelque Bordereau.
Arrive-t-il alors qu'une phraſe le choque:
Sur le tout il met un zéro.

De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relègue au dernier numéro.

La fureur de juger a paſſé juſqu'aux femmes ;
Et je vis l'autre jour, au Théâtre, deux Dames
Décider, en faiſant des nœuds,
Des endroits les plus épineux ...

LA VÉRITÉ.

Alte-là, s'il vous plaît ; vous ne connoiſſez guères
Les Talens & les Droits de ce Sexe charmant :
Des ouvrages d'eſprit il juge ſainement.
Si vous avez pour vous quelques règles vulgaires,
Il a pour lui le ſentiment.

LE POETE.

Quel travers !

LA VÉRITÉ.

Cependant rien n'eſt plus véritable :
Avec moi n'avouerez-vous pas
Que mon Sexe eſt rempli d'appas ?
Que l'ame la plus intraitable
Ne ſauroit réſiſter à ſes attraits vainqueurs ?

LE POETE.

D'accord.

LA VÉRITÉ.

Eh bien ! ſachez, Monſieur l'Auteur cauſtique,
Que l'on a ſur l'eſprit un pouvoir deſpotique,
Quand on eſt le maître des cœurs.

LE POETE.

Eh ! dites-moi, qui peut décrire
Les traits de la cabale & de ſes ſectateurs,
Du monde littéraire, outrés perturbateurs,

Eſprits incapables d'écrire,
Mais prompts à décrier les meilleurs Écrivains ?

LA VÉRITÉ.

Eh! contre le vrai beau, tous leurs efforts ſont vains :
Mais toujours un Auteur impute à la cabale
La chûte qu'il ne doit qu'à ſes propres travers ;
Des Écrivains ſujets à de triſtes revers,
C'eſt la reſſource générale.
Ainſi le Nautonnier qui vogue imprudemment,
Aux vents impétueux impute ſon naufrage,
Tandis que, s'il eût ſû manœuvrer ſagement,
Il auroit pu faire tête à l'orage.
Dans les mains d'un Auteur ſon deſtin eſt remis ;
Celui qui du Public n'obtient point le ſuffrage,
N'a ſouvent d'autres ennemis
Que les défauts de ſon Ouvrage.

LE POETE.

Ainſi donc mes écrits, ſelon vous, ſont mauvais,
Et nos derniers neveux ne les verront jamais ?

LA VÉRITÉ.

Eh! qui parle, Monſieur, des écrits que vous faites ?
Ai-je été les chercher dans leurs ſombres retraites ?
Non ; je reſpecte leur repos.
Pourquoi troubler ici le mien par vos propos ?

LE POETE.

Ah! c'en eſt trop! je me retire :
Mais je vais contre vous aiguiſer tous les traits
De la plus piquante ſatyre.

LA VÉRITÉ, *ironiquement.*

Vous allez donc, pour moi, rimer ſur nouveaux frais ?

LE POETE.

Et ſur un autre ton !

LA VÉRITÉ.

Oh ! vraiment, je le penſe.
Faites mieux, cependant ; &, pour me décrier,
D'une Pièce nouvelle épargnant la dépenſe,
Contentez-vous de publier
L'Ode que vous vouliez tantôt me dédier :
Il n'eſt ſatyre, je vous jure,
Qui me déshonore à ce point :
L'encens qu'offre celui qui n'en mérite point,
Doit être pris pour une injure.

(*Le Poëte déchire l'Ode, & ſort très-irrité.*)

SCENE VI.

DAMON, LE BARON, LA VÉRITÉ.

LE BARON, *en entrant.*

J'AI mes raiſons, ſandis !...

DAMON.

Eh ! n'ai-je pas les miennes ?
Chacun fera voir les ſiennes,
Et la Vérité jugera.

LE BARON.

Dis qu'elle té condamnera.

LA VÉRITÉ.

De quoi donc s'agit-il ?

LE BARON.

La diſpute eſt nouvelle,
Et mérite, ma foi, que jé vous la révèle.
En bref voici lé point qui nous fait diſputer...

DAMON, *avec dépit.*

Que tu vas m'impatienter !

LE BARON.

Jé ſoutiens qué d'un vol rapide,
Lé Tems fuit, & qué rien né ſauroit l'arrêter :
Voilà mon ſentiment ; lui, d'un air intrépide,
Le croiriez-vous, Déeſſe ? oſe mé conteſter.
Eh ! cadédis, quelle magie
T'enſorcelle à cé point ?...

DAMON.

Ceſſe de plaiſanter.
Déeſſe, daignez m'écouter.
Dans une ſombre léthargie
Le Tems n'eſt-il pas las de nous faire languir ?
Pour moi, je n'y puis plus tenir ;
Sa marche tardive me glace.

LE BARON.

Jé té dis qu'il court, & bien fort.

DAMON.

Non, te dis-je, il demeure en place ;
Je croirois volontiers qu'il dort,
Ou que l'on a coupé ſes aîles.

LE BARON.

Ses aîles, cadédis, croiſſent à chaque inſtant !
Jé voudrois qué lé ſort, pour mé rendre content,
D'un bon coup de ciſeau mé débarraſſât d'elles.

DAMON.

DAMON.

Laiſſe-là tes ſubtilités ;
Un ſeul mot va trancher toutes difficultés.
L'aimable Célimène eſt de ta connoiſſance.

LE BARON.

C'eſt un tendron digne d'attachement.

DAMON.

Eh bien ! pour cet objet charmant,
Des traits du Dieu d'Amour je reſſens la puiſſance ;
Célimène, pour moi, la ſent également :
Mais, ô ſort trop cruel ! une funeſte abſence
A ſéparé deux cœurs unis ſi tendrement.
On me fait eſpérer, de moment en moment,
Un retour cher à ma tendreſſe :
Chaque jour au Tems je m'adreſſe,
Pour qu'il faſſe ceſſer un triſte éloignement,
Je le ſupplie & je le preſſe.
Inutiles deſirs ! frivole empreſſement !
Le cruel rit, hélas ! de mon impatience.
Après cette fatale & longue expérience,
Croirai-je que le Tems vole rapidement ?

LE BARON.

Mon ami, tes raiſons né valent pas lé Diable ;
Tu veux trancher du Céladon :
Mais ſais-tu bien qu'au bon-homme Alcidon,
J'ai fait certain billet payable,
(Quand j'y ſonge, ſandis ! jé tremble tout entier)
Payable dans un mois, & cela ſans quartier ?
Eh donc ! après céla ton eſprit s'évertue
A prouver qué lé Tems marche à pas dé tortue ?

Il vole, cadédis, (jé té l'ai déjà dit)
Et d'une viteſſe effroyable.

LA VÉRITÉ.

Oui, quand on n'a point de crédit.

LE BARON.

Un autre objet encor m'intéreſſe ; &, dé grace,
Faites-y bien réflexion,
Et rédoublez l'attention.
Quand jé fis lé billet qui cauſe ma diſgrace,
Jé comptois ſur lé prompt trépas
D'un vieux oncle fort riche, & qui né finit pas.
Cadédis ! eſt-il rien dé pire ?
Voyez ſi c'eſt à tort qué du Tems jé mé plains !
Il rétarde à deſſein lé moment où j'aſpire,
Et hâte célui qué jé crains.

DAMON.

Mais ſon raiſonnement, Déeſſe, eſt pitoyable ;
Daignez avoir égard au mien :
Que le Tems, par votre moyen,
Me rende un objet adorable ;
Qu'il faſſe diligence...

LE BARON.

Hé non ; tout doux, tout doux !
Jé né ſuis pas en fonds, qu'il aille un peu moins vîte ;
Nous nous rencontrerons toujours trop tôt au gîte,
Mon créancier & moi, ſans courir en vrais fous.

DAMON, *à la Vérité.*

J'expire de langueur, d'amour & de triſteſſe ;
Si le Tems ne me rend un objet plein d'appas...

LE BARON.

Jé ſuis nul, puiſſante Déeſſe,
Si lé Tems double lé pas.

DAMON, *à la Vérité.*

Songez que rien n'égale en attraits, en tendresse,
Mon incomparable Maitresse:
On admire en tous lieux; sa vertu, son esprit;
Il n'est aucun mortel, que sa beauté ne charme.

LE BARON, *à la Vérité.*

Songez qué lé vieillard à qui j'ai fait l'écrit,
Est homme à faire du vacarme;
Qué dé cé monde-ci, pour mé faire enrager,
Mon oncle né veut point encore déloger;
Il dort, il boit, il mange, il marche par merveille;
Jamais oncle, sandis! né sé porta si bien.
Pour lé faire songer à mé laisser son bien,
Lé Tems né pourroit-il lé tirer par l'oreille?

DAMON.

Déesse, mon bonheur peut-il se retarder?

LE BARON.

Eh! sandis, jé né veux que la prérogative
D'être lent à payer, ou prompt à succéder.

LA VÉRITÉ.

Sans approuver l'alternative,
Voici de quoi vous accorder.
Baron, rendez hommage au Dieu de la tendresse;
Allez ensuite attendre, à quelque rendez-vous,
Votre incomparable Maitresse,
Et le Tems marchera très-lentement pour vous.
Vous, Damon, qui doutez que le Tems ait des aîles,

Faites quelque billet payable dans deux jours,
Et demain vous viendrez m'en dire des nouvelles.

LE BARON.

A démain ; c'eſt bien dit.

LA VÉRITÉ.

Apprenez pour toujours,
Que vous faites au Tems un injuſte reproche ;
Votre caprice ſeul l'éloigne ou le rapproche ;
Croyez-moi, ſans le perdre en frivoles diſcours,
Ne ſongez déſormais qu'à reſpecter ſon cours.

LE BARON.

Sandis! Jé ſuis charmé dé cette répartie :
Dieu mé damne, jé veux être de la partie ;
Accordez-moi votre amitié,
Jé vous livre la mienne ; & tous deux, à la ronde ;
Nous allons récréer une moitié du monde,
Aux dépens dé l'autre moitié.
Adioucias.

LA VÉRITÉ.

Adieu. L'homme me fait pitié !



SCENE DERNIERE.

LA VÉRITÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en riant.*

S'AFFLIGER pour le Tems! ah! ah! quelle folie!...
Mais, que vois-je? quelle eſt cette jeune beauté?...

LA VÉRITÉ.

Approchez; c'eſt la Vérité.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru qu'elle fût ſi jolie.
On me l'a peinte, mille fois,
Avec un air ſombre & ſournois,
Qui me l'auroit fait fuir d'une lieue à la ronde:
Mais, à préſent que je la vois,
Je m'étonne bien qu'on la fronde;
Et qu'avec les appas d'un ſi gentil minois,
Elle ne faſſe point fortune dans le monde.

LA VÉRITÉ.

C'eſt que toujours le Vice a redouté mes traits;
Et la ſeule Vertu me trouve des attraits.

ARLEQUIN.

Comptez ſur mon reſpect, ainſi que ſur mon zèle.
Quoi qu'il en ſoit, Madame, ou bien Mademoiſelle,
Tout comme il vous plaira... de grace, dites-moi,
Par quelle aventure, & pourquoi,

Un tas d'originaux aſſiége votre porte,
Et quel vertigo les tranſporte ?

LA VÉRITÉ.

De leur mauvaiſe humeur ils accuſent le Tems.

ARLEQUIN.

Eſt-ce ſa faute, à lui, s'ils ne ſont pas contens?

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sur les plus beaux diſcours ce bon ſens-là l'emporte.
(*Haut.*)
Mais, vous-même, n'avez-vous point
A vous plaindre du Tems ? Car chacun, ſur ce point,
Croit avoir des plaintes à faire.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! vous vous moquez ; eſt-ce-là mon affaire ?
Hors le chagrin, tout me convient ;
Et je prends le Tems comme il vient.
Quand il eſt clair & beau, mes jambes ſe démènent ;
Je ſaute, je m'exerce & fais le jouvenceau.
L'appétit vient s'offrir à ceux qui ſe promènent.
A la brune, je vais trinquer ſous un berceau,
Où, par la main, l'Amour & Bacchus me ramènent.

LA VÉRITÉ.

Si tout-à-coup la pluie inonde le jardin ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! dans le ſallon, je me ſauve ſoudain ;
Là, tandis que le Ciel, en faveur de la Terre,
Fait groſſir le raiſin, en y mêlant de l'eau,
Le vin vieux coule dans mon verre ;
J'en débarraſſe le caveau,
Pour faire place au vin nouveau.

Au Printems, que de fleurs croiſſent dans mon parterre!
J'en forme des bouquets pour un objet charmant.
Quels que ſoient les liens d'un tendre attachement,
Une chaîne de fleurs à propos les reſſerre.
Quelquefois, s'animant au gré de mes deſirs,
Une danſe légère amuſe mes loiſirs.
Aux chaleurs de l'Été le Printems fait-il place :
Nouveaux biens & nouveaux plaiſirs :
Je dors à l'ombre, & je bois à la glace.

LA VÉRITÉ.

L'Automne vient enſuite.

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'eſt pour le coup,
Qu'il faut faire la capriole.
La vendange nous affriole.

LA VÉRITÉ.

Mais la vigne, dit-on, ne rendra pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Eh bien! je m'en conſole,
Car les vins en feront meilleurs :
Cela vaut-il qu'on ſe déſole ?
Ce qu'on perd d'un côté, ſe regagne d'ailleurs.

LA VÉRITÉ.

Sans doute : mais déjà l'Automne prend la fuite ;
En long manteau fourré, l'Hiver marche à ſa ſuite,
Couronné de glaçons, de neige & de verglats...

ARLEQUIN.

Vîte, vîte, à la cave ; & nargue des frimats!
Caveau charmant, ſéjour plus agréable

Que les riches Palais qu'étale l'Univers !
Aux ardeurs des Étés il eſt impénétrable ,
Et n'eſt point acceſſible aux rigueurs des Hivers.
Quoi qu'en diſent les ſots ; tenez , je les défie
De traiter ceci de chanſons :
Tous les Tems ſont fort bons , quand nous en jouiſſons.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sa morale fait honte à la philoſophie ;
Elle ne donne pas d'auſſi bonnes leçons.

ARLEQUIN.

Savez-vous qu'ici bas , tout homme , pour bien faire ,
Devroit s'enviſager comme l'enfant des Dieux ,
Et comme leur penſionnaire ,
Qui les paye fort mal , & ne fait rien pour eux ?
Après cela , ſur ce qu'ils donnent ,
Là , là , nous ſied-il bien de vouloir chicaner ?
Quiconque là-deſſus oſe ſe mutiner ,
Mérite , en vérité , que les Dieux l'abandonnent.
Pour moi , je prends , ſans raiſonner ,
Ce que le Tems me ſert ; que ce ſoit ſur la nappe ,
Sur un gazon , ou bien ſur un tréteau ;
Aſſis , debout , à cheval , en bateau ;
Tout m'eſt bon , & rien ne m'échappe.

LA VÉRITÉ.

Mais , jamais l'avenir ne vous a-t-il fait peur ?
Êtes-vous aſſuré d'être toujours le même ?
Car tout homme eſt ſujet à changer de ſyſtême.

ARLEQUIN.

Bon ! l'avenir n'eſt qu'un trompeur.

Si je ſuis toujours honnête-homme ,
Allez, je vous réponds du bonheur d'Arlequin ;
Et ſi je deviens un coquin ,
Vous pouvez , auſſi-tôt , ordonner qu'on m'aſſomme.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Cet homme-là m'étonne ! il a réponſe à tout.
Je prétends néanmoins l'éprouver juſqu'au bout.
(*Haut.*)
Eh quoi ! vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le Livre de l'avenir ?
Devant vous , notre ami , vous plaît-il que je l'ouvre ?
D'un ſeul coup-d'œil on y découvre
Le paſſé , le préſent , & ce qui doit venir.

ARLEQUIN, *étonné.*

(*Après avoir rêvé.*)
Ah ! ah ! . . . Mais, dites-moi , ſi mon chapitre porte
De quelque mauvais ſort l'article déplaiſant ?
Hem ! pourrai-je dès-à-préſent
Déchirer le feuillet ? . . .

LA VÉRITÉ.

Non.

ARLEQUIN.

Eh bien ! que m'importe
Quel ſort peut m'être réſervé ,
Si, dans le cas d'une infortune ,
Elle m'offre par-tout ſa figure importune ,
Sans que jamais je puiſſe en être préſervé ?

Par ma foi, je ferois une grande bévue,
De prévenir le mal qui n'eſt point arrivé !
Ce triſte objet, du moins, ne bleſſe point ma vue,
C'eſt toujours autant d'épargné.
Tant que la chance eſt imprévue,
On n'a ni perdu ni gagné.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Sages raiſonnemens qu'inſpire la Nature !
Jamais l'étude & l'art n'atteindront à cela.
(Haut.)
Mais, mon cher Arlequin, vous vous défendez là
Sur une diſgrace future,
Que dans l'ordre des Tems on vous découvriroit.
Mais, ſi l'avenir vous offroit
Quelque gracieuſe aventure ;
Un feſtin, par exemple ? . . . Hé bien ? . . .

ARLEQUIN.

Encor vit-on :
Cela vaut toujours mieux que des coups de bâton.
(Il rêve.)
Dites-moi, cependant, d'une ſi bonne chance
Pourrai-je profiter d'avance,
Et preſſer l'heure du feſtin ?

LA VÉRITÉ.

Non ; cette heure dépend des ordres du Deſtin ;
On attend . . .

ARLEQUIN.

Foin de vous & de votre ſcience !
Il me faudra donc déſormais

Sécher ſur pied, mourir d'impatience,
Dans l'attente d'excellens mets,
Que peut-être Arlequin ne goûtera jamais !
J'enrage ! c'eſt autant de cuiſine perdue :
J'aimerois beaucoup mieux ne l'avoir jamais vue.
La peſte ſoit auſſi de ce maudit acroc,
Qui, ſur la bonne chère ardemment attendue,
Tient la mâchoire ſuſpendue !
Je ſuis comme le chat, qui, de loin, voit au croc
Une éclanche blanche & dodue,
Qui ne peut lui devenir hoc.
Faut-il vous dire tout en bloc ?
Je n'ai que faire du grimoire,
Du paſſé ni de l'avenir ;
Je m'embarraſſe peu de ce qui doit venir,
Et du paſſé j'ai perdu la mémoire ;
Au préſent ſeul je prétends m'en tenir.
A quoi bon, dites-moi, vos lunettes d'approche?...
Non, non : il nous ſied mal, à nous autres humains,
D'être ſi curieux : vivons ſans nul reproche ;
Sur le reſte cachons nos yeux avec nos mains.
C'eſt ainſi que je marche à tâtons dans le monde :
Si je trouve en chemin une foſſe profonde,
Et que je ne ſaurois prévoir,
Grace aux Dieux immortels, que de bon cœur je prie,
(*Il montre ſon cœur.*)
Auſſi-tôt j'entends là quelque choſe qui crie :
Garre, garre le *pot au noir !...*
Ce cri-là me réveille, & m'empêche de cheoir.

LA VÉRITÉ.

Que j'aime ſon calotinage !
Qu'avec lui la Sageſſe a d'aimables façons !

Quand elle s'aſſocie au léger badinage,
Elle eſt ſupérieure aux plus graves leçons.
Je tenois pour le Tems École générale ;
Mais pour rendre ſenſés les mortels les plus foux,
Arlequin, je prétends déſormais que chez vous
Ils faſſent leur cours de Morale.

ARLEQUIN.

Oui, qu'ils viennent ; j'ai près d'ici
Quelques-uns de mes camarades ;
Bons enfans comme moi, ſans ſoin & ſans ſouci ;
Voulez-vous que par leurs gambades
Ils vous divertiſſent auſſi ?

LA VÉRITÉ.

Volontiers. J'aurai réuſſi,
Si ceux que le Tems rend malades
Goûtent de ce remède-ci.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

A I R.

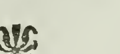
COMME le Tems, l'Amour s'envole.
Sachons d'un murmure frivole
Étouffer ſagement les accens ſuperflus.
Pour une fleur qui meurt, mille autres vont éclore :
Oublions le plaiſir que nous ne goûtons plus,
Pour ſonger à celui qui nous demeure encore.

(*On danſe.*)

AUTRE AIR.

QUE le Tems à l'Amour enlève de conquêtes !
Que l'Amour fait perdre de Tems !
Parmi de vains plaiſirs & d'inutiles Fêtes,
Le petit Dieu fait couler nos inſtans :
Mais, jaloux d'un bonheur qui nous rendroit contens,
Et prompt à nous ravir des faveurs toutes prêtes,
Le Tems change les cœurs, & fait les inconſtans.
QUE le Tems, &c.

(*On danſe.*)



VAUDEVILLE.

I.

Souvent une fauſſe démarche
Déconcerte tous nos projets;
Il faut conſulter, dans ſa marche,
Les heures, les lieux, les objets.
Auprès des Grands & chez les Belles,
A la guerre, dans les ruelles,
L'art eſt de ſaiſir les inſtans.
Heureux celui qui le poſſède!
Le grand talent, à qui tout cède,
Eſt de ſavoir prendre ſon tems.

II.

A ſa fille, d'un ton ſévère,
Orphiſe parle de l'Amour;
Cependant Orphiſe veut plaire,
Quoique déjà ſur le retour.
La jeune Agnès, qui l'examine,
Par l'exemple ſe détermine
A profiter de ſon printems.
Pour interdire à vos fillettes
Les Amans & les amourettes,
Mères, prenez mieux votre tems.

III.

Philis choiſit un tête-à-tête,
Pour déclarer à ſon Amant

Qu'elle dédaigne ſa conquête,
Et qu'il brûle inutilement.
De cette mauvaiſe défaite,
La raiſon eſt peu ſatisfaite ;
Les Amours ſeuls en ſont contens.
Pour montrer un viſage auſtère
Au malin Enfant de Cythère,
Belles, prenez mieux votre tems.

IV.

LE GASCON.

La gloire maintient mon épée
Au-deſſus dé mon révénu ;
Veut-on qu'elle ſoit occupée,
On eſt toujours lé bien-vénu :
Faut-il aider dé mon courage,
Ceux dé mes amis qu'on outrage,
Jé brave tous les contre-tems ;
Mais un homme qui fait réſſource,
Tente-t-il l'accès dé ma bourſe ?
Cadédis ! il prend mal ſon tems.

(*On danſe.*)

Fin du Divertiſſement.

LETTRE

D'UN PROVINCIAL

A SON AMI DE PARIS,

Au sujet de la Comédie de l'ÉCOLE DU TEMS.

VOUS m'avez envoyé, Monsieur, fort à propos, un exemplaire de la Comédie de L'ÉCOLE DU TEMS ; le bien qu'on en dit, & un peu de critique qu'on en fait ici, m'ont donné beaucoup d'envie de la lire, n'étant point à portée de la voir représenter. Comme la Pièce a été généralement approuvée, il n'y a rien à vous dire au sujet de ses Partisans ; mais comme elle a aussi quelques Censeurs, je vais vous faire part de leurs sentimens.

Je les partage en deux classes ; les uns disent que, » pour accorder le nom de Comédie à cette Pièce, » il faut que toutes les autres qu'on nous a données » jusqu'à présent sous le titre de Comédies, n'en aient » que le titre & point les qualités, puisque *l'École du* » *Tems* diffère entièrement de toutes les autres, & que » l'on n'en peut trouver aucune de la même espèce, » soit dans Molière, Renard ou Destouches, qui sont » certainement les meilleurs Auteurs sur lesquels on » puisse se régler : &, en effet, dans celles-ci nous » voyons une certaine intrigue, qui, ménagée dès le » commencement, nous conduit en suspens jusqu'au » dénouement ; qui excitoit, pendant tout le cours de

» la

» la Pièce, notre curiofité ; au lieu que dans celle-là,
» les Perfonnages qui ont paru dans une Scène ou deux
» ne fe font plus voir, & ne fufpendent aucunement
» notre efprit, de forte que toutes les réponfes que
» la Vérité fait aux perfonnes qui font venues l'interro-
» ger, pourroient paffer pour autant de Comédies,
» puifqu'avant qu'elles difparoiffent, l'on en voit le
» dénouement ».

Les autres Critiques, c'eft-à-dire ceux que je mets dans la feconde claffe, difent : « Que le caractère de
» la Vérité eft de ne fe jamais démentir ; ce que l'on
» voit cependant arriver dans la Pièce en queftion,
» puifque la Vérité, dans la Scène troifième, page 92,
» blâme la vie oifive & inutile de Dorante, en lui ré-
» pondant, lorfqu'il lui dit qu'il n'a point d'affaires, &
» qu'il cherche à paffer le tems :

Eh quoi ! vous n'avez rien à faire !
Chacun doit, néanmoins, s'occuper dans l'État.
Depuis le Villageois jufques au Potentat,
Chacun a fes devoirs, tout mortel eft comptable...

Et qu'elle ajoûte dans un autre endroit, page 95 ;

Les plaifirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

» Enfin, dans tout le refte de la Scène, elle fait
» voir, avec raifon, à cet homme inutile, qu'il faut
» s'occuper, & orner fon efprit de belles ou utiles
» connoiffances ; au lieu que, dans la Scène feptième,
» elle donne des louanges à la vie que mène Arlequin,
» qui ne s'occupe cependant pas mieux que l'homme
» inutile, qui ne fait que boire, que manger, & qui ne
» rend aucun fervice à l'État. Bien loin de l'approuver,

» comme elle le fait, elle auroit dû, ce femble, lui
» dire :

Les plaifirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

. . . .

Chacun doit . . . . s'occuper dans l'État, .

Depuis le Villageois jufques au Potentat.

(Dit-elle plus haut à Dorante.)

» Or ce Dorante eft Potentat à l'égard de l'Arle-
» quin, & cet Arlequin eft Villageois à l'égard de Do-
» rante ; donc Arlequin mérite le même blâme que
» Dorante ».

Avant que j'euffe reçu la Comédie, ces divers fentimens me rendoient perplexe ; mais, après l'avoir lûe, j'ai pris le parti de la Pièce, en difant aux premiers Cenfeurs, que je convenois avec eux, que les Comédies de Molière, de Regnard & de Deftouches, étoient différentes de celle-ci ; mais qu'ils devoient faire attention que celles-là étoient pour le Théâtre François, & que celle-ci eft pour le Théâtre Italien, à qui les Scènes coupées & épifodiques conviennent ; pour preuve de quoi, je leur ai cité plufieurs Pièces dans le même goût, nommément, *les Débuts, le Triomphe de l'Intérêt, le Je ne fais quoi*, &c.

A l'égard des feconds, leur critique me paroiffant plus plaufible, ou du moins plus fpécieufe, je fuis retombé dans la perplexité. Vous êtes éclairé par vous-même, Monfieur, &, de plus, vous êtes à la fource des beaux-efprits, d'où l'on peut par conféquent tirer un jugement fain ; c'eft pourquoi je vous prie de m'inftruire de ce que vous & vos amis en penfent. Je fens bien que vous n'avez voulu me rien dire de la Pièce en me l'envoyant, afin de favoir comme on en juge dans notre Province ; je vous le dis naïvement, & avec autant de franchife que je fuis, &c.

LETTRE

*De l'Auteur de la Comédie de l'*École du Tems, *à M. D. L. R. Auteur du Mercure de France, pour ſervir de Réponſe à une Lettre inſérée dans le premier Volume du mois de Décembre* 1738, *au ſujet de cette Comédie.*

Monsieur,

Comme je n'ai pas l'honneur de connoitre l'Auteur de la Lettre à laquelle je me propoſe de répondre aujourd'hui, vous me permettrez de m'adreſſer à la correſpondance générale du Parnaſſe.

Il y a déjà quelque tems que l'on m'a annoncé l'écrit qui vient de paroitre dans le Mercure. Je l'ai attendu dans les diſpoſitions convenables à la foibleſſe de mon âge & de mes talens. Je cherche moins à me juſtifier qu'à m'inſtruire. La critique nous ſert mieux que l'éloge ; mais on doit être également flatté de l'un & de l'autre. J'ai donc un double remerciment à faire à l'Auteur de la Lettre en queſtion. D'un côté, il m'a fait la grace de m'avertir de ce qu'on trouve à reprendre dans ma Pièce; (& je ſoupçonne volontiers ſon indulgence & ſa politeſſe d'avoir abrégé cet article.) D'un autre côté, il ſe charge généreuſement de ma défenſe, du moins en

partie. Je ſuis infiniment ſenſible à cette apologie, & il étoit bien capable de le faire en tout ; mais il a feint modeſtement de ſe trouver dans l'embarras ſur la Scène d'*Arlequin*, afin, apparemment, de me laiſſer le mérite de répondre moi-même à cette dernière objection. C'eſt ce que je vais faire de mon mieux, après avoir ajoûté quelques obſervations à celles que l'Auteur de la Lettre a faites pour juſtifier le titre de Comédie que j'ai donné à ma Pièce.

Ce titre a déjà été diſputé pluſieurs fois aux Pièces épiſodiques. Eſt-ce avec raiſon ? C'eſt ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Je me contenterai de rapporter ici ce que l'un de nos meilleurs Auteurs * en ce genre, a dit, à ce ſujet, dans une Préface fort ingénieuſe, qu'il a miſe depuis peu à la tête de ſes *Œuvres de Théâtre :* il avoit à ſe juſtifier d'un reproche tout ſemblable.

» Une allégorie ingénieuſement imaginée, & heu» reuſement ſoutenue par un rempliſſage brillant » qui peint les mœurs du jour, & qui ſaiſit des ridi» cules nouveaux, mérite, je crois, le nom de Pièce » autant que la plupart des Comédies d'un Acte, dont » le fond d'une intrigue triviale forme le nœud groſſier, » ou qui roule ſur le pivot d'un caractère uſé, ou à peine » ébauché, s'il n'eſt pas rebattu, & dont un mariage, » prévu dès la première Scène, fait toujours le dé» nouement uniforme. Contentez-vous, s'il vous plaît, » de ce peu de mots, pour le genre allégorique. Peut» être même ſont-ils de trop.

» Au ſurplus, ma faute, (ſi c'en eſt une d'appeller » *Comédie* une Pièce épiſodique,) cette faute, dis-je, » m'eſt commune avec tous ceux qui ſe ſont exercés » dans ce genre auſſi ſuſceptible qu'un autre, de l'utile » & de l'agréable, du plaiſir & de l'inſtruction ».

* *M. de Boiſſy.*

Les Cenſeurs, dont l'Auteur de la Lettre a ſoin de rapporter les Diſcours, paroiſſent s'écarter de la juſteſſe de raiſonnement qu'exige la ſaine critique, lorſqu'ils diſent que, *pour accorder à l'École du Tems le titre de Comédie, il faut que toutes les Pièces que l'on nous a données juſqu'à préſent ſous ce même titre, n'en aient point les qualités*, &c.

Les Pièces épiſodiques ne diſputent point aux Pièces d'intrigue & de caractère, le mérite de la liaiſon des Scènes, de la gradation de l'intérêt, de la ſurpriſe du dénouement; pourquoi les autres Comédies refuſeroient-elles de partager ce nom, avec celles qui ſont purement ÉPISODIQUES comme la mienne? Ce ſeroit leur diſputer un bien foible avantage. Les autres Pièces leur ſont ſi fort ſupérieures en tout le reſte! Ne ſauroit-il y avoir des Comédies de différens genres? C'eſt vouloir enlever à *Thalie* un de ſes Caractères *.

Les Cenſeurs qui m'ont honoré de leur attention, ſe trompent encore, lorſqu'ils avancent que *Molière* & *Regnard*, n'ont rien fait dans ce genre. L'un eſt l'Auteur *des Fâcheux*, qui n'eſt autre choſe qu'une Pièce épiſodique. L'autre a fait *les Souhaits*, petite Comédie épiſodique d'un Acte, qui n'a point été repréſentée, mais que l'on trouve dans ſes Œuvres. Je ne parle point des *Éſopes* de Bourſault, & de *la Comédie ſans titre*, qui n'ont d'autre avantage ſur les autres Pièces épiſodiques, que de l'être en cinq Actes, également inſtructifs & amuſans. Mais c'eſt, ſi je ne me trompe, diſputer trop long-tems ſur un nom que l'uſage a rendu tolérable & même néceſſaire. Puiſque l'*École du Tems* a eu le bonheur de plaire au Public, ſon titre n'eſt-il pas ſuffiſamment juſtifié?

La ſeconde objection que l'on me fait, me paroît beaucoup plus eſſentielle. On m'accuſe d'une contradiction, ſur laquelle il eſt à propos que je me juſtifie au-

* *Voyez la Pièce de M. Fagan, qui porte ce nom.*

près de l'Auteur de la Lettre, s'il eſt vrai qu'il ait été capable d'adopter un ſeul inſtant une Critique à laquelle il donne avec raiſon l'épithète de *ſpécieuſe*. Elle n'eſt, en effet, que cela. Une lecture attentive des deux Scènes dont il s'agit, diſſiperoit bientôt l'illuſion.

Dans la troiſième Scène, il n'eſt queſtion que de l'*Emploi du Tems*. La Vérité exhorte *Dorante* à s'occuper, ſous peine de ne goûter aucun plaiſir véritable, parce que le plaiſir doit être acheté par le travail. Voilà tout le plan du Rôle de la *Vérité* dans cette Scène. J'avoue qu'elle ne dit pas les mêmes choſes à *Arlequin :* (la répétition ſeroit ridicule); mais lui dit-elle quelque choſe de contraire ? C'eſt ce qu'on ne ſauroit prouver. Il n'y a donc point de contradiction dans le diſcours ; il n'y en a pas davantage dans la morale.

Quel eſt, en effet, le but que je me ſuis propoſé dans la Scène d'*Arlequin* ? de guérir, s'il ſe peut, les hommes, de trois folies également préjudiciables à leur repos ; de laiſſer fuir le tems préſent, ſans en profiter ; de regretter vainement le tems qui n'eſt plus, & de vouloir pénétrer le tems à venir ? Cette Scène embraſſe ces trois objets, elle les combat par la bouche d'Arlequin. Il rit, en Philoſophe, de ces erreurs. Que répond la Vérité ? mais, dit-elle, n'avez-vous point vous-même à vous plaindre du Tems ? ARLEQUIN lui réplique :

Bon, bon ! vous vous moquez ; eſt-ce là mon affaire ?
Hors le chagrin, tout me convient ;
Et je prends le Tems comme il vient.

Ces Vers donnent une idée claire & générale de toute cette dernière Scène, qui forme, pour la Pièce, une eſpèce de *dénouement* (que l'on me paſſe le terme.) Dans cette Scène, il n'eſt pas queſtion de la manière dont il faut employer le Tems. Il s'agit uniquement de

la façon dont on doit le prendre ; il eſt eſſentiel de ſaiſir cette différence.

Parce qu'*Arlequin* décrit ſes différens amuſemens dans chaque ſaiſon, dont il ſait toujours profiter, on veut en conclure qu'à l'exemple de Dorante, c'eſt un homme *oiſif*, *inutile*. Que l'on me permette de dire que la conſéquence n'eſt pas exacte.

Arlequin ne dit rien qui puiſſe faire ſentir qu'il ſoit ſans ceſſe occupé de ſes divertiſſemens ; il détaille ceux qu'il prend dans tous les Tems ; il fait paſſer en revue les plaiſirs de toutes les Saiſons ; mais il ne dit point que ſon unique occupation *actuelle* & *journalière*, ſoit de faire autre choſe que ſe divertir.

Il n'en eſt pas de même de *Dorante*, qui, du matin au ſoir, s'amuſe *à faire des riens*. Son récit embraſſe tout le Tems de ſa vie ; celui d'Arlequin eſt reſtreint à certaines circonſtances momentanées, que l'on pourroit appeller ſes heures de récréation : récréations qu'il prend, relativement aux plaiſirs que chaque Saiſon lui préſente. Encore une fois, ces deux Scènes ſont abſolument diſtinctes dans leur objet, & n'offrent point, (ſelon moi, du moins,) la moindre idée de contradiction.

Je croirois mal reconnoître la faveur que m'ont fait quelques perſonnes, en m'honorant de leurs critiques, ſi j'employois plus de tems à me juſtifier auprès d'elles, d'une prétendue contrariété, dont leur diſcernement me juſtifiera beaucoup mieux que je ne pourrois faire. J'ai ſeulement hazardé quelques réflexions que j'ai cru devoir à celles dont on a bien voulu me faire part, par l'entremiſe du *Mercure*. Je me ſers de la même voie, pour répondre à des objections toutes nouvelles pour moi, puiſqu'elles n'ont été faites dans aucun des Écrits périodiques qui ont parlé de l'*École du Tems*.

Je réitère mes remercîmens à l'Auteur de la Lettre.

Je le ſupplie d'être perſuadé de la ſincérité de ma reconnoiſſance. S'il juge à propos de perſiſter dans ce qu'il a écrit, *ſub judice lis eſt.* Le Tribunal nous eſt ouvert; le Critique eſt l'accuſateur; l'Auteur eſt l'accuſé; le Public eſt le Juge. Je n'appellerai jamais de ſes déciſions.

Permettez, Monſieur, que je profite de cette occaſion, pour vous aſſurer de la parfaite eſtime, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c.



ÉSOPE AU PARNASSE,

COMÉDIE

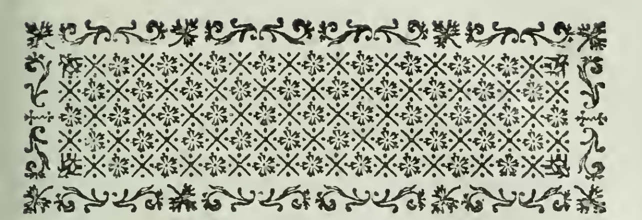
En un Acte, en Vers ;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 14 Octobre 1739;

AVEC DEUX RÉPONSES,

La première, à l'Auteur du POUR & CONTRE.

La seconde, à la Lettre écrite par Madame la Marquise Du ***, à une de ses Amies.



A
MES AMIS.

SI je voulois marcher dans la route ordinaire,
L'arrogante Opulence, ou la fière Grandeur
Obtiendroit de ma Muſe un encens mercénaire,
Que démentiroit ma candeur :
Mais, grace aux ſentimens qu'avec des traits de flâme
Vous avez gravés dans mon âme,
Un autre chemin m'eſt preſcrit :
Votre eſprit a guidé le mien dans cet écrit ;
Mon cœur reconnoiſſant au vôtre le dédie.
En tête de ma Comédie,
Tout autre nom ſeroit proſcrit.

Eh! de quelle folle espérance
Peuvent se nourrir les Auteurs
Qui, sur d'autres appuis, fondent leur assurance?
Un seul, un seul Ami vaut mille Protecteurs.
Mais, que dis-je? Eh! qui peut protéger un Ouvrage,
Mieux que la sincère AMITIÉ?
De la chûte accablante, & du brillant suffrage,
Elle partage la moitié.
Elle fait plus, elle dirige,
Elle assure nos pas dans le sentier glissant,
Qui conduit sur la Scène un Poëte naissant:
C'est elle aussi qui nous corrige,
Qui, sur les foibles traits, cent fois passe & revient.
C'est elle qui, pour nous, sollicite & prévient
Ce Maître qu'à la fois je crains & je révère;
Ce Parterre équitable, éclairé, mais sévère,
Qui, des Fils d'Apollon, dans ses mains tient le sort,
Et les juge en dernier ressort.
Je vous ai toujours vu, contre ma négligence,
Antagonistes généreux,
Pour mon propre intérêt, agir d'intelligence:
Avec moi, Censeurs rigoureux;
Vis-à-vis du Public, amis pleins d'indulgence.
Ainsi mon esprit & mon cœur
Doivent tout, l'un & l'autre, à ce zèle vainqueur
Qui, pour moi, jamais ne vous quitte.
Quant à l'esprit, en ce moment,
Pour une Fable seulement,
Permettez qu'il demeure quitte.
Quant aux dettes du sentiment,
J'entends les payer autrement:
C'est le cœur seul qui les acquitte.

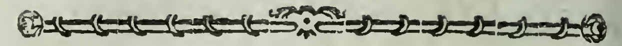
LA VIGNE ET L'ORMEAU.

FABLE.

JE ne ſais où j'ai lu qu'un jour certain Ormeau,
Dont le ſecourable rameau
Soutenoit, ſans orgueil, une Vigne naiſſante,
Lui dit: Eh! de grace, apprends-moi,
Ma chère voiſine, pourquoi,
Déjà fertile & floriſſante,
Quoique ſi jeune encor, par un rare bonheur,
Tu deviens, de ton Maitre, & l'eſpoir, & l'honneur?
Ah! qu'il eſt beau, répond la Vigne,
De méconnoître ainſi le prix de ſes bienfaits!
Mais des tiens, cher Ormeau, je me rendrois indigne,
Si je ne publiois les biens que tu m'as faits.
Eh! que ſerois-je devenue,
Si, contre les fiers Aquilons
Qui déſolent ces beaux Vallons,
Tu ne m'avois pas ſoutenue?
C'eſt au ſolide appui d'un généreux voiſin,
Que je dois le bonheur dont il me félicite.

Cette Vigne devoit à l'Ormeau ſon Raiſin;
Ma Pièce, à mes *Amis*, a dû ſa réuſſite.





ACTEURS.

APOLLON.

LA RAISON.

LA RIME.

ÉSOPE.

CIDALISE, jeune Veuve.

TROTENVILLE, Courtier du Parnasse.

ÉRASTE, jeune homme simple.

M. DESBROCHURES.

VALERE, petit-Maître, Auteur.

DANSEURS & CHANTEURS, amenés par la Raison.

La Scène est au Parnasse.

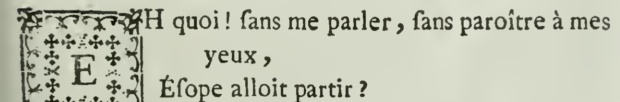


ÉSOPE AU PARNASSE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, ÉSOPE.

APOLLON.



EH quoi ! ſans me parler, ſans paroître à mes yeux,
Éſope alloit partir ?

ÉSOPE.

Les favorables Dieux
Souvent à nos regards s'offrent par indulgence ;
Mais l'homme, Être imparfait, & foible intelligence,

D'un habitant des Cieux doit redouter l'aſpect,
Et d'un Être ſi grand s'éloigner par reſpect.

APOLLON.

C'eſt trop de modeſtie & trop de retenue ;
La gloire de ton nom eſt ici parvenue.
Oui, je ſais les bienfaits que la Société
Reçoit de ton génie & de ta probité.
Demeure dans ma Cour, & ſois ſûr d'une place
Digne de tes vertus.

ÉSOPE.

Moi, reſter au Parnaſſe !
Ah ! Seigneur, ma franchiſe auroit pour ennemis
Preſque tous les Auteurs à vos ordres ſoumis.
Exempt du vain deſir d'une gloire incertaine,
Celui d'entretenir l'ingénu *La Fontaine*,
Dans le ſavant Empire, a ſeul guidé mes pas :
Je retourne content.

APOLLON.

Tu ne partiras pas.
Écoute le deſſein que mon cœur ſe propoſe,
Et le tien chérira la loi que je t'impoſe.
De la Fable tu fus le premier inventeur :
C'eſt à toi que l'on doit le ſyſtême enchanteur,
Les aimables leçons d'une Philoſophie
Qui parle au cœur, avant que l'eſprit s'en défie :
Sublime dans ſa fin, ſimple dans ſes diſcours,
Pour orner la raiſon, l'Apologue a recours
A tout ce que l'on voit, à tout ce qui reſpire,
Et tient le Monde entier ſoumis à ſon Empire :
Dans ſes mains le plaiſir produit l'inſtruction.
Toujours ſupérieure à la diſtinction

Des

Des rangs & des humeurs, des ſexes & des âges,
Dans la pompe des Cours, dans l'ombre des Villages,
La Fable ſe diſtingue, & le bien des États
L'élève quelquefois juſques aux Potentats.
Au Parnaſſe, dis-moi, ſeras-tu moins ſincère?
Ton ſecours, cher Éſope, ici m'eſt néceſſaire;
A mes ordres preſſans voudrois-tu t'oppoſer?

ÉSOPE.

De mon foible talent vous pouvez diſpoſer.
Mais puiſque l'Apologue eſt vu d'un œil affable,
Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.

LE MOUTON RÉFORMATEUR.

QUELQUE part j'ai lu qu'un Mouton,
Sincère, ſimple, & bonne bête,
Choqué des mœurs du tems, ſe mit un jour en tête
D'expoſer, moderne Caton,
Aux autres Animaux les dogmes de Platon.
Un Mouton Orateur, n'étoit choſe ordinaire;
Car on n'ignore pas que, malheureuſement,
L'eſprit & le ſavoir habitent rarement
Avec une humeur débonnaire.
On affiche donc en tous lieux
Ce phénomène curieux.
Dans tel pré, tel jour, à telle heure,
Maître Robin Mouton en public parlera.
Pas un des Animaux ne fut pris en demeure,
Lions, Ours & Renards, Singes, *& cætera.*
Notre Réformateur, à ce que dit l'hiſtoire,
Eut un fort nombreux auditoire.

Il tança de chaque Animal,
Ou le ridicule, ou le vice;
Et même il ne parla pas mal
Pour un Orateur ſi novice.
Mais quel fut le ſuccès? Le malin Auditeur,
Sans ſonger aux diſcours, critiqua l'Orateur.
L'un, c'eſt la voix; l'autre, le geſte;
D'autres, le ſtyle; ainſi du reſte.
En un mot, tant fut procédé,
Que le pauvre Mouton, de fatigue excédé,
Regrettant, mais trop tard, l'inutile dépenſe
De ſes préceptes ſuperflus,
S'en fut, & n'emporta, pour toute récompenſe,
Que des ridicules de plus.

De cette Fable je conclus,
Que vouloir réformer les autres,
Eſt toujours, quoi qu'on faſſe, un métier dangereux.
On agit contre ſoi, ſans rien faire pour eux.
Oublions leurs travers, & ne ſongeons qu'aux nôtres.

APOLLON.

Mais le ſoin que, de toi, j'exige dans ce jour,
Tu l'as pris *à la Ville*, auſſi-bien qu'*à la Cour.*

ÉSOPE.

Je recevois alors d'un plus heureux génie,
Des ſecours que le ciel aujourd'hui me dénie;
Et qu'il me ſoit permis de le dire, Seigneur,
En riſquant beaucoup moins, je m'acquis plus d'honneur.

APOLLON.

Travaille ſans trembler, & ſans t'en faire accroire;
Peut-être à cet eſſai devras-tu quelque gloire:

Mais, dût-il échouer, le motif eſt d'un prix
A te juſtifier de l'avoir entrepris.

ÉSOPE.

L'aveugle obéiſſance eſt ici mon partage,
Et j'aurois à rougir d'inſiſter davantage:
Mais il eſt un bienfait que j'oſe demander.

APOLLON.

Il n'eſt rien qu'à tes vœux je ne puiſſe accorder.

ÉSOPE.

Eh bien! Seigneur, eh bien! avant que je paroiſſe,
Faites donc en ces lieux qu'au moins l'on me connoiſſe;
Non par le faux dehors que préſente l'eſprit,
Mais par le fond d'un cœur qui s'eſt toujours preſcrit
L'irrévocable loi d'exprimer ſa penſée,
Sans la croire jamais digne d'être encenſée:
Qu'à vos dignes Sujets on daigne m'annoncer,
Non à titre de Juge habile à prononcer,
Non comme un ennemi qui s'empreſſe à leur nuire,
Ni comme un maître altier qui voudroit les inſtruire;
Mais comme un écolier qui, ſur des vérités,
Cherche à ſe procurer de nouvelles clartés;
Mais à titre d'ami, qui de zèle & d'eſtime
Vient payer à leur art un tribut légitime.
Si, contre leurs défauts, l'amitié quelquefois
M'enhardit à parler, je jure que ma voix
Sera celle d'un cœur qu'aucun fard ne déguiſe.
Pour moi, je leur demande une égale franchiſe:
En les avertiſſant, je ferai peu pour eux;
Mais, en me corrigeant, ils ſeront généreux.
A ces conditions... Pardonnez ſi ma bouche
Oſe ſi librement dire ce qui me touche.

APOLLON.

Je te l'avois permis : j'accepte le parti.
Puiſſe cet heureux plan n'être point démenti.
J'apperçois *la Raiſon ;* ſon humeur trop ſévère
L'éloigne de mon cœur, quoique je la révère.
Éſope, à l'adoucir tu pourras t'exercer :
Je te laiſſe avec elle, & je vais t'annoncer.

SCENE II.

LA RAISON, ÉSOPE.

LA RAISON, *d'un ton de prude piquée.*

EH bien! le Dieu des Vers vous a-t-il, ſans contrainte,
Confié, contre moi, ſes grands ſujets de plainte ?
Ou plutôt, l'inconſtant vous a-t-il déclaré
D'où vient ſon changement déjà trop aſſuré ?

ÉSOPE, *tranquillement.*

Apollon vous eſtime, Apollon vous honore...

LA RAISON, *plus piquée encore.*

Il m'eſtime, il m'honore !... Eh! m'aime-t-il encore ?
Des feux tels que les ſiens durent-ils plus d'un jour ?
Non; tout eſt bien changé pour moi dans ce ſéjour.
Eh ! que venois-je auſſi faire ſur le Parnaſſe ?
Et vous-même, Seigneur, eſt-ce ici votre place ?
Vous êtes raiſonnable ; avez-vous pu penſer
Qu'Éſope, dans ces lieux, pût nous intéreſſer,
Et que la Poëſie, en ſoi peu générale,
Pût fournir les ſujets d'une utile morale ?

ÉSOPE.

Eh! Déeſſe, aujourd'hui, chacun, dans l'univers,
Connoît, aime, critique, ou compoſe des Vers.
J'ai de quoi m'exercer ſur un ſi grand mobile :
Il faudroit, je l'avoue, une main plus habile.
Trop heureux, dans l'emploi dont je me ſuis chargé,
Si moi-même, d'ici, je ſortois corrigé!
Mais, pardon... Revenons à ce qui vous regarde.

LA RAISON.

Contre un fatal hymen, que n'eſt-on mieux en garde?
On me le diſoit bien : Vous ſerez en priſon.
Apollon eſt-il fait pour aimer la Raiſon?
Vous ſavez que *la Proſe* étoit ma bonne amie;
Cette douce union paroiſſoit affermie,
Lorſqu'Apollon, pour moi, pris d'une vive ardeur,
M'envoya demander par un Ambaſſadeur.
Je reçus, j'accueillis ce funeſte meſſage :
Que j'étois folle, hélas! de croire Apollon ſage!
Cependant il le fut dans les commencemens;
Il m'adoroit, Seigneur. O trop heureux momens!
Pouvois-je alors prévoir ma triſte deſtinée?
Après quelques beaux jours paſſés dans l'hyménée,
Mon époux me pria de recevoir chez moi
La Rime, à qui, dit-il, je donnerois la loi.
Je le crus : mais *la Rime*, eſclave prétendue,
Chez moi s'eſt érigée en maitreſſe aſſidue;
Elle commande, enfin, dans le ſacré Vallon :
Ses travers, ſes excès ſont connus d'Apollon;
Il les voit, il les ſouffre, & n'en fait point myſtère.
D'un infidèle époux voilà le caractère.
Ai-je beſoin encor d'un plus long examen?
Un amour étranger a troublé notre hymen.

Je ne me plaindrois pas de tant d'indifférence ;
Mais *la Rime* emporter ſur moi la préférence !
Elle, dont le talent n'a jamais enfanté
Que la Monotonie & l'uniformité !
Car, quoiqu'elle s'annonce avec quelqu'étalage,
Elle eſt capricieuſe, inquiette, volage.
Va-t-on au-devant d'elle ? elle évite vos pas,
Et ſe montre au moment qu'on ne la cherche pas.
Sur tant d'autres défauts, ſon funeſte partage,
Il ne me convient point d'en dire davantage ;
Mais ſi je méritois des traits d'inimitié,
Devois-je de *la Rime* en ſouffrir la moitié ?

ÉSOPE.

Non, Déeſſe ; croyez que votre époux vous aime,
Qu'intimement, pour vous, il eſt toujours le même ;
Que, de quelque froideur ſi l'on peut l'accuſer,
La Rime n'eut jamais l'honneur de les cauſer.

LA RAISON.

Cependant il m'évite, & j'ignore à quel titre ;
Daignez me l'expliquer, & ſervez-nous d'Arbitre.

ÉSOPE.

Votre Arbitre ! Non point, s'il vous plaît ; en ce cas,
Le Juge a des devoirs un peu trop délicats.

LE MOINEAU EN CAGE.

JE dirai ſeulement, qu'un jour ſur la fougere,
Près des filets d'un Oiſeleur,
Un Moineau voltigeoit, ſans penſer à malheur :
La jeuneſſe eſt toujours imprudente & légère.
Notre jeune Moineau,
Sautant, capriolant, donna dans le panneau,

Voilà mon étourdi fort ſot de l'aventure :
Il ſe vit bientôt encagé.
Mais, par bonheur, il fut logé
Chez une aimable Dame, où bonne nourriture,
Biſcuits, bonbons & confiture,
Rien ne fut épargné. Puis, quand il eut mangé,
Arrive ſon aimable hôteſſe,
Qui l'appelle fifi, petit cœur, mon mignon.
Que ce ſoit une erreur, ou non,
Nous aimons la douceur & la délicateſſe,
Et l'on nous mène loin avec un joli nom.
Auſſi, très-ſatisfait d'un ſi doux eſclavage,
Le Moineau n'étoit plus timide ni ſauvage,
On le laiſſoit voler en toute liberté.
Mais une couſine traîtreſſe
Demanda l'Oiſeau tant vanté
A ſa complaiſante maitreſſe,
Qui ne put refuſer. L'Oiſeau fut emporté,
Et le voilà dans la détreſſe.
Il étoit, à la vérité,
Tout comme ci-devant, bien logé, bien traité ;
Mais pas une douce parole
Qui pût le conſoler de ſa captivité,
Pas un ſeul joli nom. Que fit-il ? rebuté,
Il prend ſa biſque ; zeſte, un matin il s'envole :
La maitreſſe vient, ſe déſole,
L'appelle, mais en vain ; le Moineau, dégoûté,
Promit à ſa fière Beauté
De ne plus revenir, & lui tint ſa parole.

L'Hyménée eſt l'objet de ma comparaiſon ;
L'enjoûment en ménage eſt toujours de ſaiſon.

Pour être aimable & ſociable,
Une femme n'a pas aſſez de ſa raiſon;
La Volière & l'Hymen étant une priſon,
Si l'on ne s'étudie à la rendre agréable,
L'Oiſeau quitte ſa Cage, & l'Époux ſa Maiſon.

LA RAISON.

Éſope, je me rends; votre diſcours m'enchante,
Il verſe dans mon cœur une douceur touchante:
La Raiſon doit céder à de bons argumens;
Je vois que la Sageſſe a beſoin d'agrémens.

ÉSOPE.

Ne mépriſez donc plus ceux que donne *la Rime;*
Ce que vous concevez, c'eſt elle qui l'exprime.
Toutes deux vous plaiſez par des moyens divers;
Agiſſez de concert, vous charmez l'univers:
Votre rivale attend que la Raiſon l'éclaire,
Et ſans elle, entre nous, vous auriez peine à plaire.

LA RAISON.

Eh! me répondez-vous qu'elle ſuive mon goût?

ÉSOPE.

Daignez vous réunir, & je réponds de tout.
Mais quelqu'un qui ſurvient m'empêche de pourſuivre.

LA RAISON.

(*En ſortant.*)

Adieu. Que ſes conſeils ſont aimables à ſuivre!

SCENE III.

CIDALISE, ÉSOPE.

CIDALISE, *avec vivacité.*

BON JOUR, Seigneur Éſope. Eh bien! de bonne-foi,
Dans le monde, à préſent, que diroit-on de moi,
Si l'on ſavoit qu'Ici je ſuis en tête-à-tête,
Et que, de plus, mon cœur s'en eſt fait une fête?
Mais, avec un Savant, j'ai cru qu'un rendez-vous
Seroit ſans conſéquence.

ÉSOPE.

Oui, Madame, pour vous,
Qu'une bonne raiſon, contre moi, fortifie;
Non pour moi, dont le cœur de vos yeux ſe défie.

CIDALISE.

Comment donc! vous ſavez en conter à ravir!
Tant mieux; vous en ſerez plus propre à me ſervir:
Je vais dire pourquoi. Je ſuis veuve; à mon âge,
On ne tient pas long-tems, ſi l'on veut, au veuvage:
Mais j'aime mon état, & n'en veut point changer.
De nouveau, cependant, on cherche à m'engager.

ÉSOPE.

Vous mettrez le Parnaſſe en frais d'épithalames.

CIDALISE.

Non; je ne veux de lui que quelques épigrammes.

Parmi ceux qui, pour moi, vantent leurs ſentimens,
Se trouvent, par hazard, deux Auteurs. Quels Amans!
L'un eſt un ſatyrique, aimable, je l'avoue;
Mais dont l'eſprit malin méchamment ſe dévoue
A critiquer mon ſexe, à railler ſans pitié
De ce vaſte univers la plus belle moitié.

ÉSOPE.

C'eſt un ſoldat altier, qui, ſe voyant eſclave,
Inſulte follement au vainqueur qui le brave.

CIDALISE.

Non, ce procédé-là n'eſt pas indifférent.
Son Rival me déplait dans un goût différent:
Il eſt moins dangereux; mais combien il ennuie!
Que de fâcheux momens il faut que l'on eſſuie,
Auprès d'un froid Auteur qui ſe croit amoureux,
Lorſqu'il a récité, ſur un ton langoureux,
Avec tout l'appareil d'une fade énergie,
Son inſipide Églogue ou ſa triſte Élégie!
Ces traits, quoiqu'ébauchés, vous font aſſez juger
Des deux originaux dont je me veux venger.
Jamais de l'art des Vers je ne me ſuis piquée;
Mais ces deux hommes-là m'ont tellement choquée,
Que je donnerois tout pour apprendre à rimer.
Ils viennent, par leurs vers, chaque jour m'aſſommer,
M'irriter, m'excéder: quelle ſeroit ma joie,
De pouvoir les payer de la même monnoie!
Pour avancer l'effet de mon reſſentiment,
Ne fût-ce qu'en chanſons, il faut, dès ce moment,
Que dans l'art de rimer vous me ſerviez de maître.

ÉSOPE.

Eh! pour mieux vous venger, vous n'avez qu'à paroitre,

En voyant tant d'attraits, eſt-il quelque cenſeur
Qui d'un ſujet ſoumis ne prenne la douceur ?

CIDALISE.

Vous éludez le fait avec délicateſſe ;
Mais le joli détour de votre politeſſe
M'eſt, de votre refus, un ſûr avant-coureur.
Victime, je le vois, de la commune erreur,
Vous vous imaginez que l'eſprit, la ſcience,
Sont de trop chez mon ſexe ? Oh! je perds patience,
Quand je vois que l'on veut enchaîner notre eſſor :
Je ſoutiens que les vers ſont de notre reſſort.

ÉSOPE.

Eh! quel audacieux prétend vous interdire
Le pouvoir de penſer & le talent d'écrire ?
Votre ſexe, au Parnaſſe, a fourni des Saphos,
Et Phébus n'eſt jamais plus content qu'à Paphos :
Pour un ſeul Apollon, on compte ici neuf Muſes.

CIDALISE.

Vous nous louez toujours, & voilà de vos ruſes!
Dupes de cet encens, que vous nous prodiguez,
Au ſein de l'ignorance, où vous nous reléguez,
Nous n'appercevons pas, ô ſottes que nous ſommes!
Le larcin important que nous ont fait les hommes.
Leur feinte ſervitude eſt une trahiſon
Qui tient réellement notre eſprit en priſon :
Vos douceurs ſont, pour nous, des injures mortelles.
Semblable à ces enfans, qu'avec des bagatelles
On appaiſe, on amuſe, on captive avec art,
Tandis qu'un Précepteur étudie à l'écart,
Notre ſexe, content des bijoux qu'on lui donne,
De cent colifichets que le vôtre abandonne,

Au milieu des rubans, des mouches, des pompons,
Et d'autant d'autres riens dont nous nous occupons,
Commande à sa toilette, y borne son empire,
Tandis que de nos jeux l'homme ne fait que rire;
Et que, les critiquant du fond d'un cabinet,
Il y met, contre nous, une satyre au net.
Vous m'en ferez raison : je prendrai ma revanche,
Ou nous verrons beau jeu.

ÉSOPE.

Vous avez carte blanche:
Les hommes sont toujours prêts à vous obéir,
Et jamais leur dessein ne fut de vous trahir.
Votre sexe a reçu mille attraits en partage;
Si de quelque savoir le nôtre a l'avantage,
Il le doit au desir de briller à vos yeux.
Et n'est-il pas cent fois plus doux, plus glorieux
D'inspirer les bons vers que de savoir les faire!
Quelle est de chaque Auteur la principale affaire?
De vous faire approuver le fruit de leurs travaux,
C'est vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux.
Telles qu'un Roi qui nomme, assis sur la barrière,
Ceux qu'il faut couronner au bout de la carrière:
Les Belles, présidant aux jeux des beaux-esprits,
Doivent distribuer, non disputer les prix.

CIDALISE.

J'entrevois les ressorts de votre politique;
Vous craignez que les Arts, par nous mis en pratique,
N'obscurcissent un peu cet éclat imposant,
Dont vous ne jouissez qu'en nous tyrannisant.

ÉSOPE.

LES SIRENES.

VOus ſavez tout ce qu'on raconte
Des Sirenes & de leurs chants,
A ce propos, je ſais un Conte.
Non contentes, dit-on, de leurs accords touchans,
Qui font d'elles autant d'Armides,
Ces Muſiciennes humides
Préſentèrent un jour une Requête aux Dieux,
Expoſant que leurs voix n'avoient point de pareilles,
Mais que leurs traits peu gracieux,
Des Voyageurs bleſſoient les yeux,
Autant que leur Muſique enchantoit les oreilles.
Elles conclurent, ſans façon,
Qu'on avoit eu grand tort, & qu'il étoit bizarre
D'avoir joint une voix ſi rare,
A la figure d'un Poiſſon.
En un mot, elles demandèrent
Tous les traits de la femme, afin d'être, à la fois,
Belles par la figure, autant que par la voix.
Voici ce que les Dieux ſur cela décidèrent.

Entre Nous il eſt arrêté
Que, vû le ſage but de nos loix immortelles,
Les Sirenes reſteront telles
Qu'elles ont toujours été.
Leur voix ſeule a déjà cauſé tant de naufrages!
Eh! quels ſeroient donc leurs ravages,
Si l'on y joignoit la beauté?

Comparez maintenant les Dames aux Sirenes:
A la Philoſophie elles parlent en Reines;

Déjà contre leurs traits nous ne ſaurions tenir :
Si le ſavoir s'y joint, qu'allons-nous devenir ?
Les Sexes ſont égaux : vous parlez pour le vôtre ;
Moi, j'oſe vous prier d'avoir pitié du nôtre.

CIDALISE.

Vous ne connoiſſez pas notre Sexe, vraiment,
On ne l'appaiſe pas avec un compliment.
Vous refuſez des Vers à ma juſte colère ;
Je vais tracer en Proſe un écrit circulaire...
Oui, je vais, à mon tour, critiquer, affadir,
Tous ceux qui de leurs Vers ſont venus m'étourdir.
Je n'en excepte aucun... Monſieur le Fabuliſte,
Ne déſeſpérez pas de vous voir ſur ma Liſte.

(*Elle ſort.*)

ÉSOPE.

Quel aimable courroux ! en toi, Sexe vainqueur,
Tout, juſqu'à ton dépit, enchante notre cœur.
Mais que me veut cet homme ? A ſa mine j'augure
Qu'il a l'eſprit comique, autant que la figure.



SCENE IV.

ÉSOPE, TROTENVILLE.

TROTENVILLE.

AU grand Éſope, enfin, je m'annonce, je croi ?

ÉSOPE.

Le mot de grand rayé, Monſieur, ce ſera moi.

TROTENVILLE.

Je ſuis, pour vous ſervir, le Courtier du Parnaſſe ;
Et même avec honneur, je remplis cette place.

ÉSOPE.

J'ignorois juſqu'au nom de cette qualité,
Et je n'en conçois pas encor l'utilité.

TROTENVILLE.

J'achalande un Auteur qui ne fait que de naître ;
De le faire faillir, je ſuis auſſi le maître ;
Car tout eſt, ici-bas, un commerce, un trafic,
Et c'eſt ſur ce pied-là qu'on s'affiche en Public.

ÉSOPE.

Je deviens importun, & vous fais mes excuſes ;
Mais qu'eſt-ce donc, encor, qu'achalander les Muſes ?

TROTENVILLE.

Avez-vous jamais vû, lorſque, d'un vin clairet,
Un Marchand peu connu remplit ſon Cabaret,

Députer au Public un quidam qui s'écrie :
Meſſieurs, à tant le Vin, & non du Vin de Brie,
Mais du fin, mais du bon, mais du franc, du Bourgeois.
Perſonne n'en veut-il, une, deux & trois fois ? ...

ÉSOPE.

Prenez-vous, pour les Vers, même ſoin, je vous prie ?

TROTENVILLE.

Juſtement : en Public, je les prône & les crie.

ÉSOPE.

Cet emploi-là vraiment eſt meilleur, dans le fonds,
Que je ne le croyois.

TROTENVILLE.

Oh ! je vous en réponds !
Auſſi je ne m'y vois parvenu qu'avec peine ;
Pour monter à ce grade, on ſe met hors d'haleine ;
Il m'a fallu paſſer par cent degrés divers.
D'abord, je fus Valet d'un bon faiſeur de vers ;
Cela décraſſe un homme : &, d'une aîle hardie,
Je volai ſur la Scène, où, de la Comédie
Je devins le Moucheur en titre ; &, le premier,
Je fis voir au Public le fin de ce métier.
Oui, je ſus lui prouver que, quoi qu'il puiſſe dire,
Un excellent Moucheur mouche toujours ſans rire.
Dans la ſuite, je fus Commis dans un Caffé ;
Puis, maitre Colporteur : c'eſt où j'ai triomphé !
Mes talens ont, pour moi, débauché la fortune ;
Une foule d'Auteurs en tout lieu m'importune.
Eh ! Monſieur, me dit l'un, prônez bien mes Romans ;
Et, ſur-tout, ayez ſoin d'avertir les Mamans,
Qu'au tourment de l'amour mon Livre remédie.
Si vous faites, mon cher, prendre ma Tragédie,

Dit

Dit un autre, en honneur, je vous donnerai tant;
Et tant, dit un troisième, à compter dès l'instant,
Si vous me promettez parole d'honnête-homme,
De faire siffler tel; & ce tel, qu'il me nomme,
Veut me faire lui-même un excellent parti,
Si, par moi, ses Rivaux en ont le démenti.
Aujourd'hui, par exemple, une Pièce nouvelle,
D'un bon nombre d'Auteurs intrigue la cervelle,
Et je me suis chargé de la faire échouer.
Oh! parbleu, c'est l'Auteur que nous verrons jouer!
Voulez-vous assister à son heure dernière?
Je saurai vous placer de la bonne manière.
Trente Auteurs qui se sont cottisés pour les frais,
M'ont promis vingt écus, si je les satisfais.
Voulez-vous ajoûter quelque chose à la masse,
Pour l'expédition?

ÉSOPE.

Eh quoi! sur le Parnasse,
Parmi ceux dont l'esprit, le savoir & le goût
Éclairent l'Univers, de l'un à l'autre bout,
Régneroit cette noire & basse jalousie,
Dont vous dites, Monsieur, que leur ame est saisie?
Au mérite naissant on fait donc le Procès?
On se croiroit déchu, s'il avoit du succès.
Eh! ne devroit-on pas, de toute sa puissance,
Protéger le talent, foible dans sa naissance,
Encourager les Arts, même par vanité,
Pour voler avec eux à l'immortalité?
Que les Auteurs ne soient jaloux de la victoire,
Que pour contribuer à la commune gloire.
Sujets du même État, membres du même Corps,
Qu'ils cherchent à former, par d'aimables accords,

Ce concert merveilleux ; cette heureuſe harmonie,
Qui ſeule peut au cœur égaler le génie.
Sages Républicains, qu'ils ſachent immoler
De vains reſſentimens trop prompts à s'exhaler,
Aux intérêts d'un Corps que leurs débats terniſſent :
Contre leurs ennemis, eh ! qu'ils ſe réuniſſent.
Eſt-ce par des tranſports, qu'il faudroit étouffer,
Que du courroux des ſots ils pourront triompher ?
Non : l'eſprit, dans ces feux que la colère attiſe,
Apprête follement à rire à la ſottiſe.
Le Vulgaire décide, injuſte Spectateur,
Sur un ſeul Écrivain, de tout le peuple Auteur.
Qu'arrive-t-il ? les Arts, traduits en ridicule,
Font qu'au ſeul nom d'Auteur, l'Auteur même recule.
L'abus que quelques-uns ont fait de leurs talens,
Attache un déshonneur à ces dons excellens.
De vos diviſions votre honte eſt la fille.
Ah ! quand ne ferez-vous qu'une même famille,
Dont le Public intégre, indulgent, éclairé,
Soit, & le tendre père & l'ami révéré ?
Élèves d'Apollon, quels travers ſont les vôtres !
Loin de vous dégrader ainſi les uns, les autres,
Loin de vous déclarer, par des traits malheureux,
Inutiles amis, ennemis dangereux ;
En de honteux excès loin d'épuiſer la verve,
Que d'un génie heureux tout le feu ſe réſerve,
Pour donner au Public, ſon Juge & ſon appui,
Des écrits, dignes fils & de vous & de lui.

TROTENVILLE.

Mais ne voulez-vous pas du moins que je vous prône ?
Ma main, dans le Public, peut vous dreſſer un trône ;
Si je parle pour vous, n'ayez point de ſouci.

ÉSOPE.

J'en aurois encor plus.

TROTENVILLE.

La raiſon ?

ÉSOPE.

La voici.

LE ROSSIGNOL ET L'ASNE.

LE Roſſignol, un jour, voulut lever boutique
De menuets, de rigaudons;
Habile comme il eſt pour les jolis fredons,
Il auroit dû compter ſur nombreuſe pratique :
Mais les gens à talens fort ſouvent ont beſoin,
Que de leur gloire on prenne ſoin.
Pour exercer l'emploi d'achalandeur à gage,
(Métier qu'il avoit fait déjà plus d'une fois ;)
Un Aſne vint s'offrir à l'Amphion des Bois,
Et tint, à-peu-près, ce langage.
J'ai bonne jambe & forte voix :
Laiſſez-moi faire ; avant deux mois,
Je vous mets en pratique, & même je m'engage
A vous faire accueillir dans le Palais des Rois.
Le marché ſe conclut : l'Aſne ſe met à braire
Pour accréditer le Concert :
Mais de Martin Crieur le tapage ne ſert
Qu'à rendre au Roſſignol tout le monde contraire.

Dans le monde il en eſt aſſez
De ces hableurs intéreſſés.
Ils ne ſervent pas davantage
L'Écrivain qui ſe livre à leur zèle-impoſteur.

L'Ouvrage tombe-t-il : adieu l'adulateur ;
Il s'enfuit : mais il a le bon lot en partage ;
Et fort ſouvent le pauvre Auteur
En eſt pour les droits de Courtage.

TROTENVILLE, *en colère.*

Hom ! votre humeur cauſtique ici jette ſon feu ;
Mais, faites quelque Pièce, & nous verrons beau jeu.
(*Il ſort.*)

ÉSOPE.

Mais j'apperçois la Rime ; eh ! que me voudroit-elle ?

SCENE V.

ÉSOPE, LA RIME.

LA RIME, *follement.*

Je vous cherchois, Seigneur ; grande, grande nouvelle !
J'ai volé tout exprès pour vous en faire part :
Devinez ce que c'eſt ?

ÉSOPE.

Je ne ſais...

LA RIME.

Mon départ.
Oui, mon départ : on veut me bannir du Parnaſſe :
Et devinez encor d'où me vient la menace ?
De la Raiſon : eh bien ! le trait eſt-il plaiſant ?
Je le trouve, pour moi, tout-à-fait amuſant.
La Raiſon veut entrer en lice avec la Rime !
De mon trop d'agrémens elle me fait un crime ;

Mais quelle eſt ſa manie ! attaquer mes Autels,
Quand je la laiſſe en paix ennuyer les mortels !
De mes charmes, dit-on, elle eſt un peu jalouſe.
Qu'on eſt ſotte, grands Dieux ! lorſque l'on eſt épouſe !
Eſt-ce ma faute, à moi, ſi j'ai quelques attraits ?
Dois-je, pour la calmer, envelopper mes traits ?
Eh ! voilà ce que c'eſt qu'une prude ennuyeuſe,
Qui, bizarre & cauſtique autant que vertueuſe,
Détrempe triſtement, & d'abſynthe & de fiel,
Des momens qu'elle eût pu n'arroſer que de miel ;
Qui fuit les ris, les jeux & les graces badines,
Et ne fait des vertus cueillir que les épines.
Ne peut-on être ſage & charmante à la fois ;
Commander aux deſirs, ſans étouffer leur voix ;
Se prêter à ſes goûts, ſans ſe laiſſer ſéduire ;
Épurer les plaiſirs, & non pas les détruire ?
Mais non, en décriant les dons qu'elle n'a pas,
La Raiſon s'imagine acquérir des appas.
Je ris de tout mon cœur des efforts d'une prude,
Qui, pour nous plaire, affecte un air dur, un ton rude ;
Et qui, d'une rivale augmentant le crédit,
En croyant ſe venger, s'attriſte & s'enlaidit.

ÉSOPE.

Ce diſcours, par exemple, eſt des plus raiſonnables,
Et jamais vos leçons ne feroient condamnables,
Si, ſur le même ton, vous nous parliez toujours :
Mais, pour un bon moment, combien de mauvais jours !

LA RIME.

C'eſt que, pour me fixer, il eſt une ſcience :
On ſe perd, avec moi, par trop d'impatience ;

Je m'échappe au moment que l'on croit me tenir.

(*D'un ton ironique.*)

De ces lieux, cependant, on voudroit me bannir!
Riez-en donc un peu, car rien n'eſt ſi comique
Que de voir la Raiſon, d'un ton académique,
Mendier gravement le ſuffrage important
De ſujets que je puis lui ravir à l'inſtant.
Je ne m'oppoſe point à ſes progrès rapides :
Il ſied bien aux grands cœurs de paroître intrépides.
Mais, que je diſe un mot, & je veux, devant vous,
Voir tous les Conjurés tomber à mes genoux.
Eh! que feroit ſans moi l'Empire poétique?
Bientôt ce Corps fameux feroit un Corps étique.
On veut, dans ces cantons, de la vivacité,
Du feu, de l'agrément, de la légéreté :
On trouve tout cela chez moi, ſans qu'on y penſe.
Sont-ce là les faveurs que la Raiſon diſpenſe?
Dût-elle de ſang-froid & d'ennui redoubler,
Je doute qu'elle puiſſe en ces lieux me doubler.
Pour les pauvres Auteurs, hélas! que feroit-elle?

ÉSOPE.

Voulez-vous écouter une Fable nouvelle?

LE BURIN ET LA LYRE.

CHEZ un amateur des beaux arts,
Un *Burin* ſe trouva tout auprès d'une *Lyre* ;
De ceux qui de Bellone affrontent les hazards,
L'une chantoit les noms, l'autre les faiſoit lire ;

Mais, trop fière des ſons vainqueurs
Dont elle flatte notre oreille,
La *Lyre* ſe crut ſans pareille,
Et contre le *Burin* lança des traits moqueurs.
Ah! mon pauvre voiſin, que je plains, lui dit-elle,
Ceux que tu veux tranſmettre à la Poſtérité!
Ta peſanteur, égale à ta ſolidité,
Doit porter à leur gloire une atteinte mortelle.
Et, de plus, ta lenteur eſt telle,
Qu'avec toi, n'en déplaiſe à ta capacité,
L'on arrive bien tard à l'Immortalité.
Va, contente-toi de m'entendre,
Puiſqu'en vain tu voudrois prétendre
A mon ton, à ma grace, à ma légèreté.
C'eſt moi qui des Héros ſers bien la vanité!
Se plaint-elle jamais que je la faſſe attendre?
Je les vois à l'envi briguer mon amitié...
Eh! tes diſcours me font pitié,
Répondit le *Burin*, bien plus qu'ils ne me fâchent.
Je dirai, ſur ta voix, tout ce que tu voudras;
Mais, ſi tes cordes ſe relâchent,
Dis-moi ce que tu deviendras?
Tu ne produis jamais qu'un ſon vain & frivole,
Qui naît rapidement, & de même s'envole,
Si le *Burin* ne fait revivre tes accords:
C'eſt moi ſeul qui te donne un corps.
Des Héros vainement tu chanterois la gloire,
Si je ne prenois ſoin de leurs faits éclatans;
C'eſt par moi que, gravés au Temple de Mémoire,
Ils bravent l'injure des tems.

La *Raiſon*, ſur la *Rime*, a le même avantage:

La *Rime* ne produit qu'un inutile ſon,
A moins qu'elle n'emprunte un corps de la *Raiſon*.
Celle-ci brille moins, & dure davantage.

LA RIME.

Vous donnez, je le vois, dans un faux préjugé;
Ainſi le vrai mérite eſt toujours outragé.
En voulant me bannir, on m'accrédite encore.
J'aime à voir les Auteurs que mon talent décore,
Faire, pour me quitter, des efforts ſuperflus,
Et rimer, en jurant qu'ils ne rimeront plus.

(*En ſortant.*)

Ouais! cet homme eſt doué d'un pouvoir qui m'étonne!
Je ſens que mon caprice avec lui m'abandonne.

SCENE VI.

ÉSOPE, M. DESBROCHURES.

M. DESBROCHURES, *d'un ton peſant.*

SI le zèle rendoit un vieillard plus actif,
Mon hommage eût été bien plus expéditif;
Mais, Seigneur, à mon âge on ne va pas fort vîte,
Et j'étois ſûr, d'ailleurs, de vous trouver au gîte.

ÉSOPE.

Tous les tems ſont égaux pour me faire un honneur
Que je reçois de vous à titre de faveur.

M. DESBROCHURES.

Écoutez. Vous voyez en nous un homme en place,
Nourri chez les neuf Sœurs, vieilli ſur le Parnaſſe,
Doyen des habitans de ce fameux Vallon,
Le Syndic de ſon Corps, & l'Adjoint d'Apollon.

ÉSOPE.

Sur ces titres brillans, & ſur votre origine,
Vous êtes grand Auteur, à ce que j'imagine?

M. DESBROCHURES.

Dieu m'en garde! Je ſuis quelque choſe de mieux.

ÉSOPE, *étonné.*

Ah! ah! Mais quel eſt donc votre emploi dans ces lieux?

M. DESBROCHURES.

Mon emploi? Demandez-le aux Auteurs. Leurs Ouvrages,
Sans moi, n'auroient jamais que de maigres ſuffrages.
Plus d'un célèbre écrit, dans un affreux oubli,
Sans mes ſoins généreux, ſeroit enſeveli.
J'aime les Écrivains, je prends ſoin de leur gloire;
Ma maiſon eſt, pour eux, le Temple de Mémoire.

ÉSOPE.

Fort bien: des gens lettrés libéral amateur,
Vous leur faites, chez vous, un deſtin enchanteur.

M. DESBROCHURES.

Vous ne m'entendez pas, je crois; je ſuis Libraire,
Et votre ſerviteur.

ÉSOPE.

Oh! c'eſt une autre affaire.
Et votre nom, enfin?

M. DESBROCHURES.

Desbrochures, Seigneur.

ÉSOPE.

C'est un nom à la mode, & qui vous fait honneur.

M. DESBROCHURES.

Pour deux siècles, au moins, j'ai su le rendre illustre,
Et chaque jour, encor, j'en augmente le lustre.

ÉSOPE.

Ainsi, vous débitez bien des livres nouveaux?

M. DESBROCHURES.

Les affiches, Seigneur, couvrent tous nos panneaux;
Mais toutes, entre nous, ne sont pas à l'épreuve:
Il est cent nouveautés pour une chose neuve.
J'achete en gros les Vers, & les vends en détail;
Mais que la Gent Auteur est un fâcheux bétail!
Ils nous rançonnent tous, &, par leur tyrannie,
A contribution mettent la Compagnie.
Le plus mince d'entre eux veut nous donner des loix:
N'a-t-on pas, néanmoins, plus de peine, cent fois,
A vendre leurs écrits, qu'ils n'en ont à les faire?

ÉSOPE.

Je ne m'engage point à juger cette affaire.

M. DESBROCHURES.

J'en ai la preuve en main, & c'est à ce sujet
Que j'ose vous prier d'appuyer mon projet:
Il s'agit, sur ce point, de me rendre justice.
Je veux que de l'Arrêt le Pinde retentisse;
Je le ferai par-tout afficher, publier,
Afin que nul Auteur ne puisse l'oublier.
Les pièces du Procès sont déjà surannées;
Car j'ai compté, Seigneur, un bon nombre d'années

Depuis le jour fatal qu'un Afficheur maudit,
Que Mégère aposta pour me faire dépit,
Vint coller à ma porte, en tête sans cervelle,
Le superbe placard d'une Pièce nouvelle.
L'Ouvrage étoit tragique, il charma tout Paris;
Pour le plus grand succès on faisoit des paris:
En effet, au Parterre on se mettoit en pièces.
Vivat! s'écrioit-on, c'est la reine des Pièces!
Je la vis, à mon tour, &, même, elle me plut.
L'Auteur vint, à grands frais le marché se conclut;
Mais cet Ouvrage, enfin, si beau, si pathétique,
Après l'impression, fut mon garde-Boutique.

ÉSOPE.

Certes, le trait est noir.

M. DESBROCHURES.

Je veux m'évertuer:
Pour contraindre l'Auteur à me restituer,
Je me restreins, par grace, aux trois quarts de la somme.
Ne pourriez-vous m'aider à réduire cet homme?

ÉSOPE.

Doublez-vous de l'Auteur la rétribution,
Quand l'Ouvrage fournit plus d'une édition?

M. DESBROCHURES.

Non...

ÉSOPE.

Et vous prétendez que l'on vous restitue?
Sur cet article, en vain votre esprit s'évertue.
La loi doit être égale: & puisque l'Écrivain
N'en est pas mieux payé, quel que soit votre gain,
Celui dont le Public ne veut point faire emplette,
N'en doit pas moins avoir la somme bien complette.

En Pièces de Théâtre on eſt ſûr d'échouer,
Si l'on en juge mal en les voyant jouer.
La Fable que voici prouve que la bévue
Vient de n'avoir pas pris le juſte point-de-vûe.

L' OPTIQUE.

DANS un vaſte ſallon que ſa main décoroit,
Un Peintre faiſoit voir un grand tableau d'Optique ;
Du Spectateur ſurpris l'œil au loin s'égaroit
Dans les vaſtes débris d'un édifice antique,
Qu'avec plaiſir il parcouroit.
Bref, du ſavant pinceau tel étoit l'artifice,
Que plus d'un Antiquaire, en cette occaſion,
Pleura ſur les débris d'un ſi bel édifice :
Rare effet de l'illuſion!
Entre autres Spectateurs, ſe trouva, d'aventure,
Un bon Bourgeois, très-riche, & fort peu connoiſſeur,
Qui, de ce chef-d'œuvre en peinture,
Voulut devenir poſſeſſeur.
Pour avoir de plaiſir une doſe complette,
Il acheta l'Optique ; &, ſe félicitant
D'avoir fait le premier une ſi bonne emplette,
Chez lui fit emporter le tableau dans l'inſtant.
Mais, admirez l'effet du talent pittoreſque!
L'Optique déplacé devint un vrai groteſque.
Ouais! quel changement eſt-ce là,
S'écria notre homme en furie!
Je veux avoir raiſon de cette fourberie.
Quelqu'un lui dit : reſtez-en là ;
Profitez ſeulement d'une telle aventure,
Pour être, à l'avenir, plus ſage de moitié ;

Et retenez qu'il eſt des morceaux en peinture,
Qui charment, vus de loin, & de près font pitié.

Vous pouvez au Tableau comparer maintes Pièces;
Et la vôtre, ſur-tout.

M. DESBROCHURES.

Quoique de mes eſpèces
Cet apologue-là ne me rembourſe point,
Je veux faire, avec vous, un marché ſur ce point.
Vous êtes le plus doux des Écrivains affables,
Permettez que je faſſe un recueil de vos Fables;
Je vous les garantis ſur papier le plus fin,
En caractères neufs, vignettes; tout, enfin,
Pourra vous contenter; &, dans mes mains, j'eſpère
Que vos fils deviendront plus dignes de leur père.

ÉSOPE.

Non, Monſieur; je craindrois que cette impreſſion
Ne m'expoſât moi-même à reſtitution.

M. DESBROCHURES.

Pour vous faciliter une ſi bonne affaire,
Nous ferons de moitié, ſi vous voulez la faire.

ÉSOPE.

C'eſt montrer trop de zèle, en ſuivant votre goût,
Votre moitié du gain pourroit valoir le tout.
Adieu. Quel eſt cet homme? Il paroît bien timide;
Cette crainte, après tout, n'eſt pas un mauvais guide.

SCENE VII.

ÉSOPE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *faiſant pluſieurs révérences.*

PEUT-ÊTRE mon abord a lieu de vous fâcher ;
Car tant de gens, ici, viennent vous empêcher...

ÉSOPE, *doucement.*

A les entretenir mon eſprit ſe délaſſe.

ÉRASTE.

Je venois en ces lieux vous prier d'une grace ;
Mais j'appréhende bien de me voir refuſer.

ÉSOPE.

Au ſuccès de vos vœux, qui pourroit s'oppoſer ?

ÉRASTE.

Nous ſommes deux enfans, un garçon, une fille ;
Mon père eſt vraiment riche, & de bonne famille :
Mais je n'ai point d'eſprit, & voilà mon malheur ;
J'en reſſens chaque jour une vive douleur.
A vingt ans accomplis n'avoir point de génie !
J'en ſuis honteux : je n'oſe aller en compagnie.

ÉSOPE.

Conſolez-vous ; on peut remédier à tout.

ÉRASTE.

Que vous me rendez aiſe !

ÉSOPE.

Écoutez juſqu'au bout.

Avez-vous un bon cœur? C'eſt à quoi je m'attache ;
Car le manque d'eſprit n'eſt qu'une foible tache.

ÉRASTE.

Oh! vraiment, pour le cœur, je l'ai bon, Dieu-merci.

ÉSOPE.

J'augure bien du tout ſur cet article-ci.

ÉRASTE.

Quand on gronde ma ſœur, je m'afflige autant qu'elle.

ÉSOPE.

Je vous ſuppoſe donc une ame noble & belle.
Eh! que feroit de plus l'eſprit pour votre honneur,
Pour votre avancement, & pour votre bonheur?
Non; je croirois vous faire un préſent trop funeſte.
Vivez bien; l'honnête-homme a de l'eſprit de reſte:
Vous en avez, Monſieur, quand vous en demandez.

ÉRASTE.

Je ſerai trop heureux, ſi vous me l'accordez.

ÉSOPE.

J'oblige volontiers, lorſque je puis le faire;
Mais mon zèle, en ceci, ne peut vous ſatisfaire.
Tel qu'il eſt, notre eſprit eſt un préſent des cieux;
Mais eſt-il donc, enfin, un bien ſi précieux,
Que quelques traits marqués vous le faſſent connoître?
Il nous fait des jaloux, & nous excite à l'être:
Pour un bien qu'il opère, il cauſe mille maux;
Pour un ami qu'il donne, il fait mille rivaux.
De la droite raiſon dès qu'il perd les veſtiges,
Ridicule, inſolent, & fertile en preſtiges,
De quiconque l'attaque, il ne ſe rend vainqueur
Qu'aux dépens du bon ſens, & même du bon cœur.

Jamais pour la ſageſſe il n'eſt une reſſource,
Et des plus grands défauts ſouvent il eſt la ſource.
Pouvez-vous rechercher un guide corrompu,
Qui fait tout pour le vice, & rien pour la vertu?
L'eſprit fait que l'on brille, & le cœur fait qu'on aime,
L'eſprit ne vit qu'un tems, n'eſt bon que pour lui-même:
Mais le cœur excellent, par un deſtin plus beau,
Eſt bon pour tout le monde, & vit dans le tombeau.

ÉRASTE.

Je ſuis tout attendri des choſes que vous dites!
Ah! que n'ai-je chez nous vos maximes écrites!
Je les réciterois demain tout couramment!
Cependant...

ÉSOPE.

Cependant, avouez franchement
Que vous croyez encor l'eſprit fort néceſſaire?

ÉRASTE.

Eh! mais...

ÉSOPE.

Allons, courage; il faut être ſincère.

ÉRASTE, *à part.*

Je ne puis m'expliquer. Que je ſuis malheureux!
(*Haut.*)
Seigneur, c'eſt que je ſuis...

ÉSOPE, *doucement.*

Quoi? dites.

ÉRASTE.

Amoureux.

ÉSOPE.

Amoureux? Calmez-vous; l'amour n'eſt point un crime,
Quand il a pour objet quelqu'un digne d'eſtime.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Oh! je n'ai, ſur cela, rien à me reprocher;
Angelique eſt bien ſage, on n'oſe l'approcher:
Et puis elle eſt ſi belle!

ÉSOPE.

Oh! cela ſe devine:
Ce qu'on aime eſt toujours d'une beauté divine.

ÉRASTE.

Mais elle a de l'eſprit, & moi je n'en ai pas.
J'ai, de plus, un rival, un nommé Licidas,
Qui fait la Poëſie, & cela m'inquiette:
Ne pourriez-vous m'apprendre à devenir Poëte?

ÉSOPE.

Il faut que je vous faſſe un Conte ſur ce point:
Mais écoutez-le bien, & ne l'oubliez point.

LE PIGEON AMOUREUX.

D'UNE gentille Tourterelle
Un Pigeon étoit amoureux;
D'autre part, un Serin s'égoſilloit pour elle,
Il parut au Pigeon un rival dangereux.
L'Oiſeau de Canarie avoit la voix fort belle;
La muſique attendrit une Beauté rebelle,
Du moins, notre Pigeon l'imaginoit ainſi.
Chaque jour le Serin diſoit chanſon nouvelle,
Et chaque jour auſſi,
Le Pigeon maudiſſoit C ſol ut, B fa ſi.
Car, hélas! le pauvret, n'avoit même avantage.
Dans ſon extérieur, point de belles façons,
Dans la tête point de chanſons;

Et, qui pis eſt encor, peu d'eſprit en partage.
Près de celle qu'il adoroit,
Ses regards ſeulement exprimoient ſon hommage;
Quelques tendres ſoupirs formoient tout ſon ramage:
Mais ſur le même ton toujours il ſoupiroit;
Auſſi pour lui nulle eſpérance,
Tandis que le Serin chantoit en aſſurance.
Le jour vint, cependant, qu'il fallut faire un choix.
La Tourterelle, d'un air tendre,
Dit au Pigeon: Mon cher, je vous donne ma voix;
Un cœur vraiment épris ſe fait aſſez entendre.
Le véritable amour s'énonce ſimplement;
Quand on parle ſi bien, on aime foiblement.
Je préfère le cœur du Pigeon qui roucoule,
Aux accens du Serin qui chante joliment.
En amour, le vrai bonheur roule
Beaucoup moins ſur l'eſprit que ſur le ſentiment.

ÉRASTE.

Angelique ſaura bientôt cette nouvelle:
Puiſſe-t-elle, à ſon tour, faire la Tourterelle!

ÉSOPE.

Mais quel homme, en ſifflant, vient nouer l'entretien?
D'un fieffé petit-Maître il a tout le maintien.

SCENE VIII.

ÉSOPE, VALERE.

VALERE *entre en sifflant.*

AH ! je vous trouve, enfin, mais ce n'est pas sans peine;
Pour vous joindre, mon cher, on se met hors d'haleine.

ÉSOPE.

On me fait trop d'honneur.

VALERE.

Eh! brisons sur cela,
Je suis tout décidé sur cet article-là.
Sur votre compte on sait, mon cher, on sait de reste,
Comme l'on doit penser ; mais vous êtes modeste,
Et je vous en estime encor plus, sur ma foi.
J'aime la modestie, & c'est mon foible, à moi.

ÉSOPE, *à part.*

Je m'en apperçois bien.

VALERE.

Oui, j'ai l'ame ravie
De vous entretenir ; car ma plus forte envie
Fut toujours de vous voir avec moi de moitié,
Dans une liaison d'estime & d'amitié.

ÉSOPE.

Vous m'honorez beaucoup...

VALERE.

Que dites-vous encore?
Parbleu, je compte bien que c'eſt moi que j'honore:
Comment! chez Apollon, votre maître & le mien,
Vous êtes, m'a-t-on dit, fort bien, du dernier bien.
D'abord, il vous a mis dans la première claſſe,
Et je l'approuve fort.

ÉSOPE.

Épargnez-moi, de grace.

VALERE.

Si bien donc qu'en dépit de tous autres Cenſeurs,
Vous allez réformer les neuf ſavantes Sœurs?
Vous avez, ſur ce point, liberté toute entière?
Voilà de quoi fronder, & belle eſt la matière!
Le beau champ à courir! Car, ſoit dit entre nous,
Tout, dans le docte Empire, eſt ſans deſſus deſſous.
Le Spectateur va-t-il à quelque Tragédie:
Il y rit. Paſſe-t-il à quelque Comédie:
Il y pleure. Ajoûtez cent mille autres travers,
Qui mettent, chaque jour, la Raiſon à l'envers.
Tirez, morbleu, tirez ſur tous les ridicules;
Faites-leur avaler ces amères pilulles,
Que l'on nomme Brocards, Épigrammes, Bons-mots,
Et purgez l'univers des ſottes & des ſots.
J'aime à les voir dauber.

ÉSOPE.

La ſottiſe eſt riſible:
Ce n'eſt jamais qu'aux ſots qu'elle devient nuiſible;
Mais d'un vice odieux un mortel infecté,
Porte le mauvais air dans la Société.

Rions du ridicule, & pleurons ſur le vice.
Je croirois donc, Monſieur, rendre un plus grand ſervice,
(Si pour en rendre ici j'étois aſſez heureux,)
En frondant les abus communs & dangereux,
Qu'en faiſant remarquer de légères folies,
Par qui les bonnes mœurs ne ſont point avilies:
Il eſt moins glorieux de ſe voir le vainqueur
Des défauts de l'eſprit, que des vices du cœur.

VALERE.

Fort bien. Oh çà! je vois que vous êtes un homme
De grand ſens, de bon goût; c'eſt pourquoi je vous ſomme,
En qualité d'ami, de dire déſormais
Votre avis ſur mes vers, & ne flattez jamais.
Vous paroiſſez ſurpris d'entendre ce langage:
Un homme tel que moi faiſeur de Vers! je gage
Que de me voir Auteur vous êtes étonné?
A ma taille, à mon air, l'auriez-vous deviné?
Non; je m'en doute bien, je ſuis un phénomène;
Un Poëte vulgaire autrement ſe démène:
Il eſt gauche, il eſt lourd, il ſe préſente mal;
Tant en gros qu'en détail, c'eſt un franc animal.
Son air gai n'eſt jamais qu'un agrément poſtiche.
Accroché par la Rime, ou bien par l'Hémiſtiche,
Il ne donne le jour à ſes productions,
Qu'au milieu des douleurs & des contorſions.
Ce qu'il arrache, enfin, au travail, aux grimaces,
Je l'obtiens des Plaiſirs, des Jeux, des Ris, des Graces;
Et par de jolis vers, fruits de ma belle humeur,
J'enrichis le Public, & jamais l'Imprimeur.

ÉSOPE.

Et dans quel genre encor s'exerce votre Muſe?

VALERE.

Elle choiſit toujours un ſujet qui l'amuſe.
Quand on voit le grand monde, on eſt bientôt inſtruit
Des plaiſans incidens que le hazard produit.
Dès qu'une nouveauté s'empare de la ville,
Je mets en jeu le Conte, ou bien le Vaudeville;
Je ſaiſis l'Anecdote encor dans le berceau,
Je la brode, la rime, & j'en fais un morceau
Qui circule, qui prend, & que chacun s'arrache;
Malgré moi, le génie y poſe mon attache.
J'aime quand le ſujet eſt tant ſoit peu gaillard,
Et lorſque la pudeur joue... à Colin-maillard;
J'ai toujours, au beſoin, la phraſe générale,
Et je place à propos deux couches de morale.
La peſte! je ſais trop qu'il faut...

ÉSOPE.

Contes en l'air.
La morale eſt obſcure, & l'équivoque eſt clair.
Croyez-moi, choiſiſſez, ſi vous voulez écrire,
Un genre plus louable, & qui vous faſſe lire.

VALERE.

Par une fine gaze, on remédie à tout.

ÉSOPE.

J'ai le foible, Monſieur, d'être d'un autre goût.
A quoi bon votre gaze? il faudroit mieux, je penſe,
De toute draperie épargner la dépenſe,
En prenant des ſujets qui puſſent s'en paſſer,
Et laiſſant à l'écart ceux qui peuvent bleſſer.

VALERE.

Vous êtes ennemi du galant badinage;
Cet article, en effet, ne ſied bien qu'à mon âge;

Mais au vôtre, l'on eſt cauſtique & ſérieux ;
Cherchons donc un morceau qui vous conviendra mieux.
(Il tire un papier.)

ÉSOPE.

Et c'eſt ?

VALERE.

Une Épigramme. Eh bien! je vous attrappe ;
Vous allez, j'en ſuis ſûr, mon cher, mordre à la grappe.

ÉSOPE.

Écoutez, c'eſt ſelon ; il eſt de ces morceaux
Dont on doit faire cas, quand ils ſont généraux.

VALERE.

Généraux? Eh fi donc! de pareilles critiques
N'auroient nul ſel. Qui dit Vers épigrammatiques,
Dit aſſez clairement, qu'il faut que chaque trait
Déſigne le faquin dont on fait le portrait.

ÉSOPE.

La critique, ſi-tôt qu'on la rend perſonnelle,
Ceſſe d'être inſtructive, & devient criminelle.
Mais il eſt bon, Monſieur, que je ſois éclairci....

VALERE.

Motus! c'eſt contre un Grand que j'ai fait celle-ci.

ÉSOPE.

Contre un Grand!... Vous jouez, par cette folle audace,
A vous perdre, Monſieur, ſans orner le Parnaſſe.
J'ai toujours entendu qu'un Auteur circonſpect
Doit porter dans ſes vers un ſincère reſpect
Aux Dieux, aux Rois, aux Grands, aux Belles, à lui-même.

VALERE.

Maxime de poltron.

ÉSOPE.

Chacun a ſon ſyſtême.

VALERE.

Mais le vôtre eſt mauvais, mon cher, & très-mauvais:
Et vous n'irez pas loin.

ÉSOPE.

Je ne ſais où je vais;
Car tout homme, ici-bas, ſur ſon ſort ne voit goute:
Mais je crains moins que vous de broncher ſur la route.
Sans la Raiſon, Monſieur, loin de nous éclairer,
L'eſprit le plus brillant ſert à nous égarer.
Ne vaudroit-il pas mieux avoir moins de génie?...

VALERE.

J'allois faire du vôtre une eſtime infinie;
Mais, parbleu, j'en rabats quinze & biſque.

ÉSOPE.

Fort bien;
Vous pouvez tout m'ôter ſans que j'y perde rien.
Mais auriez-vous le tems d'écouter une Fable?

VALERE.

Oui-dà; c'eſt Vers pour Vers, & le troc eſt faiſable.

ÉSOPE.

Vous n'y trouverez point de ces termes gaillards,
Dont vous enjolivez vos Contes égrillards;
Ni de ces traits mordans que, dans votre critique,
Un eſprit médiſant donne pour ſel attique;
Mais vous y trouverez, j'oſe au moins m'en flatter,
Un vrai dont le piquant inſtruit ſans inſulter.

L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE.

DÈs le matin, ſur une Roſe
Brillante, fraîchement écloſe,
Ornement de la terre, & vrai préſent du ciel,
Dame Abeille trouva Demoiſelle Araignée:
Notre Ouvrière en fil ne fut point épargnée
Par la Fabricante de miel.
De quel droit oſes-tu te loger ſur mes terres,
Dit l'Abeille en courroux ? Ton ſouffle empoiſonné
Souille l'émail de nos Parterres,
Et de nos fleurs, par toi, le teint eſt profané...
Je te trouve plaiſante! Eſt-ce là ton affaire ?
Toi-même, en ce Jardin, dis-moi, que viens-tu faire ?
Répondit fièrement l'Inſecte venimeux ;
Eſt-ce pour toi ſeule que Flore
A pris ſoin de les faire éclore,
Ces fleurs ? Et ton mérite eſt-il donc ſi fameux,
Qu'il doive m'éloigner... Je t'entends, dit l'Abeille,
Sur le Lys éclatant, ſur la Roſe vermeille,
Tu prétends, à ce que je voi,
Avoir le même droit que moi.
Fais-en donc un meilleur uſage,
Ou je te chaſſe avec raiſon.

La fleur produit le miel dans la bouche du Sage ;
Mais dans celle du Fou, ſon ſuc eſt un poiſon.
L'Art de la Poëſie eſt un Art admirable,
Et qui peut réunir l'utile & l'agréable.
Mais vous le profanez, & cette belle fleur,
Dont on vante en tous lieux le parfum, la couleur,

Devient, entre vos mains, une plante funeſte,
Et ſa flatteuſe odeur, un poiſon qu'on déteſte.

VALERE.

Ce morceau-là, vraiment, eſt travaillé, poli,
Et j'y vois de quoi faire un Conte fort joli;
Mais il eſt ſérieux & froid juſqu'à la glace :
Je le réchaufferois, mon cher, à votre place.
On devient inſipide avec trop de raiſon :
Notre eſprit eſt ſi ſot quand il eſt en priſon!

ÉSOPE.

Oui; mais lorſqu'il eſt libre, il n'a qu'un pas à faire
Pour être libertin.

VALERE.

Oh! c'eſt une autre affaire.
Je n'approuve pas, moi, qu'il ſoit un libertin;
Je le veux ſeulement badin, vif & mutin.
Il eſt certains détours, pour cela, qu'il faut prendre :
Vous ignorez cet art, & je veux vous l'apprendre.
Venez me voir. Adieu; je m'enfuis promptement,
Car je ſens que le froid me gagne en ce moment.

(*Valere ſort, en chantant:* Revenez, revenez, liberté charmante.)

ÉSOPE.

Je lui pardonnerois ſa folle étourderie,
S'il avoit plus de mœurs, & moins d'effronterie.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, ÉSOPE, LA RAISON, LA RIME.

APOLLON, *s'adressant à la Raison & à la Rime.*

NE parlons plus de rien ; les éclairciſſemens
Sont trop ſouvent l'écueil des raccommodemens :
Ne ſongez déſormais qu'à vivre bien enſemble.

(*A Éſope.*)

Que ne te dois-je pas ! C'eſt toi qui les raſſemble,
Cher Éſope !

ÉSOPE.

Ah ! Seigneur, l'honneur vous en eſt dû.
Sans votre auguſte appui, m'auroit-on entendu ?

LA RIME, *à la Raiſon.*

Ainſi, vous ſongerez à devenir aimable ?

LA RAISON, *à la Rime.*

Et vous me promettez d'être plus raiſonnable ?

ÉSOPE.

La Raiſon doit aimer tout ce qui peut l'orner,
Et la Rime a beſoin d'apprendre à raiſonner.

LA RIME, *embraſſant la Raiſon.*

Dans cet embraſſement, dont la douceur nous lie,
Étouffons votre flegme, ainſi que ma folie.

LA RAISON.

J'y conſens; & les Jeux, que j'avois exilés,
Par mon ordre, en ces lieux, vont être rappellés.

LA RIME.

A ce cadeau, je vois que vous êtes changée;
Car la Danſe, par vous, étoit fort négligée.

APOLLON.

Les plaiſirs & les jeux ſont ici de ſaiſon,
Quand on y voit la Rime unie à la Raiſon.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

AIR.

SANS la Raiſon,
Sans cette agréable maitreſſe,
La plus douce allégreſſe
N'eſt qu'une fatale ivreſſe ;
Et le moindre chagrin, un funeſte poiſon.
Mais loin d'ici la Raiſon qui nous gêne
Dans nos plus innocens deſirs ;
Elle doit être la Reine,
Et non le Tyran des plaiſirs.



VAUDEVILLE.

I.

IL eſt une aimable Folie
Qu'on peut écouter,
Par qui la Sageſſe embellie
Se fait mieux goûter.
Malheur à qui nous fait un crime
D'un Madrigal, d'une Chanſon:
Celui qui dédaigne la Rime,
Ne connoît guères la Raiſon.

I I.

LUCILE aimoit le jeune Alcandre,
Plumet indigent:
On la marie au vieux Nicandre;
Pourquoi? Pour l'argent.
Pour l'épouſe, quel voiſinage!
Pour l'époux, quelle liaiſon!
Ils vont s'accorder en ménage,
Comme la Rime & la Raiſon.

I I I.

PAR une triſte deſtinée,
Deux cœurs amoureux,
A peine unis par l'hyménée,
Ceſſent d'être heureux:

C'eſt que, ne rimant plus enſemble,
Deux époux ſont comme en priſon,
Lorſque le nœud qui les raſſemble
N'eſt formé que par la Raiſon.

I V.

Ah! morbleu, la ſotte manie
        Que celle des Vers!
Elle met, en cérémonie,
        La tête à l'envers.
De l'art d'écrire à l'art de boire,
Eſt-il quelque comparaiſon?
Quand je dis: Verſe à moi, Grégoire,
J'unis la Rime & la Raiſon.

V.

Un jour le ruſé Timarette
        Sut, pour un bouquet,
Attirer l'innocente Annette
        Au fond d'un boſquet.
J'ignore tout ce qu'ils ſe dirent;
Mais, malgré cette trahiſon,
Je ſoupçonne qu'ils s'entendirent
Mieux que la Rime & la Raiſon.

V I.

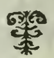
Je ris quand je vois une mère,
        Dans un jeune cœur,

Oppoſer la ſageſſe amère
A mon air vainqueur.
Eh! ſongez, mères de famille,
Songez qu'il eſt une ſaiſon
Où le cœur d'une pauvre fille
N'entend ni Rime ni Raiſon.

VII.

Pour inſpirer de bons Ouvrages,
Sages Spectateurs,
Encouragez par vos ſuffrages
Nos jeunes Auteurs.
Celui qui par ma voix s'exprime,
Du Public attend ſa leçon;
C'eſt nous qui vous donnons la Rime,
Mais vous nous donnez la Raiſon.

Fin du Divertiſſement.



RÉPONSE

RÉPONSE
DE
MONSIEUR PESSELIER,
A l'Auteur de la Lettre du POUR & CONTRE,
Sur la Comédie d'ÉSOPE AU PARNASSE.

MONSIEUR,

JE ne méritois point la peine que vous avez prise d'extraire ma Pièce avec attention, & la bonté que vous avez eu de m'en faire remarquer les défauts, si je ne vous en faisois aujourd'hui mes sincères remercimens. J'étois déjà disposé à vous écouter comme Homme de Lettres : le titre d'*Ami* que vous voulez bien prendre avec moi, & que je voudrois pouvoir mériter, augmente encore ma confiance & ma docilité. Permettez néanmoins que je vous fasse quelques observations ; je vous supplie de les envisager moins comme une justification dans les formes des endroits que vous critiquez, que comme des éclaircissemens qui pourront les faire trouver plus supportables.

Je vous avouerai d'abord mon erreur, au ſujet du titre de la Pièce ; j'ai cru l'avoir rempli. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'autres choſes à dire, pour la Réforme du *Parnaſſe*, mais toutes n'auroient pas été *théâtrales*. Je doute, par exemple, que les *Arts* & les *Sciences*, (j'entends, comme vous, ceux qui les profeſſent & qui les cultivent ;) je doute, dis-je, que de pareils objets euſſent pu figurer agréablement ſur la Scène ; les Perſonnages que vous m'indiquez auroient, peut-être, fourni d'excellens Dialogues ; mais auroient-ils produit des Scènes intéreſſantes pour tout le monde ? D'ailleurs, daignez faire attention, Monſieur, que je n'ai ſaiſi que le côté *Moral* du *Parnaſſe*, & que je n'ai point eu en vûe le côté *Littéraire*. Pluſieurs perſonnes croyoient que ma Pièce ſeroit une cenſure des Ouvrages du tems ; la matière eût fourni ſuffiſamment, & j'y aurois gagné, en un ſens : mais, toutes réflexions faites, j'ai cru que l'on me ſauroit bon gré de m'attacher à la critique des mœurs, préférablement à celle des Ouvrages d'eſprit, par la raiſon qu'Éſope dit lui-même au petit-Maître Auteur ;

> Qu'il eſt moins glorieux de ſe voir le vainqueur
> Des défauts de l'*Eſprit*, que des vices du *Cœur*.

J'ai ſenti comme vous, Monſieur, les inconvéniens de l'allégorie que j'ai employée pour lier, en quelque façon, les Scènes de ma Pièce ; mais je vous avoue que mon imagination ne m'ayant malheureuſement rien fourni de mieux, j'ai cru devoir en faire uſage, plutôt que d'offrir au Public des Scènes abſolument détachées, une Pièce ſans *Dénouement* : car, à tout prendre, on peut donner ce nom à la réconciliation de la *Rime* & de la *Raiſon*.

Je ne paſſerai pas ſi facilement condamnation ſur la

Scène de la jeune Veuve ; pardonnez-moi, Monſieur, cette petite réſiſtance, ne fût-ce qu'en faveur de ce Sexe aimable, qu'à mon âge (comme vous le dites fort bien) on ménage avec une attention toute particulière. Eh! quel eſt le tems où l'on ne cherche point à le mettre dans ſon parti ? Cette Scène eſt du reſſort d'*Éſope au Parnaſſe*, dans un ſiècle

Où le Sexe, au Parnaſſe, a fourni des *Saphos*.

Je me félicite d'avoir ſu intéreſſer pour quelque choſe les Dames, à une Pièce dont le titre ſeul pouvoit les rebuter.

A l'égard de la Scène de *Trotenville*, à l'exception de la tirade que vous adoptez vous-même, elle n'a jamais été de mon goût. Je l'aurois traitée plus noblement, s'il n'eût fallu jetter du Comique dans une Pièce déjà trop ſérieuſe par elle-même. J'étois, d'ailleurs, obligé d'obéir aux circonſtances. Ma Pièce a été jouée dans une ſaiſon qui exigeoit certains ménagemens pour les Acteurs que j'avois à placer. J'en perdois un excellent dans ſon genre, ſans la Scène de *Trotenville*, le ſeul Rôle qui pût lui convenir. Il faut économiſer dans un tems d'adverſité.

Je dirois les mêmes choſes en faveur de la Scène du *Libraire*, ſi je pouvois convenir qu'elle ait été capable de faire tort à la Pièce, avec le *tour ingénieux* que vous voulez bien lui prêter.

La Scène du jeune homme qui demande de l'eſprit, entroit naturellement dans le plan moral que je m'étois tracé, puiſque de votre aveu, Monſieur, *elle amène l'occaſion d'établir la prééminence que le* Cœur *a ſur l'*Eſprit.

Au ſurplus, Monſieur, ſans adopter dans toute leur étendue les éloges dont vous honorez ce petit Ouvrage, je ſouſcris avec plaiſir à la critique que vous en faites, loin de la trouver trop ſévère. Je n'ai à me plaindre, que de n'être point en état de faire oublier, par de meilleurs Écrits, les fautes que vous me reprochez avec autant de juſteſſe que d'indulgence. C'eſt en m'efforçant de mettre vos conſeils à profit, que je veux prouver combien j'en ſuis reconnoiſſant. Mais comme vous m'avez obligé publiquement, permettez que votre Feuille inſtruiſe le Public de ma ſincère reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être très-ſincèrement,

MONSIEUR,

Votre, &c.



RÉPONSE

DE L'AUTEUR

D'ÉSOPE AU PARNASSE,

*A la Lettre que Madame la Marquiſe Du *** a écrite au ſujet de cette Pièce, à une de ſes Amies.*

MADAME,

QUE je ſais bon gré à votre Amie, de la petite infidélité qu'elle vous a faite, en publiant votre Lettre, puiſqu'elle m'a procuré le plaiſir de la lire, & d'en profiter.

Vous avez pu juger, Madame, par la troiſième Scène de cette Pièce, combien je fais cas du ſuffrage & de la cenſure de votre Sexe. En effet,

« Quelle eſt de chaque Auteur la principale affaire ?
» De vous faire approuver les fruits de leurs travaux.
» C'eſt vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux ».

Je vous avoue néanmoins que votre Lettre m'a embarraſſé. Vous m'avez paru d'abord décidée contre la Pièce : mais ce n'étoit point ſans quelque retour en ma faveur, puiſque je vous ai vu enſuite prodiguer à l'Ouvrage & à l'Auteur, des éloges qu'ils ne méritent ni l'un ni l'autre.

Vous ne trouvez point assez de *Comique* dans *Ésope au Parnasse*. Disons mieux ; vous n'en trouvez point du tout. J'avoue qu'il n'offre point celui des situations, ni celui des plaisanteries qui font rire par éclats ; mais ce *Comique* est-il le seul qui soit de mise ? Celui qui fait rire l'esprit, n'est-il pas, à beaucoup d'égards, préférable à l'autre ?

Je ne croirai jamais, Madame, que vous ayez pu vous étonner un seul instant du Personnage d'*Ésope* débitant des *Fables* sur le Théâtre François. Pouvoit-il y faire autre chose ? & n'étois-je pas suffisamment autorisé par l'exemple d'*Ésope à la Ville* & d'*Ésope à la Cour*, de M. Boursault, que j'aurois voulu pouvoir imiter en tout, comme je le témoigne moi-même par ces Vers de la première Scène ?

> Je recevois alors d'un plus heureux génie,
>
> Des secours que le ciel aujourd'hui me dénie.

Un jeune homme (Éraste) sans monde, sans expérience, qui croit les Vers indispensables pour les Amans, n'étoit-il pas du ressort d'*Ésope au Parnasse* ? Et puis-je me repentir d'y avoir fait entrer une Scène qui a principalement fait envisager en moi les bons *sentimens* que vous daignez, Madame, y remarquer ? J'ai cru m'appercevoir, d'ailleurs, que cette Scène intéressoit également l'un & l'autre Sexe ; serez-vous la seule personne qui la désapprouve ? Eh ! si quelqu'un avoit à la critiquer, falloit-il que ce fût une Dame ! La Fable *du Pigeon* décide le contraire.

Enfin, Madame, vous refusez impitoyablement à ma Pièce le titre de *Comédie*. Je ne chicanerai point sur les termes : nommez-la comme il vous plaira, pourvu qu'elle ait le bonheur de vous plaire, & que le Public veuille bien lui accorder ses suffrages. On m'a fait la même objection lors de l'*École du Tems* *. J'y ai

* *Voyez la Lettre critique & ma Réponse, dans la deuxième Édition de cette Pièce.*

répondu de mon mieux, d'après *M. de Boiſſy*, que vous louez, Madame, avec tant de raiſon. Il a eſſuyé le même reproche ſur ſes Pièces épiſodiques, auxquelles il a cru pouvoir donner le titre de *Comédies.* Je n'ai donc rien innové en ce genre.

Je reconnois, avec vous, que ce n'eſt pas le meilleur, à beaucoup près. Je conviens auſſi, du fond du cœur, que je ne poſſède point les talens aimables & brillans qui ont fait réuſſir *M. de Boiſſy*; mais remarquez, s'il vous plaît, Madame, que les *Anecdotes* dont cet ingénieux Auteur a ſi bien ſu faire uſage dans ſes Pièces *Épiſodi-Allégoriques*, (comme vous les nommez) en ont rendu la réuſſite encore plus éclatante ; j'ai ſuivi d'autres idées. Mon plan n'étant que de ſaiſir le côté *Moral* du Parnaſſe, je me ſuis abſtenu des Scènes que l'on nomme *Vaudevilles*, & qui jettent dans ces ſortes de Pièces, cette vivacité, cet enjoûment, que vous deſirez dans la mienne.

Vous obſervez judicieuſement, Madame, que ce mauvais genre de *Comédies* (paſſez-moi le dernier mot) a été imaginé par la pareſſe & par l'indigence des Auteurs Voilà mon portrait en deux mots, &, peut-être auſſi, mon apologie. Oui, Madame, je ſuis cet Auteur *Pareſſeux*, que les difficultés d'une intrigue ont ſouvent rebuté. Je ſuis cet Auteur *Indigent*, qui, manquant de reſſource, ſe ſauve comme il peut. Ajoûtez à cela un peu de prudence, qui m'a retenu juſqu'à préſent dans une ſphère plus commode & plus convenable à la portée de mon imagination. Il faut ſavoir eſſayer ſon vol, & ne pas le meſurer toujours à ſon ambition.

Au ſurplus, ſavez-vous bien, Madame, que, ſur votre parole, on va me prendre pour un *Novateur*, qui veut anéantir le goût de la *bonne Comédie* ; &, en vérité, c'eſt, en tout ſens, me rendre un fort mauvais office. D'un côté, le Rôle que vous me prêtez n'eſt point dans mon ſentiment ; & de l'autre, il faudroit un meilleur Acteur que moi pour faire valoir un ſi mauvais Perſonnage. Trouvez bon, que je me renferme dans ce qui

me regarde, ſans jamais oſer lever ſur la Scène l'étendard de la ſédition.

J'aurois mieux aimé, à vous dire le vrai, que votre attention pour moi ſe fût tournée du côté des fautes de détail, que vous avez, dites-vous, remarquées dans ma Pièce. Permettez que je vous diſe qu'il y a de votre part un peu de cruauté, de ne me point indiquer les *Penſées fauſſes* qui ſont dans *Éſope au Parnaſſe :* vous m'abandonnez préciſément où votre ſecours me feroit le plus eſſentiel. Mais je vous dois toujours beaucoup, puiſque vous avez la bonté de me rendre juſtice ſur le ſeul point dont je ſois jaloux. Ce ſont les *ſentimens :* c'eſt la ſeule eſpèce de louanges que j'ai toujours ambitionnée.

L'indulgence que vous avez pour la foibleſſe de mon âge & de mes talens, vous en fait concevoir une idée que je voudrois pouvoir réaliſer un jour. A tout hazard, j'accepte l'augure ; puiſſe-t-il s'accomplir! Vous, Madame, ſoyez la Muſe à qui j'aurai dû une ſi bonne inſpiration!

J'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement,

MADAME,

Votre très-humble, &c.



L'ABUS

DES

TALENS,

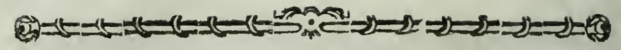
COMÉDIE

En un Acte, en Prose.

AVERTISSEMENT.

ON a loué dans cette Pièce les intentions de l'Auteur ; mais l'Ouvrage ayant paru trop sérieux pour une petite Comédie, celle-ci n'a pu être représentée : on n'a pas cru que ce fût une raison de la supprimer entièrement, dans un siècle où l'abus des talens de l'esprit n'est malheureusement que trop commun.





ACTEURS.

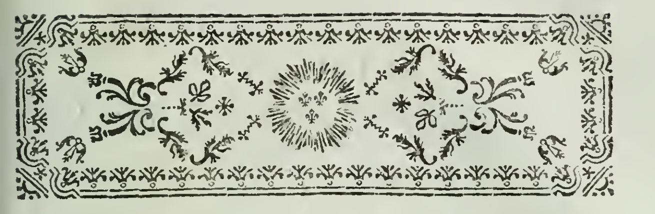
ÉMILIE, jeune Veuve.

MONCADE, } Amans d'Émilie.
ALCIPE, }

NÉRINE, Suivante d'Émilie.

PASQUIN, Valet de Moncade.

La Scène est chez Émilie.



L'ABUS *DES* TALENS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIPE, NÉRINE.

ALCIPE.

OUI, Nérine, c'en eſt fait ; j'ai pris mon parti ; je me retire.

NÉRINE.

Quoi ! ſans avoir encore parlé de votre amour ! Y penſez-vous, Monſieur ? Eh ! que dira-t-on de vous & de moi ? de vous, en voyant que vous quittez la partie ; de moi, ſachant que j'aurois pu vous en empêcher?

ALCIPE.

Eh ! de quelle façon, Nérine ? Émilie n'eſt-elle pas déterminée à préférer mon rival ?

NÉRINE.

Ma Maitreſſe eſt veuve ; vous êtes libre ; vous l'aimez : votre âge, votre naiſſance, votre bien lui conviennent. Il faut que cette affaire-là ſe faſſe, ou je renonce à en faire jamais de bonnes.

ALCIPE.

Je te ſuis obligé de ton zèle, quoiqu'il me devienne inutile.

NÉRINE.

Il ne le ſera pas.

ALCIPE.

Moncade l'emportera. On ne le voit point ici depuis quelques jours ; Émilie s'en attriſte. Il reparoitra ; ſon retour remettra la joie dans le cœur de ta Maitreſſe, & leur union ne tardera point à ſe terminer.

NÉRINE.

Il eſt vrai que la prévention d'Émilie pour ce jeune homme-là, a quelque choſe de ſurprenant.

ALCIPE.

Pourquoi donc ? elle n'a rien qui m'étonne. Moncade a de l'eſprit, des talens, de la figure ; il eſt aimable, en un mot, & fait pour être aimé.

NÉRINE.

Son éloge eſt plaiſant dans votre bouche !

ALCIPE.

Je ne me diſſimule point qu'il eſt né pour plaire. C'eſt un de nos Poëtes les plus agréables ; & ſa Proſe eſt telle, qu'elle ne déshonore point les Vers qu'il publie : il a l'air aiſé, le ton du monde ; en faut-il davantage pour réuſſir ?

NÉRINE.

Je conviens avec vous qu'il eſt d'un extérieur ſéduiſant ; mais le cœur eſt plus eſſentiel. Que ſavez-vous du ſien ? Il a beaucoup d'eſprit ; ſes talens ſont décidés, ſont connus, je l'avoue ; mais quel uſage fait-il de tout cela ? On raconte là-deſſus d'étranges choſes ; & cette partie de ſa renommée n'eſt pas celle qui lui fait le plus d'honneur.

ALCIPE.

On eſt ſujet, à ſon âge, à donner dans bien des égaremens : les talens même y contribuent ; & rien n'eſt ſi commun, quand on eſt jeune, que d'abuſer des meilleures choſes ; mais c'eſt auſſi l'âge que l'on excuſe le plus volontiers.

NÉRINE.

Vous avez beau dire, il faut que ma Maitreſſe ſoit enſorcelée ; Moncade ne lui convient en aucune façon : il n'a point d'état, il ne veut point en prendre. Qu'eſt-il dans le monde ? que ſera-t-elle en l'épouſant ?

ALCIPE.

Heureuſe, à ce qu'elle imagine ; &, dans ces ſortes de cas, l'imagination n'a pas de peine à nous déterminer. Va, crois-moi, Moncade amoureux d'Émilie, &

ſûr d'être aimé d'elle, n'a pas beſoin d'autre appui. La plupart des ſociétés ſe ſoucient peu qu'on les inſtruiſe, elles veulent être amuſées : Moncade ne cherche qu'à leur plaire, il réuſſit ; ſon ſuccès eſt dans les règles. Nous autres gens obſcurs, que l'on appelle Philoſophes, ou, pour mieux dire, nous autres hommes ſinguliers, qui ſommes aſſez ſots pour nous en tenir au bon ſens, aux bonnes mœurs, à la droite raiſon, qu'attendons-nous ? de l'eſtime : on nous en accorde ; nous n'avons rien à prétendre au-delà. Nous ennuyons : c'eſt notre faute, on nous en punit ; nous n'avons rien à répliquer. Je me le ſuis dit très-ſérieuſement à moi-même ; & je laiſſe auprès d'Émilie quelqu'un qui lui convient beaucoup mieux que moi.

NÉRINE.

Mais ce départ eſt un peu bruſque, ne vous déplaiſe. Ne verrez-vous point Émilie, ne fût-ce que pour faire vos adieux ?

ALCIPE.

Les voici.

NÉRINE.

Dans une lettre ! & quelle lettre encore ! quel papier ! ſans deſſins, ſans enluminures ! Ah ! Monſieur, vous traitez la mode bien cavalièrement, & vous êtes bien grand pour le ſiècle des colifichets.

ALCIPE.

Dis celui des agrémens ; mais j'ai le malheur de les prendre pour des extravagances. Pour mettre ici des bornes à la mienne, je prends congé d'Émilie, & j'ai réſolu....

NÉRINE.

Et moi, je veux que vous demeuriez ; j'ai quelque efpérance de révolution. Au fond, ma Maitreffe eft raifonnable ; elle n'aime Moncade que parce qu'elle le croit digne d'eftime : on en publie des chofes très-différentes ; il n'eft queftion que de le faire voir méfeftimable, il ceffera d'être aimé. Prenez patience encore quelque tems ; ce qui n'eft qu'une illufion ne fauroit toujours durer.

ALCIPE.

Je demeure donc, puifque tu le veux ; je ne défefpère point, en effet, qu'Émilie ne fe défabufe. Peut-être même y contribuerois-je efficacement, fi Moncade n'étoit point mon rival ; mais dans la pofition où je me trouve vis-à-vis de lui, fi je ne l'excufe point, je dois être, du moins, le dernier à l'accufer.

NÉRINE.

Voici fon domeftique ; il m'aime affez pour nous donner bien des éclairciffemens. Reprenez votre billet, & retirez-vous.

ALCIPE.

Adieu donc : je retarde encore mon départ, puifque tu le veux.



SCENE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

BON JOUR, Nérine; bon jour, ma chère enfant...

NÉRINE.

Bon jour, Pafquin, bon jour.

PASQUIN.

Il me femble, ma reine, qu'il n'y a guères moins d'un fiècle que nous ne nous fommes vus; qu'en penfez-vous?

NÉRINE.

Que Mons Pafquin calcule obligeamment: car, fi j'ai bonne mémoire, il n'y a pas, au plus, quatre jours qu'il eft venu me faire à-peu-près le même compliment.

PASQUIN.

Ma foi, c'eft que, lorfqu'on aime bien, l'abfence eft un mal toujours trop long en général, & la tienne en particulier eft diablement difficile à fupporter.

NÉRINE.

Brifons là-deffus.

PASQUIN.

Comment donc?

NÉRINE.

Je te crois fur ta parole, n'es-tu pas content ?

PASQUIN.

Vaille que vaille ; je doute que tu puffes rencontrer mieux que moi. Mon Maître époufe ta Maitreffe ; &, dans l'ordre, il convient que nous fuivions leur exemple.

NÉRINE.

Rien n'eft mieux arrangé. Mais, à propos de ton Maître, c'eft lui, ce me femble, qui n'eft pas venu depuis long-tems.

PASQUIN.

Que dis-tu ? je l'accompagnois il y a quatre jours.

NÉRINE.

N'importe. Je calcule à préfent au nom d'Émilie ; fon cœur n'a pas trouvé fon compte à cet éloignement.

PASQUIN.

Que veux-tu ? les gens d'un certain mérite font obligés de circuler dans le monde ; il ne leur eft guères permis de demeurer en place. Le cœur n'a point de part à tout cela, l'efprit feul en eft la caufe : on en a, il prend ; les cercles fe le difputent, on ne fait auquel entendre ; & c'eft un perfonnage fort embarraffant. Voilà celui de Moncade ; les femmes fe l'arrachent : Orphife le defire ; Hortenfe le regrette ; ta Maitreffe feule a trouvé le fecret de fe l'attacher tout de bon.

NÉRINE.

Pourquoi donc eft-il plufieurs jours fans la voir, fans lui écrire, & cela, fur le point de l'époufer ?

PASQUIN, *embarrassé.*

(*A part.*) Dirai-je ce dont est question?.... Non. (*Haut.*) Je t'en ai dit les raisons.

NÉRINE, *finement.*

Hom!... j'ai quelque soupçon que tu caches les véritables.

PASQUIN.

Quelle idée!

NÉRINE, *froidement.*

A la bonne heure.

PASQUIN.

Mais, si réellement notre petite absence est un secret, dois-je te le révéler?

NÉRINE.

Rien ne feroit plus injuste que de l'exiger. Adieu, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Où vas-tu donc?... Nous avons quelque chose à régler ensemble... Tu sais combien je t'aime; ignorerai-je encore long-tems si je puis compter sur toi?

NÉRINE.

Si c'est un secret, dois-je te le dire?

PASQUIN.

Ah! friponne, je t'entends. Quel est sur nous le pouvoir des femmes! celle-ci me feroit, je crois, déclarer toute une conjuration.

NÉRINE.

Allons, finis.

PASQUIN.

Je te dirai donc...

NÉRINE.

Achève...

PASQUIN.

Non pas, de par tous les diables; je crains trop...

NÉRINE.

Adieu donc.

PASQUIN.

Attends... Promets, du moins, de me dédommager.

NÉRINE.

Finis, ou je te quitte.

PASQUIN.

Eh bien donc! mon Maître...

NÉRINE.

Après...

PASQUIN.

S'eſt battu.

NÉRINE.

Que dis-tu là?

PASQUIN.

Et même il a reçu dans le bras une légère bleſſure.

NÉRINE.

Sais-tu pour quel ſujet?

PASQUIN.

Non pas autrement.

NÉRINE.

N'étois-tu pas témoin ?...

PASQUIN.

Je ne fers jamais de fecond ; je ne me bats que pour mon compte.

NÉRINE.

Le poltron!... Mais, encore, comment la chofe eft-elle arrivée ?...

PASQUIN.

C'eft, je penfe, à l'occafion de quelques Vers de je ne fais quelle chanfon, dont il ne favoit pas bien l'air, ou dont les paroles ont déplu : en un mot, il y a de la Poéfie dans cette affaire-là.

NÉRINE.

Ton Maître s'en fait là de belles!

PASQUIN.

Entre nous, il eft un peu malin ; & je crains quelquefois que cela ne me porte malheur par contre-coup.

NÉRINE.

Écoute ! on trembleroit à moins... (*A part.*) Chut! nous pourrons faire ufage de tout ceci.

PASQUIN.

Il vient encore, tout récemment, de faire imprimer je ne fais quelle diable d'hiftoire, qui eft drôle, mais qui ne dit rien de bon.

NÉRINE.

Oui-dà !

PASQUIN.

Mais je dois parler à ta Maitreſſe de la part de Moncade : eſt-elle viſible ?

NÉRINE.

La voici.

SCENE III.

ÉMILIE, NÉRINE, PASQUIN.

ÉMILIE, *qui entre en rêvant.*

L'ABSENCE de Moncade commence à m'inquiéter : elle n'eſt pas naturelle, après l'aſſiduité qu'il a témoignée ; & je veux abſolument... Mais, que vois-je ? c'eſt Paſquin...

PASQUIN.

Oui, Madame ; à votre très-humble ſervice.

EMILIE.

Et ton Maitre ?

PASQUIN.

Il compte avoir aujourd'hui, Madame, l'honneur de vous faire ſa cour, & je venois ſavoir...

ÉMILIE.

Dis-lui que je l'attends.

PASQUIN.

Je cours le lui annoncer. Adieu, Nérine. (*Bas.*) Garde-toi bien de rien dire.

NÉRINE.

Tu as bien parlé, toi.

PASQUIN, *en ſortant.*

Ah ! la chienne !

SCENE IV.

ÉMILIE, NÉRINE.

ÉMILIE.

QUEL eſt donc ce myſtère ?

NÉRINE.

Ce n'eſt preſque rien, Madame.

ÉMILIE.

Je t'ordonne de t'expliquer. Seroit-il arrivé quelque choſe à Moncade ?

NÉRINE.

Eh bien ! Madame, il eſt vrai ; mais raſſurez-vous, c'eſt une bagatelle ; Moncade s'eſt battu...

ÉMILIE.

Qu'entends-je ?

NÉRINE.

Rien n'eſt plus certain : il a même été bleſſé, mais légèrement.

ÉMILIE.

J'avois un preſſentiment de ce qui m'arrive aujourd'hui, je m'inquiétois avec raiſon de ſon abſence. Mais dit-on pour quel ſujet?...

NÉRINE.

Pour deux choſes, Madame; l'une vraie, l'autre fauſſe: on aura ſoin de vous taire l'une, & de vous dire l'autre.

ÉMILIE.

Comment?

NÉRINE.

Oui, Moncade ne manquera pas de vous prétexter une affaire d'honneur; & le fait eſt, qu'il eſt queſtion d'une choſe qui ne lui en fait guères, puiſqu'il s'eſt battu pour un méchant Vaudeville qu'il s'eſt aviſé de faire contre une femme de qualité, dont le mari partage l'aventure; & ce mari-là n'eſt pas de bonne compoſition, il entend mal la plaiſanterie. Il a rencontré Moncade, & s'eſt mis en devoir de lui répondre ſur un autre air; heureuſement pour ce duo, que des tiers ſont ſurvenus, qui ont rompu la meſure, & fini la chanſon.

ÉMILIE.

Ah! Nérine, eſt-il poſſible? Quoi! Moncade ſeroit Auteur!... on s'eſt mépris.

NÉRINE.

Fort bien!... Ah! ma chère Maitreſſe, ſerez-vous

toujours auſſi prévenue en faveur d'un homme que tout Paris dit n'avoir des talens que pour en abuſer ?

ÉMILIE.

C'eſt que tout Paris lui porte envie ; c'eſt le ſort d'un mérite éclatant & diſtingué, de faire autant de jaloux qu'il devroit avoir d'admirateurs : on ne peut l'égaler, on veut le noircir & le dégrader.

NÉRINE.

Mais, Madame, Oronte a des talens, auſſi décidés, auſſi connus que ceux de Moncade... Tout le monde l'eſtime ; ſon eſprit lui fait des jaloux, mais ſa conduite ne lui attire point d'ennemis.

ÉMILIE.

Oronte eſt circonſpect ; il ſe peut que le feu de l'âge emporte Moncade un peu trop loin : mais il eſt plus imprudent que mal intentionné, & je ſuis ſûre que ſon cœur n'a point de part aux égaremens de ſon eſprit.

NÉRINE.

Alcipe, que vous eſtimez, Alcipe, qui vous aime, en penſe bien différemment.

ÉMILIE.

Alcipe eſt ſon rival ; cette qualité ſeule écarteroit ſa déciſion : d'ailleurs, c'eſt un homme droit, à la vérité, & qui même a du bon ſens ; mais froid, grave & ſévè-

re, incapable d'agrémens & d'imagination. C'eſt un homme, en un mot, qui, ſe retranchant fièrement dans la qualité de Philoſophe, prend, ainſi que beaucoup d'autres, le parti de mépriſer les talens qu'il n'a point. Ne crois pas, cependant, que je ſois aveugle ſur le compte de Moncade; il a des défauts, ſans doute, mais non pas des vices. Eh! que de reſſources ſon eſprit fournit pour le corriger!

NÉRINE.

Puiſſiez-vous y réuſſir!... Le voici. (*A part.*) L'Amour tourne la tête aux plus raiſonnables.

SCENE V.

ÉMILIE, MONCADE, *un bras en écharpe.*

ÉMILIE.

AH! Moncade, quel eſt l'état où je vous revois? & que je ſuis inquiette de votre ſituation!

MONCADE.

Votre trouble, aimable Émilie, eſt obligeant pour moi; mais raſſurez-vous, ma bleſſure eſt légère, & ne m'a été funeſte, qu'en ce qu'elle m'a privé pendant quelques jours du plaiſir de vous faire ma cour.

ÉMILIE.

Mais, par quel malheur, enfin, cet accident vous

eſt-il arrivé ? Quelle eſt l'affaire où vous vous êtes trouvé engagé ? N'aura-t-elle point de ſuites fâcheuſes pour vous ?

MONCADE.

Elle ne ſauroit en avoir. Je ne ſuis point, aſſurément, de ces jeunes fanfarons, qui prennent de l'étourderie pour de la valeur, & qui font parade en cette Ville d'une bravoure qui ſeroit ailleurs beaucoup mieux employée ; mais vous ſavez à quoi l'on eſt expoſé dans le monde : je fais mon devoir, & je m'en acquitte.

ÉMILIE.

Les querelles les plus déraiſonnables ont toujours quelque fondement : de grace, Moncade, ne me déguiſez rien, & comptez que mon eſtime égalera votre ſincérité.

MONCADE.

Écoutez ; je diſſimulerois avec les ſots, mais je puis ne vous rien cacher. Vous connoiſſez Floriſe ?

ÉMILIE.

De réputation.

MONCADE.

Ce n'eſt pas-là ſon bel endroit. Il eſt queſtion de quelques plaiſanteries rimées ſur ſon compte.

ÉMILIE.

Et dont vous êtes l'Auteur ?

MONCADE.

Moi-même. Une aventure aſſez bizarre m'a fait con-

noître : ſon mari, plus ſot mille fois depuis qu'il oſe s'afficher pour tel, s'eſt aviſé de vouloir être de moitié dans tout cela. Nous nous ſommes rencontrés ; il m'a parlé durement, je lui ai répondu de même ; nous nous ſommes battus, on nous a ſéparés : voilà tout.

ÉMILIE.

Moncade, votre franchiſe vous fait honneur, mais cette affaire-là ne vous en fait guères ; mon cœur même, tout prévenu qu'il eſt pour vous, ne ſauroit vous juſtifier. Avez-vous fait réflexion, qu'employer ſi mal les talens, c'eſt les dégrader.

MONCADE.

Eſt-ce un crime de plaiſanter ?

ÉMILIE.

La raillerie la plus délicate a ſes dangers ; la plus fine médiſance n'eſt point excuſable : & ce ſont-là de ces choſes où la forme la plus agréable ne peut faire oublier le vice du fond. Croyez-moi, mon cher Moncade, & je vous le dis pénétrée du plus vif intérêt ſur ce qui vous regarde, l'eſprit ne ſauroit être honoré, quand il brille aux dépens du cœur ; & l'on n'a jamais acquis une bonne réputation, en s'occupant à décrier celle des autres.

MONCADE.

Je ne me ſerois pas cru ſi coupable ; & j'oſe vous aſſurer...

ÉMILIE.

L'exemple vous a ſéduit, &, ſi j'oſe le dire auſſi, l'eſpérance du ſuccès ; car, il faut l'avouer, à la honte

du plus grand nombre des lecteurs, ces fortes d'ouvrages font ceux qui réussissent le plus; mais il faut aussi convenir, à la gloire de notre siècle, que ces sortes d'Auteurs sont ceux que l'on estime le moins. Vous avez de l'esprit, & vous pouvez entreprendre les ouvrages les plus difficiles; je vais vous en indiquer un, qui l'est beaucoup plus que de rimer des critiques personnelles, & de chanter les anecdotes scandaleuses : Méditez sur les vertus, & peignez-les si bien, que vous réussissiez à les faire aimer; vous deviendrez vous-même aimable aux yeux de tout le monde, & vous aurez la douce satisfaction, en travaillant pour les honnêtes gens, d'être respecté de ceux même qui ne le sont pas, & de n'employer les charmes & les graces de votre esprit, qu'à donner au Public l'idée la plus avantageuse de votre façon de penser.

MONCADE.

Que les leçons de la sagesse sont charmantes dans la bouche de celle que l'on aime! Mais, permettez-moi, belle Émilie, de vous représenter...

ÉMILIE.

Votre juge est au fond de votre cœur : je n'ai fait que l'avertir, & je le laisse prononcer.

MONCADE.

Pourroit-il n'être pas d'accord avec le vôtre?

ÉMILIE.

Pour vous donner des preuves de la tendresse du

mien, je ſonge, Moncade, à vous faire un établiſſement, qui vous mette à portée de recevoir ma main. Je ſuis maitreſſe de mon choix, j'ai des biens conſidérables; cherchez une charge qui vous convienne, & ne ſoyez point inquiet ſur le prix.

MONCADE.

Je ſuis pénétré de vos bontés : mais ne pourrois-je obtenir le bonheur dont vous voulez bien me flatter, ſans m'embarraſſer dans un état ennuyeux autant qu'inutile à mon amuſement ? j'ai ſuffiſamment de quoi m'occuper dans celui que mon inclination m'a donné; mon goût pour la Littérature & pour les beaux Arts...

ÉMILIE.

Il n'eſt point de profeſſion que l'eſprit ne puiſſe honorer : mais celle de l'eſprit a beſoin d'autre choſe; ſeule elle ne forme point un titre, à peine en eſt-elle un pour les hommes ſupérieurs en ce genre, & qui ſont au-deſſus des règles ordinaires. Il vous faut donc un état, Moncade, & je vous en laiſſe le choix : comme ma main doit être le prix de votre complaiſance, ſongez combien je ſerois offenſée d'un refus.



SCENE VI.

MONCADE, *ſeul.*

J'Avois raiſon d'appréhender qu'Émilie ne vînt à ſavoir l'origine de ma querelle avec Dorante : la morale de l'aimable veuve eſt un peu ſévère, mais il faut que je m'y prête. Je l'aime avec paſſion ; mon eſtime eſt égale à mon amour, & je me vois à la veille, en l'épouſant, de contenter à la fois ma tendreſſe & mon ambition. Reſpectons ſes ſcrupules ſans les partager : elle donnera pendant quelque tems des entraves à mes talens pour les choſes agréables ; mais je l'amenerai tôt ou tard à ma façon de penſer. Que diroit-elle, ſi mon nouveau Roman lui tomboit ſous la main! Employons tous nos ſoins à lui en dérober la connoiſſance ; Paſquin doit m'en apporter ici quelques exemplaires, prévenons les inconvéniens ;... Mais le voici...

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUF!... on dit que ces ouvrages-là ſont légers ; je les trouve, moi, diablement lourds.

MONCADE.

Ne t'a-t-on point apperçu ?

PASQUIN.

PASQUIN.

Non, non ; je ſuis anonyme.

MONCADE.

As-tu le nombre d'exemplaires que je t'ai demandé ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur ; mais qu'en voulez-vous faire ?

MONCADE.

Animal ! as-tu donc oublié qu'il faut en donner à des amis, ſans compter ceux dont on m'a promis de me défaire ? La Marquiſe d'Erville eſt impatiente d'en avoir ; un Abbé m'en demande ; la Comteſſe en débitera...

PASQUIN.

La Comteſſe, Monſieur ! cela ſeroit-il poſſible ? Les femmes brûleront ce livre-là, ou ne le liront pas. J'en ai lu quelque choſe, moi ; & je dois vous dire en conſcience, que ma pudeur s'eſt furieuſement irritée...

MONCADE.

Le fat !... Voilà, Paſquin, les choſes qui prennent dans le monde.

PASQUIN.

J'en connois, cependant, qui ne leur reſſemblent guères, & qui ne ſont pas tombées.

MONCADE.

On eſtime celles-là : mais celles-ci plaiſent, & circulent plus rapidement.

PASQUIN.

Je paſſerois volontiers les hiſtoires qui ſont là-dedans, quoiqu'un peu gaillardes ; mais les eſtampes : ah ! Monſieur !

MONCADE.

J'ai pris plaisir, moi-même, à les dessiner.

PASQUIN.

Ces images-là ne feront pas fortune.

MONCADE.

Pauvre sot! tu veux juger, & tu ne te connois à rien.

PASQUIN.

A la bonne heure. Et sans doute que vous en destinez un exemplaire à l'aimable Veuve?...

MONCADE.

Que le ciel m'en préserve; elle n'a pas la portion d'esprit qu'il faut pour soutenir ces choses-là! Tout-à-l'heure, encore, elle vient de me faire une sorte de remontrance.

PASQUIN.

Qui ne vous importe guères?

MONCADE.

Tu te trompes, Pasquin; mon amour pour Émilie est une des choses qui m'intéressent le plus.

PASQUIN.

Bon! je vous en réponds! Vous autres Poëtes, vous aimez autant que bon vous semble; ou, pour mieux dire, vous êtes, sans amour, les gens du monde les plus amoureux. La pauvre Orphise en est la preuve; elle n'a qu'à vous attendre, sur la foi de vos madrigaux!

MONCADE.

Il est vrai qu'auprès d'elle j'ai dit beaucoup au-delà

de ma penſée & de mes ſentimens ; mais auprès d'Émilie, j'aurois peine à rendre tout ce que je penſe & tout ce que je ſens : &, ſoit dit entre nous, j'aurois quelque ſecrette confuſion de me trouver pris ſi ſérieuſement, ſi le mariage avantageux que cet amour doit me procurer, ne me conſoloit d'en avoir.

PASQUIN.

Ainſi donc, Orphiſe eſt ſans eſpérance ; la pauvre fille !... elle vous aimoit de ſi bonne-foi, & croyoit ſi bien être aimée de même !...

MONCADE.

Quoi ! ſur quelques vers tendres s'engager comme une folle !... Que ne réduiſoit-elle mes poétiques hyperboles à une proſe raiſonnable ?... C'en eſt fait, l'amour & l'intérêt me décident pour Émilie. Une ſeule choſe me bleſſe ; elle veut me faire prendre une charge, & cela va devenir une vie ſérieuſe, uniforme, & j'en ſerai bientôt excédé...

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je ne ſais que vous dire ; voilà, dans ce mariage, l'article qui me plairoit le plus : car enfin, rendons-nous juſtice ; quelle diable de vie menons-nous depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice, & d'aſſiſter à vos coups de verve ? Toujours en l'air, jamais ſûrs de rien, ſans revenu fixe, ſans demeure aſſurée ; &, qui pis eſt, ſans cuiſine bien établie....

MONCADE.

Eh! comptes-tu pour rien la liberté, le plus précieux de tous les biens, qu'aucun autre ne remplace, & qui doit tenir lieu de tout le reſte ?

PASQUIN.

Oui, quand l'appétit eſt pourvu. Quoi qu'il en ſoit, notre bonheur eſt prêt à commencer ; je reprends courage, & je m'en ſens aſſez déſormais, pour aller diſtribuer votre nouvel Ouvrage. Par qui débuterai-je ?

MONCADE.

Va d'abord chez la Marquiſe..... Mais j'entends quelqu'un... Si c'étoit Émilie !... Hâte-toi d'emporter toutes ces brochures.... C'eſt elle-même ; retire-toi donc.

SCENE VIII.

ÉMILIE, MONCADE.

ÉMILIE, *à part, les premiers mots.*

NÉRINE m'auroit-elle dit la vérité? Moncade ſeroit-il capable.... mais le voici. Je ſuis bien-aiſe de vous retrouver ici, Monſieur ; on vient de m'apporter de très-jolis Vers que je veux vous faire voir. Mais quels ſont les livres que Paſquin emporte avec tant de précipitation ? ſeroit-ce des exemplaires d'un nouvel Ou-

vrage auquel on m'a dit que vous travailliez ? M'en feriez-vous un myſtère, après les témoignages que je vous ai donnés de ma confiance, de la part que je prends à ce qui vous regarde ?

MONCADE.

Je ne vous cacherai point, Madame, qu'il eſt queſtion d'un livre nouveau.

ÉMILIE.

Et que ce livre eſt de votre compoſition ?

MONCADE.

Vous trouveriez mauvais que je vous en fiſſe un ſecret.

ÉMILIE.

Satisfaites mon impatience, & mettez-moi à portée de vous rendre juſtice.

MONCADE.

J'y perdrois, peut-être ; & je vous avouerai que je veux auparavant m'eſſayer ſur d'autres approbations : la vôtre m'eſt d'un ſi grand prix !

ÉMILIE.

Un compliment n'eſt point une ſatisfaction ; me refuſerez-vous celle que je vous demande ?

MONCADE.

Que dites-vous, belle Émilie ? êtes-vous faite pour eſſuyer des refus ?

ÉMILIE.

Cependant c'en eſt un que vous me faites. Quelles peuvent être vos raiſons ?

MONCADE.

Je viens de vous les dire.

ÉMILIE.

Moncade, je pourrois en deviner d'autres ; mais je ne veux les apprendre que de vous.

MONCADE.

Ma franchiſe ne ſe démentira point : ma répugnance à vous laiſſer lire l'Ouvrage que l'on vient d'emporter, eſt fondée ſur l'extrême délicateſſe que vous m'avez fait appercevoir ; peut-être la vôtre ſeroit-elle bleſſée de quelques endroits... car, belle Émilie, vous êtes ſcrupuleuſe à l'excès.

ÉMILIE.

Qu'entends-je !... Auriez-vous à rougir vous-même de ce que vous avez fait ? Ah ! Moncade, hâtez-vous, s'il en eſt encore tems, de réparer une ſi grande faute ; retirez promptement le peu d'exemplaires que vous pouvez avoir diſtribué de votre Ouvrage, & félicitez-vous de n'en avoir pas fait débiter un plus grand nombre ; ils ne pourroient ſe répandre dans le monde, ſans y perpétuer en même tems votre confuſion, & ſans multiplier pour vous les regrets & le repentir. Eh ! quelle gloire penſez-vous qui vous revienne de ces ſor-

tes de productions ? Ceux-mêmes que vous amuserez, vous refuseront leur estime ; car, il ne faut pas vous y tromper, chez les personnes même les plus délicates on peut aimer le vice ; mais on n'estime que la vertu.

MONCADE.

Mais le moyen, à présent, d'empêcher que ce livre imprimé ne se multiplie ?

ÉMILIE

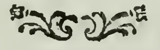
Je ne puis croire la chose sans remède. Seriez-vous tranquille, si votre faute étoit irréparable ? En un mot, je vous ai dit ce que je souhaite ; ma main est à ce prix.

MONCADE.

Que ne ferois-je point pour l'obtenir ?... Puis-je espérer qu'oubliant mes égaremens, vous ne songerez plus désormais qu'à la vive passion que vous m'avez inspirée ? elle est faite pour épurer tous mes autres sentimens.

ÉMILIE.

C'est pour vous prouver les miens, que j'exige de vous le sacrifice de tous ceux qui pourroient blesser en vous la délicatesse des honnêtes gens. L'amour n'est jamais plus sincere, que lorsqu'il emprunte le langage de l'estime & de l'amitié. Mais que veut Alcipe, & pourquoi son empressement ?



SCENE IX.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE.

ALCIPE.

MON empreſſement a pour objet de vous donner avis d'une choſe extrêmement intéreſſante pour Moncade, & pour vous, belle Émilie, par l'intérêt que vous prenez à ce qui le regarde.

ÉMILIE.

Que dites-vous, Alcipe ?

MONCADE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur, s'il vous plaît?

ALCIPE.

On vous accuſe, Monſieur, d'être Auteur de Vers extrêmement répréhenſibles, ſur la matiere que les gens de lettres devroient le plus reſpecter, & que reſpectent ſi peu ceux que, par dériſion, on appelle *eſprits-forts.*

ÉMILIE.

Seroit-il poſſible, Moncade ?...

MONCADE.

Raſſurez-vous, Madame, c'eſt une calomnie; & je compte bien dans le moment même...

SCENE X.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Moncade.*

MONSIEUR....

MONCADE.

Que veux-tu? parle...

PASQUIN.

Un fort honnête-homme, dont le propos n'eſt cependant pas fort honnête, demande à vous parler...

MONCADE.

Eh bien! pourquoi cet air effaré? Quel homme eſt-ce?...

PASQUIN.

Il a toute la phyſionomie d'un Exempt.

ALCIPE.

Ce ſera pour l'affaire dont je vous ai parlé. Croyez-moi, Moncade, retirez-vous, ſi vous êtes coupable, & ne vous expoſez pas...

MONCADE.

Non, Monſieur, je prétends me juſtifier.

ÉMILIE.

Ah! fuyez plutôt, s'il vous eſt poſſible, & laiſſez à vos amis le ſoin...

MONCADE.

Je proteſte, belle Émilie, de mon innocence ſur ce dont on m'accuſe; c'eſt un trait de mes ennemis. Eh! qui n'en a pas? Je vais les confondre, & revenir à vos pieds apprendre à n'être pas même ſoupçonné. (*A Paſquin.*) Suis-moi.

SCENE XI.

ÉMILIE, ALCIPE.

ÉMILIE.

QUE je ſuis malheureuſe!...

ALCIPE.

Calmez-vous, belle Émilie, il eſt très-poſſible que Moncade ſe juſtifie.

ÉMILIE.

Je ſuis bien confuſe, Alcipe, de laiſſer voir tant de foibleſſe devant un homme qui en eſt ſi peu ſuſceptible.

ALCIPE.

Hélas! je ne vous parois tel, que parce que je ſais mieux cacher les miennes. Eſt-ce à vous à me croire incapable de ſenſibilité? Je ne vous aurois jamais parlé de la mienne, ſi je ne ſavois que des amis indiſcrets ont fait paſſer juſqu'à vous quelques foibles Vers, auxquels j'ai confié tout l'amour que vous étes capable d'inſpirer, mais dont je n'oſois vous entretenir.

ÉMILIE.

Quoi! les Vers que Cidalife m'a remis...

ALCIPE.

Sont de moi; mais je vous conjure de les oublier.

ÉMILIE.

Il feroit difficile de les avoir lus, & de ne pas s'en reffouvenir; je ne connoiffois pas le talent aimable qu'ils nous manifeftent.

ALCIPE.

C'eft un art dont je fais quelquefois mon amufement.

ÉMILIE.

Et dont vous n'aurez jamais à rougir. Que Moncade ne vous reffemble-t-il!

ALCIPE.

Vous connoiffez mon amour; je ne vous demande point ce que je dois en attendre, fi Moncade eft innocent. S'il le prouve, il eft digne de vous: & je me retirerai fatisfait d'avoir à me réjouir de fon innocence avec tous les honnêtes gens. Je perdrai tout efpoir; mais la fociété gagnera, c'en doit être affez pour moi. S'il arrive, au contraire, que Moncade foit coupable, &, par conféquent, indigne du bonheur qu'il étoit fur le point d'obtenir, me défendrez-vous d'efpérer?...

ÉMILIE, *à part.*

Quelle différence, grands Dieux! dans la façon de penfer de tous les deux!

ALCIPE.

Vous gardez le ſilence ; je ſuis donc condamné pour toujours ?

ÉMILIE.

Croyez, Alcipe, que je ſais vous rendre juſtice ; mais, vous-même, connoiſſez le pouvoir de l'amour...

ALCIPE.

Je vous entends, Émilie, & je me retire.

SCENE XII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Alcipe.*

ET moi, je vous retiens : Moncade eſt moins ſûr que jamais du bonheur auquel il aſpiroit. Liſez, Madame ; voici une nouvelle preuve du bon uſage qu'il fait de ſes talens.

ÉMILIE.

Que vais-je encore apprendre de lui ?

(*Elle lit.*)

« J'apprends que vous êtes ſur le point d'épouſer » Moncade ; je ne doute point qu'il n'ait pour vous » une véritable paſſion, vous êtes faite pour en inſpi- » rer ; mais il ne ſait pas moins bien l'art d'en fein- » dre : je vous en envoie des témoignages inconteſta- » bles. Pourrez-vous croire, en les liſant, qu'il ſoit

» lui-même convenu de ne m'avoir jamais aimée : ſon » eſprit a fait illuſion à mon cœur, puiſſe-t-il n'en point » impoſer au vôtre!... ma folle confiance a cauſé mon » infortune ; évitez, en l'apprenant, le ſort de la mal- » heureuſe Orphiſe ».

ÉMILIE, *après avoir lu.*

Tout ſe réunit donc contre Moncade, ou plutôt contre moi!

NÉRINE.

Allons, Madame, il eſt tems de vous déſabuſer ſur le compte de cet homme-là : que vous faut-il de plus?

ÉMILIE.

Plus de force & de raiſon. Qu'en dites-vous, Alcipe, ſuis-je aſſez à plaindre?

ALCIPE.

Que ne vous dirois-je pas, ſi j'avois moins de choſes à vous dire? mon intérêt m'empêche de m'expliquer ſur le vôtre!

ÉMILIE.

Votre généroſité me charme; elle ajoûte à l'eſtime que j'avois pour vous quelque choſe de plus que l'eſtime même, & c'eſt un ſentiment qui me devient plus néceſſaire que jamais. C'en eſt fait, il faut céder au vrai mérite, & le vôtre l'emportera : j'aurois trop à riſquer avec un homme tel que Moncade; & ne fût-il coupable que par imprudence, il l'eſt trop pour oſer lui confier le ſoin de mon bonheur & de mon repos.... Mais que nous veut Paſquin?...

SCENE XIII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

PLACE, place au victorieux... Oui, Madame, dans l'inſtant même, mon Maître va reparoître à vos yeux blanc comme neige, & triomphant.

NÉRINE.

Garre la rechûte.

ALCIPE.

Écoutons juſqu'au bout.

ÉMILIE.

Ton Maître s'eſt juſtifié?...

NÉRINE.

Écoutons.

PASQUIN.

Oui, Madame, nous nous ſommes eſcrimés d'importance, & nous l'avons emporté; mais ce n'a pas été ſans peine, & j'en ſuis excédé. C'eſt un métier aſſez doux que de faire des ſottiſes: mais il eſt diablement fatiguant de les réparer. Mon Maître n'eſt point Auteur des Vers dont il s'agit; mais comme ils ſont écrits de ſa main, & que nous avons le malheur de nous être enrôlés dans la Poéſie, j'ai, ma foi, vu l'heure où l'on

nous donneroit un Parnaſſe bien ténébreux ; mais, grace à Dieu, nous en voilà quitte. Et comme il va ſe rendre ici pour avoir l'avantage d'offrir ſa main à Madame, & de recevoir la ſienne, j'accours pour demander celle de Nérine, qui m'appartient par droit de ſuite : mon Maître lui-même aura l'honneur.... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE, NÉRINE, PASQUIN.

MONCADE.

On m'avoit donné, belle Émilie, une allarme inutile ; les Vers dont il s'agit, avoient, mal-à-propos, été mis ſur mon compte ; le véritable Auteur eſt découvert, & je ſuis juſtifié.

ÉMILIE.

Vous ne l'êtes point à mes yeux : on ne vous avoit accuſé, que parce que vous aviez mérité d'être ſoupçonné : des fautes réelles attirent de fauſſes accuſations.

MONCADE.

Eh quoi ! charmante Émilie, vous vous joignez à mes ennemis ! ...

ÉMILIE.

Vous n'en avez point de plus dangereux que vous-même.

MONCADE.

Que prononcez-vous donc ſur ma deſtinée!

ÉMILIE, *en lui donnant la lettre d'Orphiſe.*

Voici ma réponſe.

MONCADE.

Ah! ne croyez pas que pour vous...

ÉMILIE.

Si vous ne m'aimez point, j'évite mon infortune; ſi vous m'aimez, que ce ſoit votre châtiment, & puiſſe-t-il vous corriger.

ALCIPE.

Oſerois-je maintenant...

ÉMILIE.

Je vais chez mon Notaire; Alcipe, donnez-moi la main.

MONCADE.

Ciel!...

ÉMILIE.

Il n'y a de vrais talens que ceux dont on n'abuſe point.

NÉRINE.

Adieu, Paſquin: crois-moi, quitte les Belles-lettres; elles ne te réuſſiſſent pas.

PASQUIN, *en ſortant.*

Je ſuis confondu.

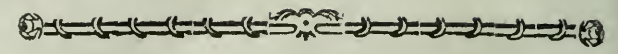
FIN.

L'AMANT

L'AMANT FABULISTE,

COMÉDIE

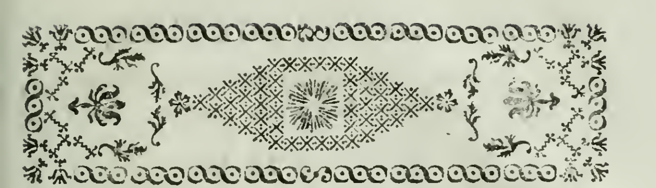
En un Acte, en Proſe, mêlée de Vers.



Acteurs.

SOPHIE, jeune Veuve.
PAMPHILE, Amoureux de Sophie.
FLORINE, Suivante de Sophie.
SILVIE, jeune Bergere.
PYRANTE, Vieillard qui bâtit.
ARGINE, Médiſante.
CLITOPHON, riche Commerçant.
AGLAÉ, Femme de Terſandre.
TERSANDRE, Mari d'Aglaé.

La Scène eſt chez Sophie, dans une Ville de Lydie.



L'AMANT FABULISTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORINE.

FLORINE.

EH quoi ! c'eſt vous-même, Seigneur Pamphile ! Vous, en cette maiſon ! Ne vous a-t-on point apperçu ? Vous y connoît-on ? Savez-vous à quoi vous vous expoſez ?...

PAMPHILE.

Florine... je ſais tout ce que tu veux me dire.

FLORINE.

Et cependant vous voilà ! Vous avez donc oublié quelle eſt la prévention de Sophie contre vous ? Que la maudite affaire de famille qui brouille la ſienne & la

vôtre, lui donne, pour tous les Pamphiles de l'univers, une antipathie qu'elle ne fauroit vaincre; que votre nom même...

PAMPHILE.

Eh! de grace, Florine, ne me retracé point un malheur que je voudrois pouvoir effacer de mon efprit: occupe-toi bien plutôt du foin de me fervir.

FLORINE.

De vous fervir? voyons, de quoi s'agit-il?

PAMPHILE.

Tu ne connois pas encore toute mon infortune: tu fais la haine de Sophie...

FLORINE.

Elle ne la laiffe ignorer à perfonne.

PAMPHILE.

Mais, tu ne fais pas que j'ai pris pour elle un amour auffi violent que la haine qu'elle a conçue contre moi?

FLORINE.

Mais, vraiment! c'eft une fâcheufe nouvelle que vous m'apprenez là! L'Amour a le diable au corps pour faire de ces fortes d'affortimens. Mais, d'où connoiffez-vous Sophie?

PAMPHILE.

Mon amour eft plus jufte que fa haine: elle me hait fans me connoitre; & je l'adore, parce que je la connois. Tu fais que je ne fais pas mon féjour en cette ville; mais Sophie vint il y a quelques jours dans celle où je demeure. On y célébroit les Fêtes d'Apollon;

Sophie y parut, elle en fit l'ornement. Je la vis : eh ! qui peut résister à ses charmes ? la beauté, l'esprit, la candeur & les graces ; tout ce qui peut frapper, émouvoir, enchanter, se rassemble en elle ; ses yeux, son teint, sa bouche...

FLORINE.

Abrégeons ; je ferois son portrait tout aussi-bien que vous.

PAMPHILE.

Ah ! tu ne la peindrois que foiblement... il faut mon cœur & mes yeux...

FLORINE.

Enfin vous voilà séduit, enchanté ?

PAMPHILE.

Plus que je ne puis te le dire ; & ce fut l'ouvrage d'un moment... Je m'informe du nom de cette aimable mortelle, ou plutôt de cette Divinité... Juge de ma douleur : j'apprends que c'est pour Sophie que l'Amour me blesse, & je me rappelle que Sophie est prévenue contre moi de tout ce qui peut me désespérer ; & je viens mettre aujourd'hui le comble à mon infortune, voir Sophie, lui déclarer mon amour, expirer à ses pieds, & lui donner, au moins, la satisfaction de jouir de son ouvrage, & de contenter son ressentiment. Il faut enfin...

FLORINE.

Il faut aller moins vîte. Mais, que faire pour vous ? Si je parle, j'aurai mon congé ;... à moins que, sous quelque nom étranger, on ne pût... Attendez... il me vient une idée bien folle, bien extraordinaire, bien

déſeſpérée ; mais aux grands maux, les grands remèdes.

PAMPHILE.

Eh! quelle eſt-elle ? ...

FLORINE.

Faites-vous toujours des vers ?

PAMPHILE.

J'en fais quelquefois mon amuſement.

FLORINE.

Tant mieux : c'eſt, quoi qu'en diſent les ſots, une façon de s'amuſer bien noble & fort agréable.

PAMPHILE.

De quelle utilité les vers ſont-ils, pour...

FLORINE.

Doucement... N'ai-je pas ouï des Fables de votre façon ?

PAMPHILE.

C'eſt le genre de Poëſie qui me plaît davantage : il ſemble avoir été créé tout exprès pour ſervir la vérité ; l'agrément & l'utilité s'y raſſemblent... Mais, encore une fois...

FLORINE.

Je commence à ne déſeſpérer de rien ; ma Maitreſſe eſt paſſionnée pour les Apologues, & n'eſtime perſonne autant que leur ingénieux inventeur. Elle eſt enchantée de la morale d'Éſope ; elle en a preſque fait un Dieu ſur ſa ſeule réputation...

PAMPHILE.

Mais elle ne le connoît point.

FLORINE.

C'eſt ce qu'il nous faut. Ne l'attend-on pas inceſſamment en cette ville ?

PAMPHILE.

Il n'y viendra point.

FLORINE.

Et l'on ne vous y connoît guères... voilà ce qu'il nous faut. Vous faites des Fables... Sophie adore les Fabuliſtes... On attend Éſope... il ne viendra point.... vous en êtes ſûr ?... à merveille... Je ne vois qu'une difficulté... Éſope eſt, dit-on, ſi mal bâti !...

PAMPHILE.

On outre un peu les choſes ſur cet article-là, comme ſur beaucoup d'autres. Mais quelle eſt ton idée ?...

FLORINE.

De vous annoncer ici pour Éſope...

PAMPHILE.

C'eſt une ſuppoſition...

FLORINE.

Je m'en charge.

PAMPHILE.

Encore un coup, Florine...

FLORINE.

Oh ! trève d'objections.

PAMPHILE.

Mais lorſque Sophie ſera mieux inſtruite...

FLORINE.

Si vous lui plaiſez, quel ſera votre crime ? & ſi vous

manquez de lui plaire, ferez-vous plus malheureux ? Il faut rifquer beaucoup pour réuffir un peu.

PAMPHILE.

Pardonnera-t-elle...

FLORINE.

Bon! l'amour a bien fait exécuter d'autres folies.

PAMPHILE.

Comment, d'ailleurs, me traveftir affez bien...

FLORINE.

Eft-il donc fi difficile de fe déguifer ?

PAMPHILE.

Ah! quel eft mon malheur, d'être réduit à feindre!

FLORINE.

Allez donc; je tremble que quelqu'un ne furvienne, que ma Maitreffe elle-même...

PAMPHILE.

Allons... Mais, Florine, tu n'y fonges pas ; le récit de quelques Fables...

FLORINE.

Entre néceffairement dans votre rôle...

PAMPHILE.

Les miennes font fi fort au-deffous de celles du charmant Fabulifte que je vais repréfenter! le moyen de s'y méprendre!...

FLORINE.

On pardonnera quelque chofe en faveur de l'invention.

PAMPHILE.

Mais l'on ne ſaura pas...

FLORINE.

Oh! que les Amans ſont inſupportables avec leurs difficultés!... Voulez-vous...

PAMPHILE.

Je me retire... Ah! j'oubliois de te dire que tu peux compter ſur ma reconnoiſſance...

FLORINE.

On n'en eſt point en peine avec ceux qui penſent.

PAMPHILE.

Je ſerois charmé de contribuer à ton établiſſement: j'ai certain affranchi qui pourroit te convenir ; c'eſt un garçon bien fait, de mérite...

FLORINE.

Grand-merci, j'aime trop ma liberté pour la perdre; & je ne veux point être l'eſclave de votre affranchi...

PAMPHILE.

Crois-tu donc être toujours libre?...

FLORINE.

Je m'en flatte.

PAMPHILE.

Tu veux que je diſe des Fables, je vais commencer par toi.

FABLE.

LA LINOTTE ET LE PINSON.

UNE aimable & jeune Linotte
Plaiſoit beaucoup, & n'aimoit rien:
Des oiſeaux qui chantoient ſur l'amoureuſe note,
La friponne badinoit bien;
Mais pour elle point de lien.
Non contente, dit-on, d'être libre & volage,
Elle inſultoit l'Amour & ſa captivité,
Ne parloit que de jeux, de plaiſirs, de gaité,
Et faiſoit, chaque jour, un riant étalage
De ſon indifférence & de ſa liberté:
Pour tout dire, en un mot, elle avoit du bel âge
Les appas, la malice & la vivacité.

Cent moineaux ſoupiroient pour elle;
La Linotte, inſenſible à leurs tendres accens,
Renvoyoit à la Tourterelle
Et leur muſique & leur encens.

Un Pinſon, qui vit qu'en déroute
La cruelle mettoit les amans doucereux,
Prit ſagement une autre route,
Fit trève aux ſoupirs amoureux;
Sur le ton de la raillerie,
Parla de ſon martyre, & ſut adroitement
Déguiſer ſon attachement
Sous les brillans dehors de la galanterie.

A la Linotte, enfin, par des ſoins ſi nouveaux,
Il inſpira bientôt cette même tendreſſe
Qui, quelque tems avant, grace à leur peu d'adreſſe,
Avoit fait bannir ſes rivaux.

Tôt ou tard, à l'amour je crois qu'il faut ſe rendre.
Eh! comment l'éviter?... cet aimable vainqueur
A cent façons de nous ſurprendre,
Et communément notre cœur
N'en a qu'une de ſe défendre.

FLORINE.

Je crois la mienne la meilleure. Mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit; ſongez à vous... Je crois entendre quelqu'un.....

PAMPHILE.

Je me retire : mais, Florine, je crains toujours...

FLORINE.

Encore?... Voulez-vous...

PAMPHILE.

Adieu donc : puiſſe mon entrepriſe être juſtifiée par la réuſſite!

(*Il ſort.*)

FLORINE.

Il eſt vrai que c'eſt aſſez la mode de juger par les évènemens.



SCENE II.

FLORINE, *seule.*

MAIS quel est celui que je dois attendre?... Ne me suis-je pas trop engagée? ... Non, non; le véritable zèle ose brusquer la fortune. Les gens trop circonspects rendent rarement des services essentiels; je connois Pamphile depuis long-tems; j'ai des obligations à sa famille; il aime ma Maitresse, il est fait pour plaire, voilà des excuses de reste. Sophie paroît; préparons-la, s'il est possible...

SCENE III.

SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE.

AH! te voilà!... tu ne devinerois jamais la proposition qui vient de m'être faite.

FLORINE.

Pourquoi donc? on devine aisément celles que l'on peut faire à une aimable veuve. Peut-être parle-t-on de vous remarier?

SOPHIE.

Juſtement. Mais ce n'eſt pas tout ; c'eſt Pamphile qu'on voudroit me donner pour époux.

FLORINE.

Pamphile !... (*A part.*) Plût aux Dieux !

SOPHIE.

Que dis-tu ?

FLORINE.

Que le fait eſt curieux... Pamphile !... Eh ! qui ſont les ſots qui ont fait pour vous un pareil choix ?

SOPHIE.

Ce ſont des gens qui ſe piquent d'être raiſonnables, & qui, par ce choix-là même, s'imaginent l'être encore plus. Ce mariage, diſent-ils, réuniroit deux familles diviſées.

FLORINE.

Voilà pourtant de bonnes intentions.

SOPHIE.

Que je ne ſuis pas tentée de ſeconder.

FLORINE.

Oh ! je me l'imagine bien. Pamphile vous eſt inconnu ; aime-t-on les gens que l'on ne connoît pas ? Eh ! qui ſait, d'ailleurs, s'il gagneroit à ſe faire connoître ?... On en dit, ce me ſemble, aſſez peu de bien...

SOPHIE.

Tu te trompes ; ſa réputation eſt bien établie ; mais ce n'eſt point aſſez.

FLORINE.

Sans doute... Qu'eſt-ce, en effet, que la réputation?... Il eſt, dit-on, d'une figure aimable... Eh bien! qu'eſt-ce que cela ſignifie? il n'en ſeroit que plus dangereux... Il a de l'eſprit... Mon Dieu! c'eſt un inconvénient de plus: les gens ſpirituels ont quelquefois des retours ſi bêtes!... Il a du bon ſens?... Vraiment! voilà quelque choſe de fort amuſant!...

SOPHIE.

On convient de tout cela ſur le compte de Pamphile.

FLORINE.

En eſt-ce aſſez pour déterminer à voir les gens? On le chérit: j'y conſens. On l'eſtime: à la bonne heure. Tout le monde, en un mot, convient de ſon mérite: eh bien! ne vous eſt-il pas permis de penſer autrement que tout le monde enſemble? ſans compter qu'il pourroit s'attacher à vous; autre embarras: un homme ſe plaint; on a le cœur bon, la pitié prend, on s'engage...

SOPHIE.

Et l'on fait compaſſion à ſon tour. Il ne faut point chercher à plaire, quand on a réſolu de ne point aimer.

FLORINE.

Sans contredit... Parlons de choſe plus intéreſſante; on dit qu'Éſope eſt en cette ville.

SOPHIE.

Il devoit y venir; & je t'avoue que je ſerois très-flattée de le voir.

FLORINE.

Dites, de l'entendre: car, ſur le portrait que l'on m'en a fait, j'augure que l'un eſt plus flatteur que l'autre.

SOPHIE.

S'attachera-t-on ſans ceſſe aux apparences?...

FLORINE.

Tant que l'on aura des yeux.

SOPHIE.

Ceux de la raiſon vont plus loin; ils ne s'arrêtent point à l'extérieur, ils pénètrent le vrai mérite; & je doute que, pour les qualités eſſentielles, quelqu'un ſoit au-deſſus d'Éſope.

FLORINE.

(*A part.*) Bon préjugé!... (*Haut.*) Je ſerois auſſi curieuſe de le voir, moi, ne fût-ce que pour la rareté du fait... (*A part.*) Pamphile ne vient point!

SOPHIE.

N'ai-je pas entendu quelqu'un?

FLORINE.

Voyons... Ah! Madame, quelle figure!... Ne ſeroit-ce point Éſope?... Le joli Monſieur!...

SOPHIE.

Tais-toi.



SCENE IV.

SOPHIE, PAMPHILE *déguisé*, FLORINE.

PAMPHILE.

VOus ferez peut-être étonnée, belle Sophie, que, fans avoir l'avantage d'être connu de vous, j'ofe me procurer celui de vous rendre mon hommage ; mais il eft difficile de vous avoir obligation, fans venir vous en témoigner ma reconnoiffance ; & les éloges dont vous avez daigné quelquefois honorer mes Fables, m'autorifent à vous en faire mes remercimens.

SOPHIE.

Eh quoi ! c'eft le Seigneur Éfope que j'ai le bonheur de recevoir ! & il s'excufe fur une vifite dont je dois me tenir honorée !

FLORINE.

Le premier Conteur du monde pourroit-il être mal accueilli chez des femmes ?

PAMPHILE.

Leurs fuffrages honoreroient des talens bien fupérieurs à celui que l'on prétend me trouver.

SOPHIE.

Tant de modeftie achève votre éloge : il eft rare d'avoir un fi grand mérite, & d'être le dernier à le favoir.

FLORINE.

FLORINE.

Ah! ma foi, Monſieur Éſope eſt merveilleux de toutes les façons.

SOPHIE.

Cette ville aura-t-elle long-tems l'avantage de vous poſſéder ?

PAMPHILE.

Je comptois, belle Sophie, y fixer mon ſéjour, & votre vue n'eſt pas fort propre à me faire changer de plan.

FLORINE, *bas, à Sophie.*

Comment donc, Madame, il eſt galant!

SOPHIE, *bas, à Florine.*

La ſageſſe ne ſauroit-elle être obligeante ?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! que je ſuis agité!

SOPHIE, *haut, à Pamphile.*

Mais dites-moi, je vous prie, par quelle ſingularité, vous, favori de Créſus, & ſi digne de la faveur qu'il vous a donnée, avez-vous pu vous réſoudre à quitter la brillante Cour, où tout vous aſſuroit une ſi grande conſidération ?

PAMPHILE.

(*A part.*) Remettons-nous... (*Haut.*) Ah! Madame, la Cour eſt un pays bien dangereux ; & les précipices y ſont d'autant plus à craindre, qu'ils y ſont couverts de fleurs...

FLORINE.

Et que l'on s'amuſe à les cueillir.

SOPHIE.

Vous aviez, ce me ſemble, moins à trembler que tout autre ?

PAMPHILE.

J'étois peu fait pour ce pays-là ; &, ſi vous me permettez, je vais vous en dire les raiſons.

SOPHIE.

On gagne toujours à vous entendre.

PAMPHILE.

FABLE.

LE JET-D'EAU ET LE RUISSEAU.

DANS un palais charmant, où l'art, par aventure,
Sans la défigurer, ſecondoit la Nature,
Le plus tranquille des Ruiſſeaux
Étoit aſſez voiſin du plus fier des Jets-d'eaux.

Le modeſte Ruiſſeau le long d'une avenue
Couloit ſans pompe & ſans fracas ;
Le ſuperbe Jet-d'eau s'élevoit dans la nue,
Et du Ruiſſeau voiſin faiſoit fort peu de cas.
Il pouſſa même l'arrogance,
(Où l'orgueil ne mene-t-il pas ?)
Juſqu'à trouver mauvais, dans ſon extravagance,
Qu'un Ruiſſeau dans ces lieux oſât porter ſes pas.
N'es-tu pas las, dit-il, de remper ſur la terre,
Tandis qu'au ſéjour du tonnerre

Tu vois que je m'élève avec activité ?
Tu ne feras jamais qu'une onde méprisable,
Digne, au plus, d'arroser quelque bois écarté;
Mais de paroître ici tu n'es pas excusable;
Et c'est une témérité...
Eh! de grace, mon cher, un peu moins de fierté,
Interrompt le Ruisseau: pensez donc, camarade,
Que ce rôle brillant, dont vous faites parade,
Votre onde ne le doit qu'à sa captivité.
Dans les canaux il faut qu'elle soit resserrée,
Pour que vers la voûte éthérée
Elle puisse jaillir avec rapidité.
Je ne m'élève point jusques à l'Empyrée :
Non; mais je coule en liberté.

Naïve, mais fidelle image
Du Bourgeois & du grand Seigneur.
A celui-ci je rends hommage,
Car à tout Seigneur tout honneur;
Mais de l'autre, entre nous, j'envierois le bonheur.
Je ne vois dans les Grands que de nobles esclaves,
Qui ne doivent qu'à leurs entraves
L'éclat que le Vulgaire attache à leur état.
A Dieu ne plaise, hélas! que je leur porte envie;
J'ai pris pour ma devise, &, pour toute ma vie,
Plus de liberté, moins d'éclat.

SOPHIE.

Vos raisons sont aussi solides que vos discours sont agréables; & je ne m'étonne plus, qu'étant aussi atta-

ché que vous l'êtes à l'amour de la liberté, vous ayez pris le parti de renoncer à des grandeurs qui peuvent la faire perdre.

PAMPHILE.

Il n'eſt pas fort ſûr que je la conſerve même en cette ville... Mais il n'y avoit point à balancer ; il falloit renoncer à la Cour, ou ſe faire Courtiſan ; & je vous avouerai que j'ai mieux aimé quitter l'une que devenir l'autre. Ce motif, après tout, n'eſt pas le ſeul qui m'ait déterminé : il en eſt un autre plus eſſentiel, plus précieux pour moi ; celui de l'amitié. Madame peut connoître Pamphile...

SOPHIE.

De réputation ſeulement.

FLORINE.

Oui ; & nous n'en voulons rien de plus.

PAMPHILE.

Qu'entends-je ? auroit-il eu le malheur de déplaire à Madame ?

FLORINE.

Plus qu'on ne peut dire.

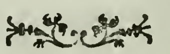
PAMPHILE.

Ciel !

FLORINE, *bas, à Sophie.*

Ma foi, Madame, tirez-vous de cet entretien comme vous le jugerez à propos ; pour moi, je quitte la partie.

(*Elle ſort.*)



SCENE V.

SOPHIE, PAMPHILE.

PAMPHILE.

QUOI! Madame, Pamphile eſt aſſez malheureux...

SOPHIE.

Les raiſons qui m'indiſpoſent contre lui, n'ont rien qui lui ſoit perſonnel, ni qui pût être fort intéreſſant pour vous.

PAMPHILE.

Ah! Madame, je m'y intéreſſe plus que vous ne penſez. Je juge par le plaiſir de vous voir, du malheur de tout homme obligé de s'en priver.

SOPHIE.

Comme nous ne nous ſommes jamais vus, on ne ſauroit dire que nous ayons rien perdu l'un & l'autre.

PAMPHILE.

Il eſt donc le ſeul malheureux! car je ſais, à n'en pouvoir douter, qu'il vous a vue plus d'une fois; & c'eſt dire aſſez, qu'il doit ardemment deſirer de vous voir encore: je doute fort qu'il ſe pénètre ſérieuſement de tout autre ſentiment. Peut-être même, en ce moment, s'occupe-t-il du malheur de vous dé-

plaire, du ſoin de vous aimer, & du regret de n'oſer vous le dire.

SOPHIE, *à part.*

Quel intérêt s'empare de mon ame ; je ne l'avois imaginé que raiſonnable!... (*Haut.*) Pamphile a toujours pour lui ce qu'il pouvoit conſerver de plus précieux, puiſqu'il poſſède votre amitié...

PAMPHILE.

Eh! de quelle utilité lui ſera-t-elle auprès de vous?...

SOPHIE.

Il ſeroit difficile de l'appuyer mieux que vous ne faites...

PAMPHILE.

Il peut donc eſpérer...



SCENE VI.

SOPHIE, PAMPHILE, FLORINE.

FLORINE.

PLUSIEURS perſonnes de la ville, à qui l'on a dit que le Seigneur Éſope eſt chez vous, Madame, demandent la permiſſion de le conſulter.

SOPHIE.

Il ſeroit injuſte de vous dérober à leurs empreſſemens.

PAMPHILE.

Me permettrez-vous d'aller demander la grace d'un infortuné, dont le crime m'eſt inconnu, mais dont le malheur ne me ſauroit l'être, dès qu'il a celui de vous déplaire. Je n'oſe dire encore que votre intérêt même...

SOPHIE.

Je vous ſuis obligé : &, quoique je ne puiſſe être de moitié du ſervice que vous voulez rendre à Pamphile, je ne ſuis pas moins ſenſible à la généroſité de votre procédé... (*A part, en ſortant.*) Quelle douceur & que de raiſon!... Il ſeroit difficile, je crois, de trouver un philoſophe auſſi laid, & plus dangereux!



SCENE VII.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

ELLE ſort!... Ah! Florine, que d'eſprit, que de charmes, que de raiſons d'aimer toujours! Que je te ſais bon gré de l'innocent ſtratagême que tu m'as ſuggéré; mais que je te veux de mal de nous avoir interrompus!

FLORINE.

Je l'ai fait exprès; je n'ai pas ceſſé de vous écouter: vous étiez ſur le point d'oublier votre rôle, pour en faire un auquel il n'eſt pas encore tems de vous livrer. Le philoſophe s'éclipſoit inſenſiblement, l'amant alloit paroître; tout en vous le trahiſſoit: je ſuis accourue au ſecours de la philoſophie; l'amour reviendra quand il en ſera tems.

PAMPHILE.

Crois-tu que ta Maitreſſe...

FLORINE.

J'augure bien de tout ceci; mais, encore un coup, oubliez qui vous êtes effectivement, pour vous bien reſſouvenir de ce que vous devez feindre d'être. Quelqu'un vient à nous; je vous laiſſe. Vous êtes annoncé; votre perſonnage eſt connu, c'eſt à vous de le ſoutenir. Adieu.

SCENE VIII.

PAMPHILE, SILVIE.

PAMPHILE.

QUE voulez-vous, ma belle Demoiſelle ?

SILVIE.

Vous vous moquez peut-être, Monſieur : je ne ſuis qu'une ſimple Bergere ; on me nomme Silvie ; je cherche le Seigneur Éſope ; & comme on m'a dit que c'étoit vous...

PAMPHILE.

Je ſerois trop heureux de pouvoir vous être bon à quelque choſe.

SILVIE.

Je tremble toujours que ma mère ne vienne : elle me croit dans la prairie ; j'ai confié nos moutons à Dorine, & me ſuis vîte dérobée pour venir vous demander un conſeil... Mais... je crains...

PAMPHILE.

Raſſurez-vous... De quoi s'agit-il ?

SILVIE.

C'eſt, Monſieur... que Daphnis me déſeſpère : il dit qu'il mourra, ſi je ne l'aime pas... Il eſt ſans ceſſe à mes genoux... il gémit... il ſoupire... & cela me fait de la peine.

PAMPHILE.

L'aimez-vous ?...

SILVIE.

Moi l'aimer, Monſieur ? oh ! ma mère me l'a trop défendu.

PAMPHILE.

C'eſt-à-dire, que vous ne cherchez qu'à l'éloigner de vous ?

SILVIE.

Moi ! je n'en ai pas la force... Il eſt ſi doux... ſi prévenant ! ...

PAMPHILE.

Mais lorſqu'il s'obſtine à ſuivre vos pas, il vous importune, ſans doute, il vous ennuie ?

SILVIE.

Hélas ! non.

PAMPHILE.

Vous le fuyez, du moins ?

SILVIE.

J'en ai bien envie ; mais il ſoupire... je le regarde... & je reſte.

PAMPHILE.

(*A part.*) Hom ! cette complaiſance-là reſſemble bien à de l'amour. (*Haut.*) Pourſuivons. Daphnis ne s'abſente-t-il pas quelquefois ?

SILVIE.

Hélas ! oui.

PAMPHILE.

Et cela vous donne du repos ?

SILVIE.

Je ne ſais... mais il y a toujours ſi long-tems que je ne l'ai vu !

PAMPHILE.

Ne feroit-il pas de ces Bergers qui ménagent plus d'une Belle à la fois ?

SILVIE.

Croyez-vous ? cela feroit bien méchant !... Il va fouvent chez Thémire : il l'accompagnoit l'autre jour à la Fête de Flore. Il y repréfentoit Zéphyr ; il la prit pour danfer...

PAMPHILE.

Et Thémire eft aimable, fans doute ?

SILVIE.

Oh ! depuis ce moment-là, je la trouve une fois moins jolie.

PAMPHILE.

(*A part.*) Bonne preuve d'indifférence!... (*Haut.*) Eh bien ! que vous importe ? il eft tant d'autres Bergers dont les chanfons...

SILVIE.

J'écoute celles de tous les autres, mais je ne retiens que les fiennes.

PAMPHILE.

Oh çà ! parlez-moi franchement : vous avez vu Daphnis aujourd'hui ?

SILVIE.

Il eft venu ce matin rêver fur les bords d'une fontaine où je me mire quelquefois : je m'y regardois alors... il m'a parlé... je n'ai plus vu que lui.

PAMPHILE.

Et ces fleurs font, je gage, un préfent...

SILVIE.

Non ; c'eft le vieux Palémon qui me les a données,

& ma mère veut que je les porte. Daphnis m'en apporte aussi quelquefois ; mais je les cache.

PAMPHILE.

(*A part.*) Quelle ingénuité!... (*Haut.*) Ma belle enfant, vous aimez Daphnis plus que vous ne pensez.

SILVIE.

Je l'aime! Ah! qu'il seroit aise, s'il le savoit!... mais je n'oserai jamais le lui déclarer. Je voudrois pourtant bien le lui apprendre, sans paroître le lui avoir dit... Vous qui faites de si jolis petits Contes, ne pourriez-vous...

PAMPHILE.

Je vous entends. Mais auparavant de vous expliquer par une Fable, écoutez bien celle que voici.

FABLE.

LE POULET ET LA COLOMBE.

UN Poulet, (ce nom seul, de cent pas à la ronde,
Des Belles doit nous faire aimer:)
Le plus joli Poulet du monde,
Né pour plaire & pour s'enflammer,
Avoit eu l'honneur de charmer
Une Colombe, jeune, & sage autant qu'aimable.
(Notez les titres que voilà,
Jeune, très-belle, &, par-delà,
Aussi charmante qu'estimable;
Je pourrois, sans être blâmable,
Soupçonner qu'à cet âge-là
On n'est pas toujours tout cela.)

Notre Poulet sut plaire, & son bonheur extrême
Voulut qu'on approuvât son feu :
Il le connut en tems & lieu ;
Mais enfin, ce bonheur est-il un bien suprême,
Si l'on n'en reçoit point l'aveu
Par la bouche de ce qu'on aime ?
Il faut, pour en être enchanté,
Que cette bouche nous l'adresse ;
De tout autre on est peu flatté :
C'en est assez pour la tendresse,
Et trop peu pour la vanité.

Daignez fixer ma destinée,
S'écria tendrement le petit suborneur.
Pour faire des heureux, eh quoi! vous êtes née,
Et vous refuseriez de faire mon bonheur ! ...
Si l'Oiseau le plus tendre a des droits sur votre ame,
Vous devez à mes feux prendre quelqu'intérêt :
Mais, soit que votre cœur daigne approuver ma flâme,
Soit que votre rigueur la blâme,
Prononcez du moins mon arrêt.
Pour un cœur bien épris le sort le plus à craindre,
Est celui d'ignorer son sort ;
De votre cruauté j'aurois moins à me plaindre,
Si vous aviez juré ma mort.
Oui, la mort est moins accablante ;
Permettez... A ces mots, la Colombe tremblante
S'imagine déjà voir mourir son amant,
Et, de tout conseil dépourvue,
Elle prononce enfin, non sans baisser la vue,
Ce *Je vous aime* si charmant,

Si long-tems attendu... Le Poulet, ſûr de plaire,
Néglige ſa félicité.
La Colombe gémit de ſa facilité ;
Mais trop tard la raiſon l'éclaire :
L'Amour eſt inſolent dans la proſpérité.

Belles, faites-vous une étude,
De laiſſer quelque doute & quelqu'inquiétude
A l'objet fortuné de votre attachement.
L'Amour déſeſpéré peut mourir promptement ;
Mais il vit dans l'incertitude,
Et l'eſpoir eſt ſon élément.

PAMPHILE.

Si vous voulez, belle Silvie, conſerver votre Amant, ne déclarez jamais votre amour ; mais laiſſez-le quelquefois deviner.

SILVIE.

Que je vous ſuis obligée ! Hélas ! peut-être que ſans vous j'aurois tout dit à Daphnis... mais ce n'eſt pas ma faute, s'il le devine.

PAMPHILE.

Ne lui laiſſez pas même deviner tout, ſi vous voulez qu'il ait toujours quelque choſe à vous dire.



SCENE IX.

PAMPHILE, PYRANTE.

PYRANTE, *touſſant beaucoup par intervalles.*

BON jour, mon cher Monſieur... Bon jour... Hum! hum! hum!... Ne ſoyez point étonné de ma viſite.... hum ! hum ! hum!... je viens implorer quelques-unes des vôtres... hum! hum!...

PAMPHILE.

(*A part.*) Ce bon-homme me prend pour un Médecin. (*Haut.*) Vous me faites trop d'honneur.

PYRANTE.

Non pas, s'il vous plait... je ſais quelles ſont vos lumieres, & je voudrois vous conſulter... hum! hum!

PAMPHILE.

(*A part.*) Je ne me ſuis pas trompé. (*Haut.*) Monſieur, vous êtes dans l'erreur, à ce que je crois, je n'ai jamais étudié la Médecine.

PYRANTE.

Eh! qui vous parle de remède & de Médecin? je me porte fort bien, graces aux Dieux, & ceux qui diſent le contraire en ont menti... Il eſt vrai que quelques ignorans prétendent, parce que je reſpire difficilement, que je ſuis aſthmatique, & qu'ils appellent goutte mes douleurs de jambes... mais ce ſont des Médecins; c'eſt tout dire.

PAMPHILE.

Ainſi vous êtes bien réſolu de jouir des agrémens de la vie, le plus long-tems qu'il vous ſera poſſible ?

PYRANTE.

Qu'entendez-vous par agrémens?... Écoutez... je ſais me rendre juſtice : je me porte bien, mais je ne ſuis plus jeune ; & je crois qu'à mon âge il ſeroit ridicule d'aimer encore certains plaiſirs ; les bals, par exemple, les feſtins, les comédies, ce ſont autant de dépenſes également ruineuſes & extravagantes.

PAMPHILE.

Il eſt vrai que l'on ne connoît jamais mieux le prix de l'argent, que lorſque l'on eſt ſur le point de ne plus en avoir beſoin.

PYRANTE.

Je ne ſuis point avare, à Dieu ne plaiſe ! l'avare eſt, ſelon moi, un bien mauvais citoyen, puiſqu'il arrête la circulation du ſang qui vivifie le commerce, & qui ſoutient la ſociété. Je ne m'occupe, moi, qu'à le faire circuler : les travaux immenſes que j'entreprends ſont ſubſiſter une multitude d'ouvriers, qui languiroient ſans l'occupation que je leur donne.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus louable qu'un pareil procédé.

PYRANTE.

J'aime à bâtir, en un mot ; & comme votre goût pour les beaux arts n'eſt ignoré de qui que ce ſoit, je vous apporte le plan d'un nouvel édifice que je médite... & je vais vous expliquer... (*En cet endroit, Pyrante met des lunettes.*)

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Il n'en eſt pas beſoin ; un plan éclaire l'eſprit par les yeux... Comment donc ! rien n'eſt plus beau que celui-ci : &, ſi l'exécution répond au projet, vous laiſſerez à Meſſieurs vos enfans le plus beau logement qu'ils puiſſent...

PYRANTE.

A mes enfans, dites-vous ? grace au ciel, je n'en ai point, je ſuis garçon ; & je prétends bien moi-même profiter...

PAMPHILE.

Voulez-vous écouter une Fable ?

PYRANTE.

Fort bien, fort bien.

PAMPHILE.

FABLE.

L'HOMME ET L'HIRONDELLE.

AU retour du Printems, la volage Hirondelle,
A coups de bec & ſans truelle,
Spectacle que l'on voit trop indifféremment,
Avec une adreſſe infinie
Se bâtiſſoit un logement
Chez un Bourgeois, dont la manie
Étoit auſſi le bâtiment.

De cet Oiſeau, dit-il, j'admire l'induſtrie :
Mais à quoi bon bâtir auſſi ſolidement,

Quand on n'eſt pas dans ſa patrie,
Et que l'on eſt ſujet au déménagement ?
Pauvre animal, hélas ! tu prends bien de la peine,
Pour reſter ici quelques mois :
As-tu donc oublié que la ſaiſon prochaine
T'obligera d'aller en des pays moins froids ? ...
Tu laiſſeras alors ta demeure déſerte ;
Les nids les plus jolis deviendront ſuperflus :
De tes ſoins & du tems pour épargner la perte,
Tu devrois camper, & rien plus.
Moi-même, à mon tour, je t'admire,
Dit l'Hirondelle au Bâtiſſeur :
Dans ce vaſte édifice où ton orgueil ſe mire,
Je vois déjà ton ſucceſſeur,
Qui, ſubiſſant la loi ſuprême,
Le laiſſera bientôt lui-même
A quelque nouveau poſſeſſeur.
Si je ſuis folle, ami, tu n'es guères plus ſage,
Puiſque tu bâtis ſans ſonger
Que l'Homme eſt ſur la terre un oiſeau de paſſage,
Qu'on peut à chaque inſtant faire déménager.

PYRANTE.

Adieu, adieu... Vous avez moins le goût des belles choſes que je ne me l'étois imaginé.

PAMPHILE, *ſeul.*

Il eſt des erreurs de tous les âges ; mais celles qui ſont déplacées me paroiſſent les plus ridicules.

SCENE X.

PAMPHILE, ARGINE.

ARGINE, *qui vient de voir ſortir Pyrante.*

QUE vois-je ? le vieux Pyrante ſort bien irrité ! vous lui avez dit ſes vérités, ſans doute ? Le pauvre homme ! il eſt ſi ridicule ! je le plains. Il ne mourra jamais que d'une épigramme.

PAMPHILE.

Pour vous, Madame, vous ne la craignez pas?

ARGINE.

Eh ! qui ne doit pas les appréhender ? les hommes ſont ſi méchans, ſi malins, ſi médiſans !... Vous êtes fraîchement débarqué dans cette ville, vous ne la connoiſſez pas encore ; & le ſervice que je prétends vous rendre, eſt de vous la développer. C'eſt bien la petite ville la plus médiſante qu'il y ait à cinquante lieues à la ronde. Oh ! pour moi je déteſte ces caractères-là.

PAMPHILE.

(*A part.*) Il y paroît.... (*Haut.*) Tous les gens raiſonnables feront de votre avis.

ARGINE.

Ceux-ci ſont les fléaux de la ſociété. Comment ! il ſemble qu'ils aient un droit d'inſpection ſur tous leurs

concitoyens! les travers, les écarts, les ridicules & les vices, rien ne leur échappe : ils ont l'œil à tout, & n'épargnent perſonne. Quelle peſte pour le genre humain! Eh! que ne laiſſons-nous en paix nos parens, nos amis, nos voiſins, & nos ennemis même, qui ſont aſſez punis de l'être!

PAMPHILE.

Rien de plus équitable & de mieux raiſonné.

ARGINE.

Je ne puis ſouffrir que l'on penſe autrement. Eh quoi! le vieux Nicandre n'eſt-il pas le maître d'avoir une jeune gouvernante? Faut-il ſuppoſer, pour cela, que les gages qu'il lui donne ne ſont pas ce qui ruinera ſes collatéraux? Quel tort leur fait-il? Doivent-ils hériter de ce qui n'appartient point à Nicandre; & ne ſait-on pas que, s'il ſe pique un jour de reſtituer, il faudra renoncer à ſa ſucceſſion?... La Prêtreſſe de Diane ne ſauroit-elle recevoir le jeune Agénor, ſans que l'on oſe en conclure, que Diane n'eſt pas la Divinité qu'elle encenſe le plus ſouvent & le plus volontiers?... Alcipe, le Sénateur, vient de faire perdre un procès au pauvre Liſimon. Qu'en dit-on ſur le champ? qu'il a reçu plus d'une viſite de l'aimable couſine d'Alcidon & de ſon Tréſorier. Peut-on rien de plus noir & de plus méchant? Eh! que deviendrions-nous, tous tant que nous ſommes, ſi tout le monde avoit la même indiſcrétion & la même malignité?

PAMPHILE, *à part.*

Quelle modération!

ARGINE.

Il faut favoir fe taire, quand on ne veut pas faire parler.... L'aimable Araminte plaît au fils du Gouverneur de Sifigue : elle l'aime exceffivement, le père le trouve mauvais ; le fils perfifte, Araminte eft exilée ; elle fe retire ici, elle y paffe pour veuve : elle n'eft ni veuve, ni fille, ni femme, je le fais ; eh bien! vais-je pour cela le dire à tout le monde ? Qu'elle foit femme, veuve ou fille, que nous importe ? ces titres-là ne font-ils pas à qui veut les prendre ?... La vieille Célimène eft intimément liée avec le capitaine Alcandre ; je n'ignore pas quelle a bonne part aux frais de recrûe, & qu'elle ne doit pas un fou des équipages : m'entend-on le publier ?... On ne manqueroit pas d'en faire une maligne interprétation ; & cependant, quoi de plus innocent, & même de plus généreux, que le procédé de Célimène ? N'eft-il qu'une façon de fe rendre utile à la patrie ? Les uns en font les défenfeurs, les autres paient ceux qui la défendent : voilà pourtant les gens que l'on critique. On n'ofe rien hazarder fur le compte de qui que ce foit, tant on eft ingénieux à tout empoifonner.

PAMPHILE.

Il feroit difficile d'en convaincre mieux que vous ne faites.

ARGINE.

La calomnie me bleffe encore davantage, & je ne faurois fupporter qu'on en impofe. Quoi! parce que Folidor, ce gros Commis qui fait fi belle figure en cette ville, s'y donne pour garçon, quoique fa femme exifte,

dire qu'ils ſont mal enſemble ; quelle impoſture ! Ils ſont le mieux du monde ; leur éloignement eſt, entre eux, une affaire de convention & d'arrangement. La femme de Folidor eſt jolie ; Géladon, ſon protecteur, demeure à Sardis, elle y reſte : voilà tout... Démocrate, Officier, s'eſt depuis peu retiré dans cette ville, on en jaſe ; c'eſt, dit-on, une affaire d'honneur qu'il a ſur les bras : quelle ſuppoſition ! je vous aſſure que l'honneur n'a rien à démêler avec cette affaire-là. Démocrate eſt un homme prudent, & non pas un étourdi ; on croit qu'il ſe cache pour s'être battu, & c'eſt parce qu'il a refuſé de ſe battre... En un mot, on ne voit, on n'examine perſonne, que l'on n'en faſſe auſſi-tôt le héros ou l'héroïne d'un roman critique & ſcandaleux. La province eſt principalement ſujette à cet inconvénient : vous vous propoſez d'y vivre ; j'y ſuis depuis pluſieurs années ; je vous donne le mot du guet ; c'eſt à vous d'en profiter.

PAMPHILE.

Un ſi grand ſervice mérite, de ma part, un remerciment. Le voici.

FABLE.

L'ASPIC ET LE BASILIC.

A UN MÉDISANT.

JE ne ſais quel Auteur, en parlant de l'*Aſpic*,
Conte qu'un jour, dans ſon domaine,
Cet animal, terrible à la nature humaine,
Fit rencontre d'un *Baſilic*.

Quel duo! Mais enfin les méchans, ce me ſemble,
Plus ſouvent que les bons ſe rencontrent enſemble.
Aiment-ils à ſe rencontrer?
C'eſt un point dont les ſages doutent;
Car, réciproquement ſachant ſe pénétrer,
On pourroit auſſi démontrer
Que mutuellement ces Meſſieurs ſe redoutent.

Ceux-ci, de prime abord ſe firent amitié.
Tous deux grands ennemis de tous tant que nous ſommes,
Et l'un & l'autre ſans pitié,
Du mal, que de concert ils vouloient faire aux hommes,
Convinrent d'être de moitié.

De moitié, dit l'*Aſpic?* ... Attends donc, ce partage
N'eſt pas juſte, & je veux avoir quelqu'avantage.
Tu n'es, auprès de moi, qu'un chétif ennemi;
Mes armes ſont beaucoup plus ſûres:
Je fais en un ſeul jour cent fois plus de bleſſures,
Que tu n'en pourrois faire en un ſiècle & demi.
Le plus ſubtil poiſon n'eſt pas celui qui frappe
Par ton œil, ici-bas un peu trop redouté;
Mais à ma langue rien n'échappe,
Et l'on ne guérit point du trait qu'elle a porté.

Vous m'entendez, je crois; de tous les ſerpens l'Aſpic eſt le plus à craindre: mais il n'eſt point d'Aſpics auſſi dangereux que les Médiſans qui vous reſſemblent.

ARGINE.

Je ne m'étonne point de cette impertinence : j'aurois dû juger du fond par la forme. Eſt-il poſſible qu'un bon eſprit habite dans un corps ſi ridicule ?

PAMPHILE.

Et vous, pouvez-vous déshonorer une aſſez belle figure par un eſprit ſi dangereux ? (*Elle ſort.*) Il n'appartient qu'à vous, ô mon aimable Sophie ! de réunir la bonté du caractère à tous les agrémens de l'eſprit.

SCENE XI.

PAMPHILE, CLITOPHON.

CLITOPHON.

AH ! ſerviteur. Vous êtes un galant-homme d'être venu en cette ville : on vous y connoiſſoit d'avance, & votre réputation..... y faiſoit un bruit..... de tous les diables.

PAMPHILE.

Celles qui éclatent le plus, ne ſont pas toujours les meilleures.

CLITOPHON.

Or çà, je viens vous inviter à diner pour demain :

je vous donnerai bonne compagnie, bonne chère & bon vin.

PAMPHILE.

Vous me faites honneur. Mais ne puis-je favoir à qui je dois l'avantage que vous voulez me procurer?

CLITOPHON.

Je me nomme Clitophon : ce nom-là eft connu, je penfe.

PAMPHILE.

Quoi! vous êtes ce riche particulier, qui peut dans un feul repas manger le revenu de toute une famille?

CLITOPHON.

Oui ; c'eft moi-même..... eh! vous en verrez un échantillon.

PAMPHILE.

Si les richeffes fuffifent pour rendre heureux, vous devez être l'homme du monde le plus fortuné.

CLITOPHON.

Écoutez... j'y comptois. Je fuis né pauvre, moi.... j'ai voulu ceffer de l'être ; je me fuis jetté dans le commerce, j'y fuis devenu riche. Content?.... ma foi, couci, couci... je ne fais par quelle diablerie, n'ayant befoin de rien, je fens que quelque chofe me manque. J'ai tâté de tout ; rien ne m'a fatisfait. Voulez-vous favoir au jufte ma fituation ? les affaires me fatiguent, les plaifirs me laffent ; je jure au jeu, je bâille à table, & je m'endors à la Comédie. Cependant mes richeffes augmentent à vue d'œil ; &, ma foi, je vous protefte que je ne faurai bientôt plus qu'en faire.

PAMPHILE.

Votre mécontentement eſt bizarre. L'argent eſt propre à tant de choſes ! l'eſprit & le cœur, les goûts & les paſſions, les vertus même en font uſage, & ſavent les mettre à profit.

CLITOPHON.

En gros, je ſais tout cela... mais vous me ferez plaiſir de me le détailler ; car vous êtes un beau raiſonneur, vous.

PAMPHILE.

J'aimerois mieux être raiſonnable.

CLITOPHON.

Raiſonnable ou non, que feriez-vous à ma place ? l'argent me pèſe diablement.

PAMPHILE.

Il eſt aiſé de vous en débarraſſer.

CLITOPHON.

Ma foi, j'en doute. Vend-on quelque choſe que je n'aie point acheté ?

PAMPHILE.

Ne ſauroit-on qu'acheter & vendre ?...

CLITOPHON.

Eh ! que diable faire autre choſe ?...

PAMPHILE.

Comment ! n'avez-vous point d'amis à ſecourir dans leurs beſoins ?

CLITOPHON.

Bon ! les miens ſont tous riches : que faire des autres? ils ſont mauvaiſe chère, boivent de méchant vin, ſont mal vétus, & marchent à pied.... ſont-ce-là des ſociétés ?...

PAMPHILE.

Paſſons donc à d'autres objets. Il eſt tant de jeunes perſonnes, auſſi belles qu'indigentes, qu'un prompt ſecours préſerveroit de la ſéduction ! qu'elles vous doivent la conſervation de leur innocence. Employer ſon argent à faire du bien, c'eſt le placer à gros intérêt.

CLITOPHON.

Oh ! parbleu, que les filles ſe gardent elles-mêmes ; bien fou qui s'en mêle. Elles ſont ſi ſottes quelquefois !... On m'en amena une ces jours paſſés.... elle étoit, ma foi, jolie.... la fortune l'avoit maltraitée ; mais c'étoit un enfant gâté de la nature. Il s'agiſſoit de lui faire un établiſſement : on me pria de l'aider ;... je la trouvois charmante ;... je propoſai... vous m'entendez... elle fit la ſotte, & je la laiſſai là.

PAMPHILE.

Peut-être vos bienfaits ſont-ils réſervés à des parens, qu'un deſtin malheureux...

CLITOPHON.

Des parens ! Bon ! autre engeance que je redoute ; les pauvres, ſur-tout... Ils crient toujours miſère, & vont

par-tout publiant qu'ils ſont de la famille : en eſt-on plus noble pour cela ?

PAMPHILE.

Attendez... je ſais pour vous une action admirable à faire. Vous connoiſſez le bon-homme Chryſante ?

CLITOPHON.

C'eſt un Commerçant comme moi ; mais cela n'a jamais eu d'intelligence.

PAMPHILE.

Il a, du moins, beaucoup de probité.

CLITOPHON.

A la bonne-heure. Eh bien ? ...

PAMPHILE.

Il eſt malheureux. Différens accidens l'ont ruiné ; & l'on vient tout récemment de lui faire une affreuſe banqueroute...

CLITOPHON.

Que ne la faiſoit-il lui-même ?

PAMPHILE.

La délicateſſe...

CLITOPHON.

Oh ! les délicats ſont dupes.... les dupes ſont des ſots... les ſots méritent qu'on les mépriſe... Ergò...

PAMPHILE.

(*A part.*) Bonne logique ! ... (*Haut.*) Eh bien! enri-

chissez les gens de Lettres ; soutenez les beaux Arts. Les talens sont aujourd'hui moins fêtés que les ridicules ; osez vous déclarer leur appui. C'est participer aux grandes actions, que de faire vivre ceux qui les immortalisent.

CLITOPHON.

Oui-dà ! j'aime les gens d'esprit, moi.... ils me divertissent : aussi je les régale tant qu'ils veulent.

PAMPHILE.

C'est les avilir, & non pas les régaler.

CLITOPHON.

Oh ! oh !... que voulez-vous donc que je fasse ?...

PAMPHILE.

Je vais vous le dire.

FABLE.

L'ÉPERVIER.

DANS le plus beau taillis d'une vaste forêt,
Jadis un Épervier étaloit ses richesses ;
Sur lui Dame Fortune, en aveugle qu'elle est,
Avoit répandu ses largesses.

Un Épervier ! quel animal !
Sur ce titre-là seul, je gage qu'on augure
Que l'immense trésor dont il faisoit figure,
Étoit acquis tant bien que mal.
C'est ainsi que l'on envisage

L'opulence d'un tel vaurien :
On la pardonne, on n'en dit rien,
Quand le propriétaire en fait un bon ufage ;
Mais celui-ci de tout fon bien
Ufoit en mauvais citoyen.

Un Moineau franc, ami fincère,
Qu'il connoiffoit dès le berceau,
Sous fes yeux, tous les jours manquoit du néceffaire.
Que lui donnoit l'Oifeau corfaire ?
Pas le moindre petit morceau.

Sous fes yeux auffi, (quel pinceau
Peindra bien cette circonftance ?)
Faute, hélas! de quelque affiftance,
La Colombe, dont la pudeur
Avoit tant oppofé fa noble réfiftance
Aux vœux d'une coupable ardeur,
Sous le poids du befoin fuccombe.
Mais jamais Épervier fut-il le protecteur
De quelqu'indigente Colombe,
S'il n'en fut pas le féducteur ?

Un pauvre Roffignol, (les talens d'ordinaire
Ne font pas riches,) par fes chants,
Procuroit des plaifirs & nobles & touchans :
Mais comme il n'offroit point un encens mercénaire,

Notre Épervier millionnaire
Trouvoit du Roſſignol les accords fort méchans :
Partant, nul ſecours pour l'Orphée.
De ſa triſte opulence il ne faiſoit trophée
Que pour contenter ſes penchans :
Je dis *triſte opulence*, & c'eſt avec juſteſſe ;
Puiſqu'au milieu des biens qui n'étoient que pour lui,
Notre riche, aſſailli d'une ſombre triſteſſe,
Mourut de langueur & d'ennui.

Eh! que d'Éperviers aujourd'hui!
Loin de leur procurer un plaiſir délectable,
Leur brillante fortune eſt un poiſon pour eux :
Comment goûteroient-ils un bonheur véritable ?
Ils ignorent celui de faire des heureux.

CLITOPHON.

C'eſt un conte que cela..... Moi faire des heureux! Comment diable voulez-vous que je m'y prenne?

PAMPHILE.

Je viens de vous l'indiquer.

CLITOPHON.

Ma foi, je n'y comprends rien.

PAMPHILE.

Tant pis : il vous faudra donc, Monſieur, un renver-

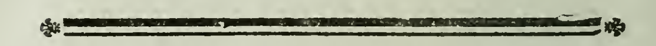
ſement de fortune, pour vous apprendre l'uſage que vous auriez dû faire de la vôtre.

CLITOPHON, *en ſortant.*

Cet homme a quelque choſe de particulier.

PAMPHILE, *ſeul.*

Ah! qu'il eſt peu de riches qui connoiſſent tous les avantages de leur état!... Mais que me veut l'aimable perſonne que j'apperçois?



SCENE XII.

PAMPHILE, AGLAÉ.

AGLAÉ.

VOTRE ſageſſe & votre probité font un ſi grand bruit, que vous ſemblez être fait pour ſervir d'aſyle aux malheureux.

PAMPHILE.

Je le ſerois moi-même de ne pouvoir leur être utile... Mais de quelle infortune pouvez-vous avoir à vous plaindre, vous qui ſemblez être faite pour le bonheur même?...

AGLAÉ.

AGLAÉ.

Vous en jugerez autrement, si vous daignez prendre soin de mes intérêts.

PAMPHILE.

Il seroit difficile de vous connoitre, & de ne pas s'intéresser à ce qui vous regarde : mais, encore une fois, en quoi puis-je vous être utile?... Aimable comme vous l'êtes, pourriez-vous avoir à vous défendre de quelques ennemis?

AGLAÉ.

Hélas! Monsieur, c'est contre ce que j'ai de plus cher au monde que je viens vous implorer ; contre mon époux, enfin.

PAMPHILE.

Eh quoi! quelqu'un a le bonheur de vous posséder, & ne connoît pas tout le prix de sa félicité!

AGLAÉ.

La mienne a peu duré, vous allez en juger : je n'abuserai point du privilège des malheureux, j'abrégerai le récit de mon infortune. Tersandre est le nom de mon époux ; nous nous connoissons dès l'âge le plus tendre, & ne nous sommes connus que pour nous aimer. Son père étoit voisin du mien ; nous crûmes être faits l'un pour l'autre ; nous nous aimâmes dans l'ef-

pérance d'être unis. Cet efpoir fut traverfé de la part de ma famille ; j'eus mille obftaclés à furmonter. Mais de quoi le véritable amour ne vient-il point à bout ? Je priai, je gémis, je perfévérai ; j'étois chère à mes parens, ils cédèrent à mon empreffement. Je devins époufe de Terfandre ; mon bonheur étoit parfait, que ne fut-il durable !... Des fociétés dangereufes s'emparèrent de mon mari, il eut le malheur de s'y livrer ; on me contraignit de me féparer de lui, fa ruine fuivit fon infidélité. Je l'ai, jufqu'à préfent, fecouru fans me faire connoître ; mais, enfin, mes propres reffources font épuifées : & ce qui m'afflige encore plus, tandis que je fuis dans la douleur fans l'avoir méritée, il languit dans la mifère & dans le remords, dont il ne peut accufer que lui. Ses fautes n'ont point diminué ma tendreffe ; elles n'ont pas même altéré mon eftime, il les a commifes involontairement. On l'a féduit, fans doute ; & fi vous prenez la peine de partager fa fituation & de lui peindre la mienne, j'efpère autant de vos fages remontrances, que je déplore les confeils pernicieux qui l'ont perdu. Terfandre a le cœur admirable, il peut être ramené : peut-être même n'eft-il retenu que par la mauvaife honte, trop commune à ceux qui fe repentent. Daignez contribuer à la lui faire furmonter : hélas ! non contente d'oublier fes égaremens, je voudrois pouvoir lui épargner jufqu'à la confufion de s'y être abandonné. Secondez mes intentions, je vous en conjure, & ne craignez point de laiffer voir à Terfandre, tout ingrat qu'il eft, qu'Aglaé l'aime plus que jamais.

PAMPHILE.

Je me prêterai de tout mon cœur à tout ce que vous desirez de moi..... Mais, où le trouver cet aveugle époux, que sa faute même éloigne, sans doute, de tous les endroits qui la lui reprochent?

AGLAÉ.

Je sais, à ne pouvoir point en douter, qu'il doit venir lui-même en ces lieux implorer votre protection, & vous supplier de lui procurer dans les armées de Crésus, quelque emploi qui puisse le faire subsister. Je vous quitte... je crains que dans ce moment même...

PAMPHILE.

Reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra du zèle le plus ardent que vous ayez jamais inspiré. Votre époux, dites-vous, va venir; retirez-vous dans ce cabinet, & n'en sortez que lorsqu'il en sera tems.



SCENE XIII.

PAMPHILE, *ſeul.*

QUELLE ſuite de l'amour le plus tendre!... Terſandre, apparemment, n'en a jamais bien connu tout le prix... Ah! Sophie, Sophie! ſi je puis vous toucher, vous n'aurez jamais à vous plaindre de mon inconſtance!... Mais voici, je crois, Terſandre lui-même; tout annonce en lui les effets de ſon égarement.



SCENE XIV.

PAMPHILE, TERSANDRE.

TERSANDRE.

C'Est, je penſe, au Seigneur Éſope que j'ai l'honneur de m'adreſſer ; il eſt ſi généreux, que je ne rougis point de paroître devant lui dans l'humiliant appareil de l'infortune la plus cruelle & la plus déplorable.

PAMPHILE.

Quiconque inſulte aux malheureux, mérite de le devenir : ſi l'on ne peut les ſecourir, il faut, au moins, les plaindre.... Mais, pardonnez ma curioſité ; quelle fatalité peut vous avoir réduit dans une ſi triſte ſituation ? tout annonce en vous un homme né pour un état moins douloureux.

TERSANDRE.

Je ne puis vous dire mes malheurs ſans vous raconter mes égaremens. Doit-on craindre d'avouer ſes fautes, lorſque l'on n'a pas craint de les commettre ? Terſandre eſt mon nom ; il peut ne vous être pas inconnu..... J'ai fait de bonne-heure un mariage aſſez avantageux de toutes les façons : eh ! que n'en ai-je profité !... les charmes de l'eſprit, les agrémens de la

figure, la ſolidité des vertus, la bonté du caractère, tout ſe réunit dans l'épouſe que le ciel m'a donnée... Devrois-je, ô trop aimable Aglaé! devrois-je me rappeller vos perfections! elles augmentent mon malheur, & redoublent aujourd'hui ma confuſion. L'homme eſt-il fait pour le vrai bonheur?.... je méconnus le mien... De faux amis, (doit-on donner ce nom à ceux qui corrompent?) de fatales liaiſons m'entraînèrent par dégrés dans le précipice : l'ivreſſe; que dis-je? les fureurs de toutes les paſſions m'ont ſucceſſivement réduit dans l'état affreux où vous me voyez : les biens de la fortune ſont les moindres biens qu'ils m'aient fait perdre; ils m'ont enlevé le cœur d'Aglaé, ils m'ont ravi ſon eſtime, & rien ne peut me conſoler de l'avoir perdue.

PAMPHILE.

Je conçois qu'elle eſt en droit de vous la refuſer; mais conſent-on aiſément à méſeſtimer ce que l'on aime?...

TERSANDRE.

Eh! peut-elle m'aimer encore?.... Non, je dois renoncer à ſon amour, & le mien ne s'eſt réveillé dans mon cœur, que pour en augmenter le tourment.

PAMPHILE.

Injuſtes que nous ſommes! nous prétendons aſſujettir les femmes à des loix que nous refuſons de ſuivre!... Les bons Rois ſont les premiers à ſuivre leurs décrets, les tyrans s'en affranchiſſent..... Que diriez-vous d'Aglaé, ſi vous aviez à lui reprocher l'infidélité &

l'abandon que vous lui faites éprouver?..... Nous ne voulons pas même passer au beau-Sexe des choses purement frivoles, & nous voulons qu'il excuse nos vices!...

TERSANDRE.

Ciel! quelle est mon infortune!... Non, Aglaé ne doit plus souhaiter de me revoir; je lui suis odieux...

PAMPHILE.

Je vais essayer de vous prouver le contraire.

FABLE.

LE COQ ET LA POULE.

On veut aimer, quoi qu'il en coûte.
Auprès d'une *Poulette* éclatante en beautés,
Et, ce qui vaut bien mieux, sans doute,
Brillante en belles qualités,
Un *Coq*, aussi jeune que tendre,
Parla si joliment le langage amoureux,
Qu'il goûta le plaisir d'entendre
Que l'on ne s'armoit pas d'un mépris rigoureux:
La Poule étoit sensible, & tout parloit pour eux.
Que de soins cependant, que de peines diverses,
Avant que de se voir heureux!
Les amans n'ont-ils pas toujours quelques traverses?
Il faut concilier cent avis différens;
Voisins, amis, rivaux, parens,
Que souvent le malheur rassemble:

Et, ce qui pis eſt, ce me ſemble,
Les ſots & les indifférens.

Mais pour les vrais amans, (ils ſont en petit nombre,)
Qu'eſt-ce que les difficultés ?
Un triomphe de plus, une ombre
Qui rehauſſe l'éclat de leurs félicités.

Le Coq, après plus d'une année
De ſoins, d'impatience & d'aſſiduités,
(Les plaiſirs de l'amour veulent être achetés,)
Fut avec la Poulette uni par l'hyménée.
D'une ſi douce deſtinée
D'abord tous les plaiſirs en paix furent goûtés :
Mais le Coq ayant vu mauvaiſe compagnie,
Étourneaux freluquets, Éperviers déteſtés,
Se perdit avec ceux qu'il avoit fréquentés ;
Car ce ſont les ſociétés
Qui décident le cœur & forment le génie.

De la pauvre Poulette on devine aiſément
L'inquiétude & le tourment.
Loin de le prendre pour modèle,
Elle adoroit encore un époux infidèle,
Et ne lui reprochoit que ſon éloignement.
Tout finit : il revint de ſon égarement.

Mais comment reparoître avec quelqu'aſſurance
Chez le premier objet de ſon attachement ?
Quelqu'un lui rendit l'eſpérance ;

On lui pardonna tout, &, véritablement,
Le moyen de faire autrement?...

Un cœur tendre eſt-il capable
D'aigreur & de reſſentiment ?
On pardonne facilement,
Quand, pour excuſer le coupable,
L'eſprit ſe joint au ſentiment.

TERSANDRE.

Ah! je n'oſe me flatter de l'application.

PAMPHILE.

Eſpérez, vous dis-je ; Aglaé vous pardonne de lui avoir manqué ſi cruellement, & n'en prendra jamais droit de vous manquer elle-même.

TERSANDRE.

Quel eſpoir rendez-vous à mon cœur!..... De faux amis ont cauſé mon infortune ; vous êtes le véritable, & c'eſt votre main, ſans doute, qui m'a ſi généreuſement ſecouru, mais dont la bonté s'eſt laſſée, ou dont les reſſources ſont épuiſées.

PAMPHILE.

Les vôtres ne le ſont point... Ah! Terſandre, vous ne connoiſſez pas le tréſor qui vous reſte ; le ciel vous a conſervé celui qui doit vous être le plus précieux.... Paroiſſez, vertueuſe Aglaé.

SCENE XV.

AGLAÉ, TERSANDRE, PAMPHILE.

TERSANDRE.

CIEL! que vois-je ?...

AGLAÉ.

Une épouſe qui vous adore...

TERSANDRE.

Et dont les bontés me couvrent de confuſion.

AGLAÉ.

Ne parlez que de mon amour.

TERSANDRE.

Quoi! charmante Aglaé ! vous pourriez oublier...

AGLAÉ.

Eh! tout n'eſt-il pas réparé ? je vous revois...

TERSANDRE.

Épouſe incomparable!...

AGLAÉ.

Ah ! cher Terſandre ! votre abſence étoit votre plus grand crime...

TERSANDRE, *à Pamphile.*

Quelles obligations nous vous avons, Monſieur!...

PAMPHILE.

Votre réunion les acquitte. (*Ils ſortent.*) Qu'ils ſont heureux! ils ſont unis!

SCENE XVI.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

AH! Florine, que mon rôle commence à me fatiguer! il enlève trop de momens à mon amour.

FLORINE.

Regrets déplacés. Il s'agit de toute autre chofe, & la réfolution nous eft plus néceffaire que jamais. Softrate vient d'arriver fort mal-à-propos; il eft de la Cour, il connoit Éfope très-particulièrement, & je tremble que fa converfation avec ma Maitreffe n'ait déjà découvert notre petite fupercherie.

PAMPHILE.

Ciel! qu'entends-je?

FLORINE.

Je rifque plus que vous. Meffieurs les Amans ont le privilège des gens ivres, on leur pardonne tout en faveur de leur état; mais je fuis de fang-froid, moi, & je commence à craindre...

PAMPHILE.

Si j'allois trouver Softrate?...

FLORINE.

Il n'eft plus tems... Sophie paroît... Décidez-vous, voici le moment dangereux.

SCENE DERNIERE.

SOPHIE, *qui entre en rêvant;* PAMPHILE, FLORINE *ſe tiennent à l'écart.*

SOPHIE.

TOUT ce que Soſtrate vient de me dire me ſurprend étrangement. Quoi! cet inconnu ne ſeroit point Éſope?... Que dis-je? il eſt évident qu'il ne ſauroit l'être... Voilà une étonnante témérité!...

PAMPHILE.

(*A part.*) Mettons fin à tant d'incertitudes... (*Haut.*) De ſecrettes raiſons m'obligent, Madame, à prendre congé de vous. Emporterai-je, en partant, le regret de n'avoir pu vous fléchir pour un infortuné, dont les ſentimens augmentent les diſgraces? Ne conſentirez-vous point, du moins, à le voir? & l'avez-vous condamné à ne jamais paroître devant vous?

SOPHIE.

(*A part.*) Ah! que je ſuis agitée!... (*Haut.*) Que dites-vous, Seigneur? J'ai vu Pamphile: je vous dirai plus, il m'a parlé...

PAMPHILE, *à part.*

Je ſuis perdu!

SOPHIE.

Mais ſur les détours qu'il a pris pour ſe faire entendre, ſur le déguiſement qu'il a mis en uſage pour s'introduire auprès de moi, je ne ſais ſi je dois juger favorablement de ſes intentions.

PAMPHILE.

Ah! je vous ſuis caution qu'elles n'ont rien qui puiſſe vous offenſer!

SOPHIE.

L'amitié vous aveugle.

PAMPHILE.

Serez-vous inflexible?...

SOPHIE.

Le ſort de Pamphile eſt décidé dans mon cœur; mais quelqu'intérêt qu'Éſope y puiſſe prendre, quelque conſidération que mérite le nom d'un ſi grand homme, (dont on abuſe peut-être en ce moment,) il ne ſauroit trouver mauvais que je ne m'explique point en ſa préſence. Les conteſtations de cette nature ne ſe portent guères au tribunal de la philoſophie, elle m'accuſeroit de trop de condeſcendance ou de trop de ſévérité. Ce n'eſt qu'avec Pamphile que je prétends diſcuter un intérêt indigne d'une plus grave négociation.

PAMPHILE, *ſe jettant aux genoux de Sophie.*

Il attend à vos genoux la fin de ſon malheur, ou l'arrêt de ſon trépas.

SOPHIE.

Qu'entends-je?... Mais ceſſons de feindre ; on vous a reconnu, votre ſtratagême eſt découvert : quelle peut être votre excuſe?

PAMPHILE.

FABLE.

LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

CE que fit autrefois le Geai par vanité,
Quand il oſa du Paon emprunter le plumage,
A Cythère on m'a raconté
Que, pour faire agréer ſon amoureux hommage,
Certain Moineau l'avoit tenté
Par crainte & par néceſſité,
Et que du Roſſignol l'agréable ramage
Avoit été par lui follement imité.
Follement?... je me trompe : étoit-il ſi blâmable?
Une Fauvette toute aimable
Étoit l'objet de ſon encens ;
Elle ne trouvoit d'eſtimable
Que l'Amphion des bois & ſes tendres accens.
En copiant ſa voix, d'une innocente adreſſe
Le Moineau crut pouvoir employer le détour
Pour mieux exprimer ſa tendreſſe,
Et mériter quelque retour.

Vains projets! vain eſpoir! ... Dès les premières notes,
La Fauvette pénétra tout.
(En impoſe-t-on au bon goût ?)
On trompe tout au plus l'oreille des Linottes,
Car elles ſont bientôt à bout.

Le Moineau déſolé de ſon malheur extrême,
Attendoit, en tremblant, le jugement ſuprême
Qui devoit être prononcé.
Je ſens, dit-il, l'arrêt dont je ſuis menacé;
A mes regards il ſe préſente,
Et je condamne mon projet:
Permettez, cependant, que je vous repréſente
Quelle en étoit la cauſe, & quel en eſt l'objet.

Je ſuis Moineau, c'eſt vous que j'aime;
De mes foibles talens j'ai dû me défier:
L'Amour a fait le ſtratagême,
Que n'a-t-il ſoin auſſi de le juſtifier ?...

Mais ſur ma faute, hélas! votre cœur vous éclaire;
Je ſuis indifférent, & je ſuis accuſé;
C'en eſt trop... Si j'avois l'heureux talent de plaire,
Je ſerois bientôt excuſé...

SOPHIE.

Que répondit la Fauvette ?

PAMPHILE.

J'ignore encore ſa réponſe.

SOPHIE, *lui donnant la main.*

La voici.

PAMPHILE.

Quelle eſt ma félicité!

SOPHIE.

Que notre union commence celle de nos familles, & qu'Éſope triomphe même où on ne l'a jamais vu.

FLORINE.

Il mériteroit de ſigner au contrat. Eh bien, Madame?... ſuis-je ſi fort à blâmer? Jamais Fables n'amenèrent une ſi douce vérité : la prétendue laideur de Pamphile ne vous a point éloignée. Un joli homme a beau s'envelopper ; une habile femme ſait toujours le démêler.

FIN.





